PQ
2157
E42a
v.46
pt.3+4
SMR

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/p3lecentenaireoule46balz

LE CENTENAIRE,

OU

LES DEUX BÉRINGHELD,

PUBLIÉ

PAR M. HORACE DE SAINT-AUBIN,

AUTEUR DU VICAIRE DES ARDENNES.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
POLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DU TEMPLE, N° 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1822.

LE

CENTENAIRE,

OU

LES DEUX BÉRINGHELD.

ROMANS NOUVEAUX

Qui doivent paraître incessamment à la Librairie théâtrale et romantique de POLLET.

La Luthérienne, ou la Famille morave, par Victor Ducange, 3 vol. in-12.

Polidore, ou Mémoires d'une famille grecque, au dix-neuvième siècle, par Mme Tercy, avec des notes topographiques et historiques, par Charles Nodier, 2 vol. in-12.

Le Bonnet de police, par Saint-Hilaire, 2 vol. in-12.

Le Divorce, ou le Mari comme il n'y en a guère, par le chevalier de Propiac, 3 vol. in-12.

Sous presse.

Le Vicaire des Ardennes, par Horace de Saint-Aubin, 4 vol. in-12.

La Sœur de Saint-Camille, ou la Peste de Barcelonne, par le chevalier de Propiac, 2 vol. in-12.

Le Tartare, ou le Retour de l'Exilé, par A. de Viellerglé, 4 vol. in-12.

Michel et Christine, par le même, 3 vol. in-12.

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14.

LE CENTENAIRE,

OU

LES DEUX BÉRINGHELD,

PUBLIÉ

PAR M. HORACE DE SAINT-AUBIN,
AUTEUR DU VICAIRE DES ARDENNES.

TOME III.

PARIS,
POLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DU TEMPLE, N° 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.
1822.

LE CENTENAIRE, OU LES DEUX BÉRINGHELD.

CHAPITRE XVI.

Béringheld *aime* Marianine. — Scène d'amour. — Il veut partir. — Il obtient un brevet. — Recommandation de sa mère. — Adieux.

Les paroles de Marianine, le son de sa voix, ses manières naïves, la beauté comtempla-

tive de sa figure aërienne, reveillèrent au fond de l'âme de Béringheld une masse de souvenirs puissans, et il frémit en s'apercevant, au bout de quelques jours, que Marianine absorbait toutes ses facultés ; alors il put comparer la différence qui existait entre un amour véritable et l'amour factice que lui avait inspiré Mme. de Ravendsi ; cependant il résolut de ne plus se confier à une mer aussi orageuse, avant d'avoir des gages certains d'un amour éternel.

Quelques jours après cette entrevue, il retourna vers la pierre couverte de mousse où

Marianine était venue le trouver: en gravissant la montagne, il l'aperçut assise sur ce fragment de rocher, et la place qu'il avait occupée était religieusement respectée.

— Marianine, dit-il avec une crainte indéfinissable, j'arrive, poursuivi par le charme de tes discours; je me suis examiné le cœur, j'y ai trouvé ton image et c'est toi que j'aime d'amour! Ce furent ses premières paroles, elles tombèrent une à une, et il restait interdit en pressant la main de Marianine.

Pour bien comprendre l'extase de la jeune fille, en entendant

ces mots il faudrait dépeindre la scène magique qui s'offrait à ses regards : une aimable vallée au pied des Alpes, un village posé avec élégance, une vue admirable, et une prairie colorée par les feux naissans du jour. En cet instant, la nature ressemblait à une jeune fiancée qui rougit du premier baiser de son époux, venant à sa rencontre.

Marianine pleure de joie, elle veut répondre et ne trouve qu'un sourire délicieux qui paraît à travers des larmes, comme une matinée de printemps.

—Mais, poursuivit Béringheld, sait-tu ce que c'est que l'amour?

— Quand je le saurais, je voudrais l'ignorer pour te l'entendre décrire et savoir si j'aime.

En disant cette dernière phrase, Marianine faisait apercevoir qu'elle était convaincue de ce qu'elle mettait en question : la nature apprend aux femmes cet art délicieux de peindre tout ce qu'elles ressentent par des mots qui semblent dire précisément le contraire.

— Marianine, *aimer* c'est n'être pas *soi*; c'est ne faire dépendre toutes les affections humaines : la crainte, l'espoir, la douleur, la joie, le plaisir, que d'un seul objet; c'est se plonger *dans l'infini;*

n'apercevoir aucune borne au sentiment; se consacrer à un être, de telle sorte que l'on ne vive, ne pense que pour son bonheur; mettre de la grandeur dans l'abaissement, trouver de la douceur aux larmes, du plaisir à la peine, et de la peine dans le plaisir; rassembler toutes les contradictions, tous les contrastes, excepté celui de la haine et de l'amour; enfin, c'est s'absorber dans *lui*, et ne respirer que de son souffle!.....

—J'aime, dit tout bas Marianine.

—C'est, continua Béringheldien s'exaltant, c'est vivre dans un

monde idéal, magnifique et splendide de toutes les splendeurs, car on doit trouver le ciel plus pur et la nature plus belle; on doit n'avoir que deux manières d'être et deux divisions de temps : *l'absence* et *la présence;* d'autres saisons, que le printemps lorsque vous jouissez de *la présence*, et l'hiver que produit *l'absence*; car les fleurs naîtraient-elles en souriant, le ciel fut-il de l'azur le plus pur, tout se ternit alors; le monde ne renferme qu'un individu, et cet individu est l'univers pour les amans.....

—Ah! j'aime, s'écria Marianine.

—Aimer, cria Béringheld, le visage en feu, et déployant toute l'énergie de son âme; c'est guetter un coup-d'œil comme le Bédouin guette une goutte de rosée pour rafraîchir son palais brûlant; c'est avoir dix millions d'idées, quand on ne se voit pas, et n'en exprimer aucune alors qu'on est près l'un de l'autre; c'est donner autant que l'on reçoit, mais s'efforcer mutuellement de donner plus, et combattre de sacrifices.

—Ah! je suis sûre d'aimer! répondit Marianine, dont la pose extatique et la fixité du regard auraient fait croire qu'elle écoutait avec ses yeux.

—Tu aimes, Marianine? dit Béringheld.

— Oui, répondit-elle en ajoutant un regard qui semblait *rougir* d'une naïve pudeur.

— Alors tu t'es dévouée à la peine et au chagrin, pour un coup-d'œil, pour un mot douteux.

A ces mots Marianine baissa la tête en pensant à la souffrance qu'elle avait ressentie lors du silence effroyable de Béringheld, quand elle était venue lui apporter des consolations.

—Tu t'es, reprit Tullius, tellement confondue avec un autre, qu'il n'y a plus trace d'indivi-

dualité ; tu vis d'une autre vie que la tienne, et cependant tu te sens exister par le bonheur d'un autre; alors tu abjurerais ta croyance, tu quitterais ton père.

— Mon père!...

— Ta mère.

— Ma mère!...

— Ta patrie.

— Ma patrie!...

—Sur un seul de ses regards, sur son premier ordre; et, la religion, les parens, la patrie, l'honneur, tout ce qu'il y a de sacré, n'est plus pour toi qu'un grain d'encens que tu feras fumer en son honneur. Tu renonces à tout pour son sourire.....

— Oui, dit-elle en baissant la voix et en rougissant d'amour.

—Mais, reprit Béringheld, alors un tel amour est l'exaltation de toutes nos qualités sensibles ; c'est l'inspiration continuelle d'une Pythie sur son trépied sacré ; c'est porter la *poësie* dans le cœur, dans la vie, et s'élancer aux cieux en dédaignant la terre ; alors, on est digne des plus nobles efforts, des plus grandes choses ; et, si l'on a tout sacrifié sur l'autel du cœur, on se sent disposé à l'orner des festons et des couronnes de la gloire, du génie et des divins lauriers de ceux qui ont le plus aimé : en

un mot, l'amour ne vit que dans les choses extrêmes, et tout enfant qu'il est, il lève sa tête dans les cieux et ses pieds reposent dans la boue de ce globe de misère.

Marianine était absorbée dans le plus doux ravissement qui ait saisi le cœur d'une femme. Béringheld ayant, par cette exaltation, fait vibrer toutes les cordes de son âme, tomba dans une rêverie profonde, il confondit son regard dans celui de la tendre et contemplative Marianine, et un auguste silence servit de voile à ce moment plein de charme, à cette sensation délicieuse par laquelle deux êtres se dédient

l'un à l'autre tacitement et à jamais. Tous deux avaient leurs mains entrelacées, tous deux regardaient tour à tour les feux naissans du ciel, les montagnes, et eux-mêmes. Alors Béringheld reconnut les délices des premières amours, en sentant que, chez lui, l'âme participait tout entière à ce charme qui s'enfuit comme la jeunesse, comme les nuages du ciel, ou comme les figures d'un songe d'une minute.

Mais il comprit aussi qu'il n'était plus digne de la jeune fille : cette pensée tourmenta son cœur chaste et plein d'une

noblesse inconnue à ceux qui naissent dans le tourbillon social.

La pauvre Marianine, après cette grande scène, embellie de tous les feux d'un cœur pur, croyait arriver au temple du bonheur, tout-à-coup Béringheld confus la regarde.

—Marianine, tu es pure comme cette neige voisine du ciel, que rien n'a souillé, ton âme est la goutte de rosée que recueille une jeune fleur, l'amour de la nature, je ne suis plus digne de toi.

La jeune fille garda le silence, mais son regard parlait en improvisant toutes les consolations

de l'amour le plus tendre; elle ne comprenait rien, mais l'instinct de la tendresse lui faisait deviner que Béringheld s'affligeait.

Ce dernier coup-d'œil, rempli de toutes les mélodies de l'amour et contemplé au milieu des plus belles harmonies de la nature, fit voir à Tullius toute l'étendue de la tendresse qu'il conservait pour la belle Marianine; il en fut effrayé, ensongeant que ce prisme brillant, que cette réunion de toutes les voluptés pouvait se dissoudre, et, jugeant de ses chagrins futurs par celui que lui avait causé Mme de Ravendsi, il se leva, par une inspiration soudaine; et, saisis-

sant la main de Marianine, il attira la svelte jeune fille sur son sein, la pressa avec force, déposa un baiser sur ses lèvres, et lui disant : *adieu!* il versa un torrent de larmes sur ses joues parées de l'incarnat de l'espérance, puis il s'échappa brusquement en la laissant en proie à la plus vive inquiétude. Elle vit son ami s'enfuir à travers les rochers, il détournait la tête souvent, et reprenait ensuite sa course; alors, une vive douleur fit éprouver à la jeune fille les plus cruels tourmens, car ce brusque dénouement, hors de toute vraisemblance l'effrayait.

Marianine revint à pas lents, et cette scène d'amour ne sortit jamais de sa mémoire. . . . . .

. . . . . .

Béringheld retomba dans sa profonde mélancolie; toutes ses réflexions, marquées au coin de cette sombre philosophie qui le distinguait, lui prouvèrent que l'amour éternel était une chimère, quant aux femmes, et qu'il se préparait un avenir de malheur. Néanmoins, l'image gracieuse de Marianine, sa pente vers l'exaltation, combattaient fortement les craintes et les argumens de Tullius : quoi qu'il en soit, il résolut de finir cette lutte

en renonçant à jamais aux amours, jusqu'à ce qu'une femme lui eût donné des gages certains de cette fidélité qu'il exigeait.

Il se rendit quelque temps après chez Véryno, qui était lié avec un des membres du Directoire, et il obtint du père de Marianine qu'il fit des démarches pour lui procurer un brevet d'officier, ainsi qu'une recommandation pour le général en chef des armées d'Italie. Il demanda le secret à Véryno, et s'occupa des préparatifs de départ, en tâchant de les dérober à l'œil pénétrant de sa mère. Jacques Butmel reçut une seconde fois l'ordre de se tenir

prêt à accompagner Tullius ; qui n'attendit plus que l'arrivée des papiers qu'il souhaita avec ardeur.

Marianine ne pouvait douter de l'amour de Tullius, mais, lorsqu'elle apprit ses projets, elle versa des larmes bien amères, qu'elle dévora en secret.

Madame Béringheld ne tarda pas à s'apercevoir, comme le lui avait prédit le P. de Lunada, que l'enfant, qui à six ans volait de jeux en jeux, qui à huit ne trouvait plus rien pour satisfaire son ardeur, qui à douze dévorait les sciences, à dix-huit ans serait las de l'amour, qu'altéré de

gloire, il finirait par convoiter la puissance, et qu'à trente ans il mourrait de chagrin si quelque chose d'immense n'engloutissait alors son activité, son ardeur pour l'inconnu et les grandes choses. Aussi, le bon père avait-il dirigé l'esprit de Béringheld vers les sciences naturelles, qui offrant toujours des découvertes sans fin, pourraient le tenir en haleine.

Pour le moment, Tullius en était arrivé à désirer la gloire, et sa mère comprit que rien au monde ne l'empêcherait de quitter une vie paisible qui ne serait jamais en harmonie avec son ca-

ractère. Cette mère désolée versa des larmes de sang.

Un soir, elle fit appeler son fils, qui, toujours enseveli dans une rêverie profonde, ne pouvait chasser Marianine de la place qu'elle occupait dans son cœur. Béringheld trouva sa mère assise au coin de l'énorme cheminée de sa chambre à coucher : elle ne se dérangea pas, et, montrant du doigt à Tullius une chaise placée à l'autre coin, elle le força de s'y asseoir par un mouvement impératif, plein d'une solennité que Tullius ne connaissait pas à sa mère.

— Mon fils, vous voulez aban-

donner votre mère, votre mère qui vous aime tant!... je le sais, dit-elle, en apercevant un geste de son fils, je ne puis l'empêcher, mais je dois m'acquitter d'un devoir que j'ai juré de remplir.

Le jour que je vous mis au monde, l'être qui m'a parlé d'une voix que je n'ai point entendue corporellement, m'a dit ces paroles, en m'enjoignant de vous les repéter lorsque vous témoigneriez le désir de vous livrer à des dangers inévitables : écoutez-les, mon fils? je vais vous répéter avec ma voix ces mémorables paroles qu'il ne m'est permis de me rappeler qu'aujourd'hui, par

la puissance *invisible et réelle* qui m'a dominée ; les voici :

A ce moment, Mme de Béringheld se leva, se recueillit, et dit avec une émotion visible :

« Je puis t'empêcher de mou-
» rir, mais je ne puis t'empêcher
» d'être tué ; je ne puis veiller sur
» toi et *te donner l'immortalité*,
» que si tu restes dans les mêmes
» lieux, à moins que le hasard ne
» nous fasse rencontrer. »

Madame de Béringheld se rassit et ne dit plus rien. Tullius, en entendant ces singulières paroles, fut plongé dans un étonnement causé, en partie, par l'aspect de la profonde conviction

qui brillait dans l'attitude de sa mère, et par l'enthousiasme que dévoila son regard. Il voulut la questionner, elle fit signe de la main qu'elle ne lui pouvait pas répondre à cause de son émotion.

La douleur que madame de Béringheld témoigna, aurait sans doute arrêté son fils, beaucoup plus que l'avis bizarre qu'il crut émané de *Béringheld-le-Centenaire*, ou de l'être qui portait ce nom ; mais, peu de temps après cette scène, Tullius reçut de Paris un brevet de capitaine et une lettre très-flatteuse qu'il devait remettre à Bonaparte ; alors, son départ fut irrévocablement dé-

cidé, et il résolut de soutenir le choc que les adieux de sa mère et ceux de Marianine devaient porter à son cœur. . . . . .

. . . . . .

Il est cinq heures du soir : Mme de Béringheld est debout sur le perron du château, elle regarde tour-à-tour la place que son fils vient de quitter et le chemin qu'elle a parcouru avec lui : le château, la campagne, la nature lui paraissent vides : elle n'est plus où est son fils, mais elle le suit de l'âme et l'accompagne; des pleurs sillonnent les joues de cette mère désolée. — « Je l'ai vu pour la dernière fois, se

dit-elle, je mourrai sans le revoir!.» et elle rentra, le désespoir dans l'âme.

Au dîner, quand elle verra la place vide de son fils, elle dira pendant plusieurs jours qu'on aille l'avertir : elle entrera dans sa chambre comme pour le chercher; la cloche de la grille ne pourra pas désormais être agitée, sans qu'elle tressaille; on ne tirera pas un seul coup de fusil dans les montagnes, sans qu'elle pense à son fils; les journaux seront lus avidemment, et encore plus souvent son oratoire la verra priant pour que le fatal boulet épargne l'amour de ses regards;

elle n'aura plus qu'une pensée, et cette pensée sera triste; enfin, elle ne vivra pas long-temps, parce que le chagrin la dévorera.

En ce moment elle pleure! elle ne pleurait pas quand elle a embrassé son fils, parce que Tullius a couvert le visage maternel de larmes sincères, et que l'œil sec de sa mère l'a effrayé; il a chancelé, mais le bruit du fusil de Jacques l'a rendu à lui. Alors sa mère l'a escorté jusqu'aux montagnes : elle n'était pas fatiguée en le suivant, ce n'est qu'en revenant que ses jambes ont plié sous le fardeau de sa douleur, car « Adieu » ma mère!... » retentit toujours

à son oreille, ainsi que le triste accent et le bruit des derniers pas de son fils. Pauvre mère !... qui ne la plaindra pas est indigne du nom d'homme ! chaque nuit et chaque aurore verra ses larmes, et son ombre réclame ici un soupir de toutes les mères dont les fils ont succombé la tête couvérte de lauriers.

Une autre scène presqu'aussi terrible (qui osera prononcer entre ces deux douleurs) attendait Tullius sans qu'il s'en doutât. La timide Marianine, ce modèle des amantes, a pleuré solitairement, elle n'a pas été importuner son jeune ami de ses larmes,

car elle a conçu que son amant devait aimer la gloire; alors, elle a pleuré, sans cependant vouloir le détourner de ses projets.

Mais peut-elle renoncer à le voir avant son départ!.. non, non, elle veut jouir de la douleur de son dernier regard : et, jalouse de l'amour maternel, Marianine, usant de l'adresse naturelle aux amans, s'est informée de Jacques par quel chemin de la montagne Béringheld, son cher Béringheld doit passer. Le chemin se trouve situé non loin de cette roche témoin de leur baiser : alors, Marianine s'est échappée de la maison paternelle; et, long-temps

avant que Béringheld soit sorti du château, elle est assise sur le banc de pierre; elle y attend le passage de son bien-aimé, en prêtant l'oreille au moindre bruit.

On était dans la froide saison de l'hiver, aux premiers jours du mois de janvier 1797, un reste de lumière blanchâtre, fruit des derniers rayons du soleil qui glissaient sur la neige, éclairait le deuil de la nature : Marianine tremblait de froid et brûlait d'amour; le torrent glacé ne murmurait plus rien; les bergers ne répétaient plus de joyeux refrains; tout était en harmonie avec la situation de son âme, la nature

semblait participer à son chagrin par ce manteau de neige, comme jadis à sa joie par les teintes pures et délicates de l'aurore.

Pendant que Marianine attend les pieds dans la neige, Béringheld marchait vers les montagnes en s'étonnant de n'avoir pas vu cette Marianine, qui lui avait témoigné tant de tendresse; cette désertion le confirmait dans ses terribles résolutions d'oubli : et, dévorant en silence cet affront, il laissait parler Jacques, qui calculait les distances et les jours pour savoir à quelle époque ils seraient arrivés à Vérone, théâtre de la guerre, et s'ils pourraient

participer à la bataille annoncée.

Béringheld gravit la montagne; alors, ses pas sont facilement distingués et une voix douce s'écrie : — *C'est lui !....*

Après avoir pensé que Marianine l'abandonnait et avoir bu tout un calice d'amertume, au moment où Béringheld en achevait la lie, entendre cette voix, à cette place, fut une sensation presque poignante.

En cette instant la lune paraissant à l'horizon, couvrit, comme par enchantement, les vastes rochers d'une écharpe de lumière large et argentée, que les reflets des glaciers et des neiges rendit

presque diaprée. L'émeraude, le saphir, les diamans et les perles ornèrent l'aurore de ce beau soleil des nuits qui vint éclairer la scène des adieux de l'amour.

Les beaux bras blancs et nus de Marianine montrèrent à Béringheld cet étonnant spectacle, et ses yeux, pleins d'amour, suivirent la course de cette belle planète lumineuse.

— Tullius, la nature a toujours déployé ses richesses pour nous, elle applaudit à nos amours.

— Et tu étais-là !... s'écria Béringheld ?

— Oui, j'y étais, répondit-elle, attendant le dernier regard que

tu jeterais sur ta patrie, afin de mêler à ce saint amour le souvenir de Marianine, de Marianine qui t'aimera toujours!.. qui t'aime, un peu pour elle, dit-elle en souriant du sourire des anges, mais encore plus pour toi!... elle te voit avec plaisir voler à l'illustration, elle a tâché, Tullius, de te dérober le spectacle de ses larmes.

— Marianine!.. s'écria Tullius ébranlé, mais s'endurcissant pour ne pas le faire paraître; je réponds, à tant d'amour, que je veux t'oublier, que je le tâcherai du moins! Quant à toi, Marianine, je te l'ordonne!...

A ces cruelles paroles, la

belle enfant se mit à pleurer, en regardant son ami avec effroi.

—Béringheld, dit-elle, je t'aime!..

— Marianine, tu le crois, tu es de bonne foi en ce moment, mais dans dix ans, dans vingt ans, tu ne m'aimerais plus, et... je veux un amour immortel!.. il n'est pas dans la nature de l'homme, qui reçoit à chaque minute une nouvelle existence; ainsi, ne cherche pas à m'être fidèle.... je t'en dispense. Adieu.

Cette fille des montagnes sentit, en ce moment, une sorte d'énergie sauvage et terrible, s'élever dans son jeune sein, en entendant ces mots affreux; et, saisissant la

main de Béringheld, elle s'écria avec une voix, qui peut passer pour le cri sublime de la vérité et du sentiment outragé :

« Béringheld, par cette lumière pure qui va se couvrir d'un nuage, par ces rochers immuables, par cette place sacrée pour moi, par toute la nature, je voudrais trouver autre chose encore?.. je jure de n'aimer que toi! c'est sur cet autel, éclairé par l'astre des nuits, que je me fiance à toi pour jamais... Va, cours, sois cinq, dix, vingt, cent ans absent!.. tu retrouveras Marianine telle qu'elle est en ce moment... quant à l'âme!... si je suis belle maintenant, je ne

le serai plus alors, et les chagrins me consumeront. Adieu !...

Là dessus, la jeune fille rassemblant toute son âme dans un dernier regard, la jette dans les yeux étonnés de Béringheld et s'échappe avec la légèreté d'une gazelle, mais on l'entendit sanglotter au loin, et les échos répétèrent ses soupirs.

Béringheld resta tout ému de cet élan inusité, de cette sublime protestation contre son odieuse pensée, protestation que la jeune fille prononça avec une énergie brûlante, au milieu de la scène majestueuse que présentaient ces magnifiques montagnes.

Jacques vit des larmes couler sur les joues du jeune soldat, alors Jacques faisant mouvoir son fusil, s'écria : « Général, à la gloire ! » Et marchant avec enthousiasme au pas de charge, il entraîna Béringheld.

CHAPITRE XVII.

Tullius à l'armée. — Bataille de Rivoli. — Béringheld en Égypte. — Bataille des Pyramides. — Le Centenaire aux Pyramides.

Le 13 janvier 1797, au matin, Jacques et le capitaine Béringheld arrivèrent à Vérone, et Tullius se présenta sur-le-champ au général-en-chef.

Bonaparte était à la veille de livrer la bataille de Rivoli, il consultait la carte, lorsque le jeune Béringheld entra dans son cabi-

net en présentant la lettre du membre du Directoire. Le général lève la tête et reste frappé de la singulière physionomie du jeune audacieux. Il lit la lettre, grava le nom et la figure dans sa mémoire; et, quittant un instant sa méditation guerrière, il se mit à questionner Béringheld.

Qu'il suffise de dire que le général républicain prit une haute idée de cette jeune tête : il le plaça dans la 14e demi-brigade, lui donna un mot pour se rendre à son poste, qui était à Rovina, et le quitta en lui disant : « Je suis convaincu que nous nous reverrons!... L'avenir de

la France est gros de grands hommes, et... à demain.

Par une chose des plus singulières, Béringheld justifia dès le lendemain l'horoscope que Bonaparte venait de tirer.

Le capitaine se trouva faire partie du corps d'armée qui, à la bataille de Rivoli, attaqua, sous Joubert, la gauche des Autrichiens.

L'armée française était assise sur trois collines. Une brigade française défendait, à droite, les hauteurs de San-Marco, que l'ennemi s'efforçait de reprendre : Deux autres brigades occupaient les hauteurs de gauche, appelées

Trombalaro et *Zoro*, enfin la quatorzième brigade, celle de Béringheld, fut portée au centre, à Rovina. La bataille commença :

Les avant-gardes autrichiennes, déjà repoussées sur San-Giovani, occupaient une bonne partie de nos forces.

Un bataillon, dans lequel se trouvait Béringheld, entraîné par l'ardeur du débutant et de Jacques, qui ne cessait de crier : *à la gloire !...* s'avança pour emporter San-Giovani ; à ce moment, la colonne autrichienne de *Liptay* attaqua les Français de gauche avec des forces supérieures ; et, profitant d'un ravin qui

protégeait ce mouvement, les Autrichiens prirent en flanc une brigade qui, pour n'être pas coupée, fut obligée de rétrograder : alors, la quatorzième brigade fut débordée à sa gauche, et, pour se retrancher sur la droite, qui se maintenait, elle fut dans la nécessité d'abandonner la compagnie commandée par Béringheld.

Ce dernier, séparé avec une poignée de braves, entra dans San-Giovani par un effort inoui, et s'y défendit avec une intrépidité, une chaleur de courage qui arrêtèrent les Autrichiens.

Bonaparte voyait la conséquence funeste que ce débordement

de la gauche de sa ligne pouvait amener, il quitta la droite et accourut pour réparer le mal, car il ne s'agissait rien moins que d'empêcher une colonne ennemie de déboucher sur le plateau de Rivoli.

Apercevant l'ennemi déborder, il ne concevait pas ce qui pouvait faire un obstacle à ce que Liptay triomphât; et, tout en envoyant l'infatigable Masséna avec sa trente-deuxième brigade, Bonaparte, ayant laissé la droite et le centre de l'armée qui triomphaient, examinait ce qui occupait l'ennemi autour de San-Giovani. C'était Béringheld qui défendait

le village, et Berthier, qui, à la tête de la 14e, maintenait cette position, en envoyant d'autres bataillons pour soutenir Béringheld. Masséna vint les dégager, et l'on rétablit le combat par une brillante résistance.

Berthier, Masséna et Joubert, présentèrent le jeune capitaine, à Bonaparte quand il arriva dans cet endroit pour changer de position, par suite de la retraite de l'ennemi : le général en chef se mit à sourire en reconnaissant le jeune homme de la veille (*).

(*) On sent que nous n'entrerons désormais dans aucun détail sur les faits d'armes de Bé-

Cette conduite ferma la bouche à ceux qui éprouvaient la tentation de murmurer de la nomination parisienne du jeune Béringheld à un tel grade. Ce fut à ce combat de Giovani que tout le bataillon donna à Jacques Butmel le sur-

ringheld ; nous n'avons raconté cette circonstance de la bataille de Rivoli que parce qu'elle fut son début.

Nous passerons rapidement sur les événemens qui se sont passés dans l'espace de quinze années, pendant lesquelles nos armées ont parcouru l'Europe : nous allons en extraire les faits qui concernent cette histoire, en priant le lecteur de se reporter, par la pensée, aux divers théâtres où ils se passeront.

(*Note de l'Éditeur.*)

nom de Lagloire, qui lui resta toujours.

Cette campagne fut terminée par la paix de Campo-Formio. Le jeune Béringheld revint à Paris avec le général en chef, et il vit les honneurs que l'on décerna à cette armée de héros.

Béringheld habita le brillant hôtel de sa famille : il y reçut le général en chef, qui, dès-lors, méditait son expédition d'Egypte. Il avait jugé Béringheld, et il ne lui cacha pas son dessein, en lui disant qu'il comptait sur lui en qualité de chef de bataillon. Tullius fut ébloui de l'idée d'aller sur la terre antique des prêtres

d'Isis, et il accepta avec joie l'offre de son général. . . . . .

. . . . . .

Béringheld est maintenant sous le ciel brûlant, sous le ciel d'airain de l'Egypte; la bataille des Pyramides vient d'être livrée; il est neuf heures du soir; l'effroyable canon a cessé de gronder; les cris de victoire retentissent, et les rappels se font entendre.

Le colonel du régiment de Tullius a succombé; Bonaparte, témoin de la conduite audacieuse de son aide-de-camp, lui a attaché les épaulettes du colonel expiré, puis il a ordonné à Béringheld de poursuivre les fuyards,

et de revenir bivouaquer à Giseh.

Les Mamelukes combattent en fuyant, mais le terrain, surtout devant les fameuses pyramides, est jonché de leurs corps. Tullius passe sans saluer l'antique monument qui fatigue le génie des ruines; tout entier à son devoir, il court, il vole, et dissipe le reste des ennemis qui se retirent au loin.

Lorsque Béringheld eût disposé son régiment, que toute l'armée eût bivouaqué, il retourne vers le général en chef, fait son rapport, et assiste au repas, en recevant les louanges des divers gé-

néraux, et l'amical serrement de main, beaucoup plus précieux, du général, qui confirma sa nomination au grade de colonel, en observant que Béringheld n'était pas majeur.

Mais aussitôt que Béringheld eût rempli ses devoirs, il s'échappe, laisse l'armée dormir, et revient vers les pyramides attiré par son génie et son goût pour le grand et le sublime.

La nuit brille de tout l'éclat des nuits de l'Orient, et rien n'interrompt le silence auguste de la nature, si ce n'est les derniers soupirs que rendent les Mamelucks dépouillés. A mesure que

Tullius avance, ses idées s'agrandissent, ces énormes monumens, qu'il a vus depuis le commencement du jour, croissent encore à ses regards et dans son imagination; à peine s'il prend garde aux cris des blessés que l'on n'est pas encore venu chercher, ou que l'on a oubliés. Il s'assied sur les débris d'un caisson, et s'abîme dans une rêverie profonde, en contemplant ces orgueilleuses cimes qui diront éternellement que, là, fut le peuple d'Egypte.

Ce spectacle qui flattera tous les hommes, ne devait être rien en comparaison de celui qui vint

s'offrir aux regards de Tullius. Il était plongé dans la méditation, et ne voyait que cet audacieux sommet qui tranchait si purement sur les cieux, lorsqu'un léger bruit fróla la base de la pyramide et la fit retentir, il lui sembla qu'elle parlait; il abaisse sa vue, et n'ose en croire son œil!...

L'être indéfinissable que Marguerite Lagradna, que Butmel, que sa mère, lui ont si bien décrit, paraît au pied de l'immense construction, et l'œil du vieillard semble dire par son feu perçant et vivace : Je durerai tout autant!.. il les regarde, ainsi que deux égaux s'envisagent : Béringheld reste

cloué de stupeur en le voyant disparaître sous le monument en entraînant de chaque main le corps d'un mameluck. Sans témoigner aucune émotion de leurs cris déchirans, l'impitoyable vieillard les traîne dans le sable qu'ils saisissent en vain, et il marche d'un pas immuable et lent, comme celui du *Destin*.

La lune éclairait cette scène d'une lueur que l'ombre et la présence des pyramides changeait au point de la rendre verdâtre, ce qui ne contribuait pas peu à l'effet de ce tableau.

Le vieillard achevait son quatrième voyage, et déjà les sou-

terrains de la pyramide contenaient huit mamelucks ; en ce moment, le jeune Béringheld s'approche afin d'examieer son ancêtre, si par hasard il revenait une dernière fois : tout-à-coup, il entend des cris déplorables sortir sourdement de l'ouverture du vaste monument, et bientôt les cris cessèrent.

Une horreur indéfinissable s'empara de Tullius, l'idée de la mort ne l'avait pas épouvanté sur le champ de bataille inondé de mourans, et bien que ces mamelucks dussent inévitablement périr de leurs blessures, leurs cris de désespoir avaient trop le

cachet de la plainte, ils accusaient trop, pour ne pas émouvoir. Ces cris suivis d'un immuable silence remuèrent toutes ses fibres, et il sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Les histoires racontées par Lagradna revinrent s'offrir à sa mémoire. L'idée que cet homme pouvait vivre depuis quatre siècles prit de la consistance, et cette tradition ne lui parut plus une chimère.

Au bout d'une grande heure, passée dans la méditation, il vit paraître une ombre énorme qui se projettait en avant, il se retourne et se trouve face à face avec un homme qui ressemblait

parfaitement au portrait de Béringheld-Sculdans, surnommé le Centenaire. Le premier mouvement de Tullius, à l'aspect de cette masse immobile, fut de se reculer de quelques pas. Il resta dans une extase magique.

— Tu n'as pas suivi mes avis !...

Ces mots sortis de la large bouche de cet étrange personnage, vinrent frapper l'oreille de Tullius qui resta cloué comme par l'effet d'un charme; il cherche le grand vieillard, il a disparu; Béringheld se frotte les yeux comme s'il sortait d'un songe, ou comme si l'éclat insolite de ceux du Cente-

naire les avaient fatigués. Il revint à son quartier en croyant toujours voir cette magnifique *pyramide humaine*, pliant sous le faix de trois siècles. Le feu sec et flamboyant de son œil infernal, le peu de mouvemens qu'il vit faire à cet être, étaient tellement *incorporels* et avaient tellement lassé son imagination qu'il ressentait une fatigue nerveuse dans tout son corps. Il arriva harassé, et, en dormant, il ne cessa de voir son ancêtre.

Béringheld avait trop bien reconnu les traits originaux et presque sauvages tracés sur le portrait de Sculdans-le-Centenaire,

pour se refuser à croire que c'était *lui-même*.

Voyant une impossibilité trop forte à ce que deux êtres se ressemblâssent à un tel degré de perfection *physionomique*, et en retrouvant cet être avec les mêmes cheveux blancs et la même caducité que Lagradna avait contemplée alors qu'elle était jeune, Béringheld dût être en proie à la plus violente curiosité, car il ne pouvait plus douter de ce que son œil avait contemplé.

Cette aventure singulière attira toute son attention, quoiqu'il fut à l'aurore de ses désirs de gloire, d'ambition et de pouvoir.

CHAPITRE XVIII.

Béringheld en Syrie. — La peste de Jaffa. — Le Centenaire guérissant les soldats et préservant Tullius. — Tullius en France. — Il atteint un haut degré de pouvoir.

Cependant Béringheld, emporté par le mouvement rapide de la guerre, et par le torrent des idées de grandeur qui l'assaillaient, fut tiré de ses méditations par les dangers croissans, la nécessité de se trouver sur les champs de bataille et la détresse de nos ar-

mées : sans oublier le Centenaire, il n'y pensa plus si souvent.

Le général en chef avait porté la guerre en Syrie, et l'effroyable fléau de la peste se déchaîna sur nos armées.

Un ancien couvent de moines grecs, situé sur une hauteur auprès de Jaffa, servit d'hôpital principal, et la garde en fut confiée au colonel Béringheld. Il déploya, dans cette charge dangereuse de ce danger qui n'a pas d'éclat, un courage vraiment héroïque.

Ce vaste monastère était ruiné, il n'en restait que l'église. Ce fut là que l'on transporta les malades

dont on n'espérait plus la guérison.

La nef offrait un spectacle où toutes les douleurs et les sentimens de la nature humaine se réunissaient pour élever un Temple à la Souffrance. Sur les carreaux disjoints, chaque pestiféré s'était fait une petite place. Là, enveloppés dans des manteaux, couchés sur de la paille empestée, ces Français, loin de leur patrie, se livraient au plus sombre désespoir.

Les figures livides de ces guerriers qui tremblaient devant une telle mort, formaient le tableau le plus terrible qui se soit présenté à l'imagination des hommes.

Les cris ne retentissaient que faiblement sous cette voûte qui jadis répétait les inutiles prières des *Caloyers*. Aujourd'hui, comme autrefois, la prière est vaine et la voûte a la même impassibilité.

Le jour se glisse à peine par des croisées ogives, il répand sur ce vaste tombeau une faible lumière, une lueur de mort, et les cris des oiseaux réfugiés dans les sommités de ce bâtiment trois fois séculaire, se mêlent aux plaintes des fils de la France.

L'un, dans un coin, appuie sa langue désséchée contre les parois humides, afin de trouver

une fraîcheur qui calme sa souffrance.

Un autre, assis sur son séant, garde la même attitude : il se tait, ses bras sont croisés, son œil regarde la terre, et sa sublime résignation fait frissonner d'horreur par l'ensemble imposant d'une douleur toute romaine ou plutôt toute française : il est âgé, il sait souffrir.

Plus loin, un jeune homme penche sa tête affaiblie, il va rendre le dernier soupir, il a la main sur son sabre, il essaie de sourire, et ce sourire déchire l'âme autant que la résignation de l'autre étonne.

Il en est un qui cherche la main de son compagnon d'armes pour lui dire adieu, il prend cette main, il la touche, elle est glacée, son ami est mort, il va le suivre.

Un vieux soldat s'écrie douloureusement : Je ne verrai plus la France !...

Un jeune tambour répond : Je ne verrai plus ma mère !...

— De l'eau, de l'eau ! crie un groupe altéré qui se lève en masse et réclame avec une fureur sauvage un faible allègement à ses maux.

Non loin de ce groupe en furie qui semble soulever le mar-

bre d'une tombe commune, l'on entend des guerriers qui lancent des quolibets et des plaisanteries, afin que le génie de la nation apparaisse même dans la tombe.

Un concert de plaintes se mêle à ces divers tableaux : il semble que chaque pierre parle, que chaque pilier réponde, et cette multitude de têtes endolories et expirantes, donnent une sorte d'image des enfers, une grande vision des palais de Satan.

Quelques uns meurent en se serrant la main, d'autres en s'embrassant. Deux ennemis se réconcilient et ont des attentions

mutuelles qui attendrissent. On expire en criant : Vive la France! D'un autre côté : Vive la république! et ces cris de triomphe contrastent avec le silence de mort qui règne dans d'autres parties de l'édifice. Pour compléter le tableau des sentimens humains, on voit des soldats compter leur argent et le faire résonner. On aperçoit, avec peine, deux mourans qui se disputent de la paille ou de l'eau; d'autres qui s'ompressent d'hériter de ce que laisse leur voisin; ils meurent en recueillant l'eau citronée et ce précieux héritage passe de rang en rang, jusqu'à ce que le

moins souffrant l'ait absorbé avant d'expirer lui-même.

On respire un air de feu, on n'entend que des soupirs, on ne voit que la mort, et cette mort pâle et affreuse qui s'avance à pas lents. C'est le Palais de la Douleur : des mourans sur des cadavres.

Béringheld parcourt ce champ en versant le baume des consolations; il est béni par ceux qui l'aperçoivent, il paraît un dieu quand il apporte des soulagemens, comme lorsqu'il apporte des douceurs; enfin, au milieu de ce tableau, on voit une femme pleine de sensibilité, qui s'est dé-

vouée au culte de la souffrance, et qui prodigue ses soins touchans ; elle apparaît comme une divinité, elle recueille une ample moisson de louanges, et de ces mots touchans qui font verser des larmes et que les anges entendent.

Le soleil glisse quelques-uns de ses rayons mourans sur cette scène d'horreur : bientôt la nuit d'Orient vient apporter une fraîcheur accueillie par un concert d'exclamations. Dans ce moment, l'homme individuel a disparu ; l'enceinte n'offre plus qu'une même masse, et cette masse souffrante remercie la nature !...

Béringheld est sorti, il regarde le ciel; son âme, brisée par l'aspect des douleurs humaines, cherche un instant de relâche; il s'assied sur une colonne en ruine, en attachant son œil sur le tas de morts que l'on sort du couvent et que l'on brûle.

A ce moment, une exclamation partie du poste qui est à l'entrée du couvent, lui fait retourner promptement la tête, et il aperçoit le Centenaire se glisser dans l'asile de la souffrance, semblable à une ombre qui sort de la tombe.

Béringheld rentre dans le monument pour être témoin de l'é-

tonnement général produit par l'aspect de cet être bizarre, qui réussit à faire taire tous les sentimens, les réunissant dans un seul qui n'abandonne jamais l'homme: la curiosité.

Le Centenaire est au milieu de ce temple de la mort, il place sur un débris d'autel un grand vase dont il allume le contenu, la flamme brille et l'air se purge des miasmes pestilentiels qui l'épaississent; cette lumière bleuâtre se reflète sur le visage de l'*homme.* Le colonel effrayé remarque la chair cadavéreuse et les rides séculaires du vieillard immobile et muet, qui remue la liqueur en

flammée, elle change l'atmosphère, et les mouvemens, l'attitude de l'étranger lui donnent l'air d'un Dieu.

Lorsque l'air est devenu pur, le grand vieillard parcourt les rangs en distribuant de faibles portions d'une liqueur contenue dans une grande amphore antique, qu'il tient sans peine et qu'il remue avec une facilité qui donne une haute idée de ses forces.

Béringheld n'osa le troubler dans ses fonctions, et il tressaillit en le voyant s'avancer vers lui. Son ancêtre a, en effet, visité chaque soldat, il est à dix pas de Tullius; il s'approche, et, lui jetant un

sourire glacial, il lui dit : *Imprudent!* puis, détachant le manteau bleu qu'il avait sur ses épaules, il en enveloppa son descendant, en ajoutant : « Avec cela, tu ne crains plus rien. »

—Qui es-tu? lui demanda le colonel stupéfait.

A cette interrogation, le vieillard regarda Béringheld de manière à le fasciner et à le rendre immobile, il lui tendit la main, prit la sienne, et répondit : *L'Eternel!*

Cette voix foudroyante retentit d'une manière tellement bizarre, que la voûte parut trembler. Qu'on ne s'étonne pas de la stupéfaction de tout ceux qui voyaient

cette étrange créature, car l'homme le plus hardi, se sentait envahi par un sentiment dominateur qui semblait s'échapper du corps de ce personnage magique, et distiller la terreur par un fluide invisible et pénétrant.

Néanmoins, Béringheld fit la la démonstration de vouloir suivre le vieillard qui se disposait à visiter de nouveau chaque pestiféré, mais l'inconnu, arrêtant le colonel par un mouvement de main, lui dit, de sa voix sépulchrale : « Restez-là! moi seul puis maintenant parcourir cette enceinte. »

En effet, il ordonna à la fem-

me, aux soldats, et à toutes les personnes qui n'étaient pas malades, et qu'il désignait par un mouvement impératif de son index, de sortir sur-le-champ. Il demeura seul avec les pestiférés, car il ferma la porte.

Le groupe de ceux qu'il venait de renvoyer, entoura le colonel, qui, en proie à une rêverie profonde, ne s'apercevait pas de l'odeur insolite, inconnue et pénétrante qui s'exhalait de son manteau ; chacun regardait Tullius dans un silence curieux; et l'impression produite par l'aspect de ce vieillard, dura une partie de la nuit, jusqu'à ce qu'un soldat s'écria : Quel œil !

—Il m'a fait mal, dit la jeune femme.

—*Il* vous ressemble, colonel, continua un adjudant. Béringheld frissonna.

—Il a au moins cent ans, dit un de ceux qui transportaient les cadavres.

—Qui est-ce? demanda une autre personne. Béringheld ne répondait pas.

A ce moment la porte s'ouvre, le grand vieillard paraît, il est accablé de fatigue, son œil est terne, ses traits décomposés, il pousse un soupir, et sans faire attention à ceux qui le regardent, il traverse le groupe qui se partage

respectueusement ; il dit d'une voix éteinte :

—*Ils sont guéris*, au moins ! puis il marche d'un pas lent, vers le chemin de la montagne, et disparaît comme un feu follet. Tremblans pour la vie des malades, tous s'empressent d'entrer dans la nef de l'église : un silence effrayant régnait, et à la lueur du point du jour, on vit chaque soldat étendu ; on s'approche et l'on distingue le léger souffle d'un doux sommeil ; une teinte de santé, l'absence des douleurs brillaient sur leurs visages moins pâles, et tous avaient au bras droit une incision cruciale bouchée avec une subs-

tance noire, que l'on reconnut être du papier brûlé.

L'air est pur, une odeur légèrement sulfureuse règne dans l'édifice, et le spectacle terrible qui, peu d'heures avant, terrassait l'imagination, a cessé tout-à-fait.

Un soldat s'éveille, se lève, prend ses vêtemens, s'habille, et lorsqu'on court à lui, qu'on l'interroge, il ne répond à rien, s'étonne des questions, ne comprend pas comment on lui a fait une incision, et ne sait qu'une seule chose, c'est qu'il est guéri. Ainsi de tous, et les huit cents soldats, sortent, se rangent en

bataille, et baisent tous la main de leur colonel.

L'étonnement le plus grand s'empara de ceux qui ne pouvaient douter d'avoir vu le vieillard, on se rendit au quartier-général, où des récits, plus ou moins magiques, furent répandus sur cette apparition et sur cette nuit mystérieuse. Tous les soldats, qui avaient quelqu'atteinte de la maladie, se rendirent à l'église, et l'influence de l'air qui y régnait, celle des fluides bienfaisans dont le vieillard avait chargé les murs, firent disparaître les symptômes de peste.

Ce fut vers cette époque que la maladie s'arrêta.

Le général en chef était seul dans son cabinet lorsque le colonel vint lui faire part de cette singulière aventure, en lui cachant toutefois ce qui concernait les faits qu'il connaissait dès son enfance, et ce qui se rattachait à sa famille.

— Colonel, dit le général en attirant Béringheld dans un coin, j'ai vu ce vieillard, c'est à lui que je dois mon *invulnérabilité*, et... *beaucoup d'autres choses!*... ajouta le général avec ce regard perçant qui le distinguait du reste des hommes; mais, dit-il encore,

vous lui ressemblez colonel ! . . . .

— C'est vrai !

— Quel homme !... et quel œil, répondit Bonaparte, ce sera la seule fois de ma vie que j'aurai tremblé !...

Cette aventure fut étouffée par les événemens que chacun connaît, et de ceux qui en furent les témoins, il n'y eut que Béringheld qui revint en France, le reste avait péri dans les plaines de la Syrie et de l'Egypte.

Nous n'entrerons pas dans le détail des faits qui se passèrent

en France et en Europe depuis le retour de Bonaparte jusqu'à la guerre d'Espagne ; seulement, nous dirons succinctement ce qui se rapporte à notre héros.

On sait que Bonaparte affectionna beaucoup ceux qui le suivirent en Egypte. Béringheld fut successivement nommé général de brigade, et général de division. Lorsque le consul parvint a l'empire, Béringheld lui servit souvent d'ambassadeur dans diverses cours de l'Europe.

Ce fut alors que notre héros arrivé à un haut point de puissance et de célébrité, jugea par lui-même de ce qu'était la vie des

grands. En parvenant à ces *nouvelles sommités de choses humaines*, il tomba dans le dégoût qui le saisissait ordinairement lorsqu'il arrivait à *quelque faîte*, et il s'aperçut que, sur le premier trône du monde, avec autant de pouvoir et de gloire qu'on pouvait en désirer, on restait le même homme qu'auparavant : que rien ne variait la vie ; que, pour nous servir de ses expressions, le boire, le manger, le sommeil d'un souverain, étaient identiques avec ceux d'un pauvre hère, avec la seule différence que l'un boit dans le cristal un vin empoisonné, que l'autre boit

tranquillement dans le creux de sa main; que si l'un mange dans l'argent des mets exquis, l'autre mange, sans soucis, des alimens grossiers dans une vieille terre; que le lit de plumes du premier est quelque fois très-dur; qu'il ne désire plus rien, quand l'autre jouit du trésor des souhaits que son imagination sans cesse tendue vers ce qui lui manque, lui fait former.

Béringheld, privé, depuis son départ du plaisir ineffable de voir sa mère et Marianine, se livrait d'avance à la joie suprême qu'il éprouverait en jouissant de leur surprise, quand il se trouverait

entre elles deux, et dans le château, avec les marques du pouvoir, et les insignes de ses dignités. Il brûlait le pavé avec les roues de sa calêche, afin de ne pas perdre un seul instant : ne s'agissait-il pas de revoir sa mère, la plus tendre des mères ?.... Il arrivait à G...., lorsqu'un courrier, envoyé par le préfet Véryno, lui apprit que Mme de Béringheld venait de mourir en prononçant le nom de Tullius, se plaignant doucement de ne pas l'avoir revu, et disant que sa mort était *toute amère !* Marianine avait été constamment au chevet de la mère de son bien-aimé, en prodiguant à

madame de Béringheld les soins d'une fille tendre et doucement aimante : du reste, la fière beauté n'écrivait pas une ligne au général.

Au moment où Béringheld était livré à la plus profonde douleur, et se reprochait de n'avoir pas écrit à sa mère pour la prévenir des courts instants de séjour à Paris, que ses missions, ses importantes fonctions lui permirent rarement ; et qu'il ordonnait de se diriger vers Béringheld, un autre courrier dépêché par le souverain lui remit une dépêche qui le rappelait sur-le-champ à Paris, où le monarque le souhaitait pour

lui donner des instructions et lui confier le commandement d'une armée en Espagne.

Ce message surprit Béringheld, parceque Bonaparte avait la louable habitude d'écarter les hommes grands et forts qui pouvaient lutter avec lui, et qui, par leurs conseils francs et sévères, contrariaient ses ambitieux projets, et que, depuis long-temps, le général était par cette raison dans une espèce de disgrâce. Néanmoins, Tullius obéit.

Béringheld, bourrelé de chagrins par la nouvelle de la mort de sa mère, et dégoûté de tout, s'en fut en Espagne avec l'idée d'y pé-

rir dans un combat, et de terminer glorieusement une existence qui lui était à charge.

C'est ici le lieu de faire la remarque que cette maladie morale s'empare toujours des âmes telles que celle de Béringheld, lorsqu'on arrive au point d'élévation où il se trouvait assis. Il se voyait un des plus riches propriétaires de France, et il ne connaissait pas lui-même l'étendue de sa fortune, qui doubla par l'effet de la prospérité de la France et de l'agriculture, il ne connaissait pas de plaisir qu'il ne put atteindre ; il était rassasié de pouvoir ; il ne prenait de l'amour que le plaisir et son

illustration lui donnait si fort à faire dans ce genre, que le dégoût arrivait au comble. Les sciences humaines ne lui offraient plus rien ; il faut, cependant, excepter la chimie qu'il n'avait pas eu le temps de cultiver. Dans de semblables circonstances, et pour une âme comme celle de Béringheld, la vie n'était plus qu'un mécanisme sans prestige, une décoration d'opéra dont il n'apercevait que les ressorts et les machines ; alors, lorsque toute curiosité est satisfaite, que l'on est au bout de ses désirs, le bonheur est mort, la vie sans charme, et la tombe un asyle.

La mort de sa mère rembrunissait encore toutes ses réflexions et il partit donc, en 18...., pour l'Espagne, avec la ferme volonté de laisser son corps, sur cette terre orgueilleuse.

CHAPITRE XIX.

Combat de L***. — Maladie du Général. — Histoire de la jeune Espagnole. — Le Général à la mort. — Fin de ses mémoires.

Le courage audacieux de Béringheld, et la bonté touchante que déployent tous ceux dont l'âme est attaquée par cette singulière maladie, lui concilièrent l'amour des soldats.

La mort ne voulait pas de lui, et cette déesse si âpre, ressemblant à toutes les femmes, refusait

une offrande présentée si souvent et avec une opiniâtreté si soutenue.

Bonaparte était en Espagne, et dirigeait lui-même toutes les opérations. A une affaire, la dernière à laquelle il ait assisté, Béringheld acheva de se dégoûter de la guerre et du pouvoir.

Les Espagnols réfugiés sur une montagne, qui n'avait qu'une seule pente accessible, la balayaient par le feu soutenu de deux batteries habilement placées. Ce point ainsi défendu, arrêtait les vues de Bonaparte qui voulait achever la défaite totale de l'ennemi, par des choses incroyables.

Son cœur bouillait de rage en contemplant cette résistance, quatre fois les enragés grenadiers de sa garde étaient montés, mais quatre fois les restes foudroyés revinrent et ils renoncèrent à cette dangereuse tentative, le comble de la folie. Au moment où Béringheld à la tête d'un corps de cavalerie polonaise, arrivait annoncer la déroute d'une partie opposée, Bonaparte, arrivé au dernier degre de cette rage qui le saisissait parfois, ordonnait à l'élite de ses officiers de le suivre et il marchait à cette montagne de mort comme s'il eût marché à une fête : son visage brillait d'un feu terrible.

— Qu'on ne me parle pas d'impossible, rien ne doit-être impossible à mes grenadiers, disait-il d'une voix sévère, au chef qui venait excuser ses soldats.

— Sire, répondit l'officier, si vous l'exigez nous allons y retourner et mourir?

— Vous n'en êtes plus dignes!.. ce seront mes Polonais, je leur réserve l'honneur d'enlever cette batterie. A vous Béringheld!.. Un homme méchant aurait cru que Bonaparte voulait se défaire d'un général dont le génie transcendant l'inquiétait.

Sur le désir de son souverain, Béringheld fait signe à sa troupe

et gravit la montagne au grandissime galop, il arriva avec vingt hommes sur le plateau, où il massacra les Espagnols et s'empara de la batterie. Le reste du détachement couvrait le chemin.

Cette charge fit tressaillir le monarque et son état-major, mais lorsque Béringheld revint auprès de Bonaparte avec le reste de son détachement, il revint avec le germe d'une maladie mortelle, allumée par l'émotion extraordinaire que lui causa cette moisson de braves, sacrifiés inutilement; car on pouvait cerner la montagne et bloquer les Espagnols, qui seraient morts de

faim ou forcés de se rendre, mais ces moyens lents n'étaient pas du goût de l'*homme expéditif* qui régnait.

On laissa Béringheld et une grande partie de sa division à cet endroit, le général resta aux prises avec une maladie que les médecins de l'armée déclarèrent mortelle. Ses soldats consternés furent plongés dans la douleur, à cet arrêt qui circula dans la ville; chacun pleurait un père, et les officiers, un ami.

Avant que le général tombât malade, il s'était singulièrement intéressé à une jeune Espagnole, et pendant sa maladie il en de-

mandait souvent des nouvelles. Elle demeurait dans la maison voisine de l'hôtel du général.

Inès avait aimé un jeune officier français avec toute l'ardeur des filles de ce pays calciné. Le frère d'Inès, étant fanatisé par la présence d'un ennemi sur le sol de sa patrie, fit le serment de massacrer tout Français qu'il rencontrerait armé ou désarmé, jeune ou vieux, ami ou ennemi. Don Grégorio, assassina l'amant de sa sœur au moment où ce dernier sortait de sa maison. Inès entendit le dernier cri du Français et recueillit son dernier soupir.

Cette jeune fille, véritable portrait d'Hébé, devint folle; sa folie n'avait rien que de touchant. Constamment assise sur un siége à la place où son cher Frédéric succomba, elle regardait la tache que son sang imprima sur les carreaux de marbre blanc et qu'elle ne voulut pas laisser enlever, elle ne prononçait pas une seule parole. A onze heures du soir seulement., elle jetait un faible cri et disait : « Grégorio.... ne le tue pas, grâce !....» Après avoir prononcé cette phrase solitaire, elle pleurait et son silence reprenait son cours. On lui posait des alimens sur la fenêtre de sa

maison déserte, et elle ne les dévorait jamais que lorsqu'elle ne pouvait plus supporter la faim.

Elle ne faisait aucun mouvement, gardait la même attitude, laissait ses beaux cheveux épars, ne souffrit pas qu'on lui enlevât sa robe tachée de sang; et, conservant ses mêmes vêtemens, elle restait semblable à la statue du désespoir, pétrifiée, et souriant à ceux qui la questionnaient ou qui s'arrêtaient; mais ce sourire était exactement le même pour tout le monde et portait ce cachet d'aliénation qui déchire l'âme des gens les plus insensibles.

A toute heure de jour et de nuit on l'apercevait ; si par hasard elle quittait sa place, c'était pour aller à la porte par laquelle elle introduisit Frédéric ; et là, paraissant écouter, elle tendait son joli col de toutes ses forces, son oreille avide écoutait un bruit imaginaire pour tout le monde, mais qui restait gravé dans son souvenir, et ses yeux errans sur le jardin. cherchaient à voir un objet souhaité ; au bout de quelques instans elle s'écriait : « La porte se ferme, le voilà !... » Elle courait au-devant d'une être mensongèrement rendu sensible par son imagination frappée d'une ma-

nière si profonde et si durable que l'infortunée jeune fille croyait tenir Frédéric dans ses bras : elle l'embrassait, le conduisait avec une attention charmante et empreinte de tout le délire d'une amante, vers sa chambre ; alors, elle jetait un effroyable cri, et détrompée, l'œil horriblement sec, le visage en convulsion, elle revenait à sa place.

Dans le jour, on la voyait quelquefois, mais rarement, regarder à côté d'elle comme si elle eût aperçu son ami ; elle le contemplait attentivement, son œil terne reprenait de la vie et de l'expression : rien n'était étonnant comme

ces passages rapides de ses yeux de la vie à la mort. De vague et d'indéfini, son regard, par des teintes insensibles, montait à tout ce que les souvenirs de l'amour ont de plus gracieux et de plus exalté, il brillait de toute la splendeur imaginable; puis, par des dégradations imperceptibles, il revenait au terne de la mort mentale.

Un soir, le général, prêt à succomber sous l'effort croissant de la maladie, demanda des nouvelles de cette jeune martyre de l'amour. Un officier lui répondit que quelque chose d'extraordinaire s'était passé la nuit dernière

dans la maison d'Inès; que depuis le matin elle répétait: « Quel œil !.... c'est un lustre infernal et éblouissant !... c'est le diable!.. N'importe, je deviendrai sa servante, puisqu'il va me faire revoir Frédéric.... »

Puis elle avait mis une robe brillante, elle arrangeait ses cheveux, et l'officier ajouta qu'il venait de la voir dans la plus somptueuse parure, regardant sans cesse dans la rue avec une expression délirante et disant sans cesse :

— Il ne vient pas !... il ne vient pas !....

Des nuages noirs obscurcissaient la nuit splendide de l'Es-

pagne, la plaine où est située *Alcani* se colorait d'une teinte sombre, une chaleur étouffante accablait la terre d'un manteau pesant et l'on avait ouvert les croisées de la chambre du général. L'officier venait de finir le court récit de la nouvelle folie d'Inès, et il s'était en allé après avoir serré la main brûlante du général.

En effet ce colonel, ayant remarqué la profonde altération des traits de Béringheld, qui pendant ce discours était aux prises avec la mort, sentit que ce spectacle était trop pénible pour lui et n'ayant pas le courage de le soutenir, il quitta cette chambre funèbre, où

il ne resta plus que deux chirurgiens qui se jetaient un regard d'inquiétude et de désespoir.

Cette fatale nouvelle, que l'officier supérieur annonça dans l'hôtel, glaça chacun de consternation. La cour se remplit d'une foule de soldats et de monde. On soupirait en silence, en interrogeant de l'œil et du geste un des chirurgiens qui se trouvait à la fenêtre.

Le général avait encore un reste de connaissance, et son âme faisait encore ses fonctions; des vestiges de pensée et de souvenir erraient dans sa tête souffrante.

Au milieu de cette scène, un

grand homme, d'une stature colossale, se présente à la porte de l'hôtel, s'avance d'un pas lent en cachant sa tête énorme sous un manteau de couleur brune; il traverse la foule, monte l'escalier, et il entre dans la chambre du général, dont les yeux se fermaient.

Les deux chirurgiens sont glacés d'épouvante à l'aspect des mouvemens lents et indécis de l'étranger, mais surtout par l'impassible rigueur de ses traits et l'infernale splendeur de ses yeux. Le vieillard s'approche du lit, tâte le pouls, et aussitôt se dépouille de son manteau et arrose la chambre, en répandant des

gouttes d'une liqueur contenue dans une fiole : aussitôt un froid pénétrant se glisse dans l'air, et le général, qui mourait accablé de chaleur, ouvre les yeux..... La première chose qu'il envisage, c'est le front sévère de son ancêtre ; il tressaille et s'écrie : « Laissez-moi mourir, je le veux !... »

— Enfant !..... répondit avec une expression de pitié, la grosse voix sourde et caverneuse de l'étranger, je *veux que tu vive !...* on t'a dit que *j'empêche de mourir et non d'être tué !..*

A ces mots, le général se met sur son séant et regarde son ancêtre en lui demandant : « Etes-

vous Béringheld le savant, né en 1450?... Si cela est je consens à vivre pour vous connaître!... »

Sans répondre, le vieillard agita ses cheveux blancs, par un lent mouvement de tête; Béringheld crut voir errer sur ses lèvres cautérisées au milieu, le léger sourire que l'homme que l'on flatte ne peut s'empêcher de laisser paraître.

—Dans deux heures je reviens te sauver!... dit le spectre, en imposant ses mains sur le crâne du général et en dirigeant sur cette partie toute la masse de lumière de ses yeux flamboyans. Un calme irrésistible s'empara de Béring-

held, et le vieillard, en s'en allant, ordonna aux deux chirurgiens de rester tranquilles et d'empêcher que qui que ce fût entrât dans la chambre.

Les chirurgiens cherchèrent les traces de la liqueur qui venait d'être répandue. Ce fut en vain.

Le grand vieillard s'enveloppa de son manteau, et cachant sa tête horriblement chenue, sous une espèce de capuchon, sortit de l'hôtel.

Il se dirige vers la croisée où la jeune et belle Inès, le sourire de l'espérance sur ses lèvres décolorées, attendait avec impatience.

Il se place en face la folle, dérange son capuchon, et la fixe par un de ces regards absolus, qui attirent et dominent.

La jeune fille devint pâle comme la mort, regarda une dernière fois la trace du sang de Frédéric, et comme elle la regardait longtemps, le vieillard las d'attendre, lui cria lentement de sa voix sépulcrale : « Que t'importe !.. n'es-tu pas folle ?.. viens, que fais-tu dans cette vie ?... »

Inès baisse la tête, ouvre la porte, la fait tourner sur ses gonds, qui depuis six mois n'avaient pas crié, et elle suit le vieillard.

Deux habitans furent témoins

de cette scène singulière. . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

A deux heures, après que l'orage a résonné dans les campagnes du ciel, que la nuit a repris sa solennité, le grand vieillard entre dans la cour de l'hôtel du général : la cour est vide, il monte l'escalier, il rencontre les deux chirurgiens pleurans, qui l'arrêtent et lui font signe d'écouter. O terreur !.... l'affreux râlement de la mort retentissait dans l'escalier... le général mourait!..

En un saut rapide comme la pensée, le vieillard est au chevet

de Béringheld. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Les chirurgiens étaient restés dans l'escalier, ils furent témoins de la sortie du Centenaire qui tenait entre ses mains une fiole qui paraissait vide. Le vieillard ne fut plus revu. Les chirurgiens et le médecin trouvèrent le général endormi. Bientôt il se réveilla. Béringheld n'a aucun souvenir de ce qui s'est passé, seulement il sait que le milieu de ses lèvres a été comme brûlé, il y portait souvent les mains.

Trois jours après, il passa une revue de toute sa division.

On lui donna un grand repas, par lequel l'armée qui se trouvait sous ses ordres, voulut célébrer la guérison miraculeuse de son général. Ce fut alors que l'on instruisit Béringheld des singulières circonstances de sa cure.

Des soldats avaient aperçu pendant l'orage, le grand vieillard guider Inès vers une caverne, il en était sorti sans sa jeune compagne ; elle ne reparut plus. Les idées les plus horribles errèrent dans l'âme du général.

Quatre ans s'écoulèrent sans qu'il revît son ancêtre.

Ici se terminaient les mémoires de Béringheld : voici ce qu'il avait ajouté avant de le remettre au préfet.

« L'être dont il a été question » hier est absolument le même » que celui que j'ai rencontré aux » pyramides, à Jaffa, et qui m'a » sauvé la vie en Espagne.

» Il eût mieux fait de me laisser » périr, car la vie m'est à charge, » et je ne vis plus que pour dé- » couvrir cet étonnant mystère. » Fatigué des grandeurs, du pou- » voir, de tout, je vais remettre » ma démission entre les mains » de l'empereur, et m'adonner » avec ardeur à rechercher cet être

» bizarre dont la vie est un pro-
» blème.

» Si je ne réussis pas à le résou-
» dre, je retourne à Béringheld, et
» si Marianine est fidèle à son éner-
» gique serment de la montagne,
» je vais lui porter une âme vierge
» et la récompense de son amour.»

En achevant ce manuscrit, les magistrats se trouvèrent en proie à un singulier sentiment d'horreur; ils croyaient voir le vieillard, et ils se regardaient les uns les autres avec l'expression de la peur. Lorsqu on se retira, le pré-

fet réclama le silence le plus absolu sur cette lecture.

On fit une copie du manuscrit, et il fut envoyé au général Bérengheld avec la relation des événemens qui s'étaient passés à Tours, afin qu'il transmit ces documens au ministre de la police générale.

Nous allons suivre le général pendant la route qu'il tenait pour aller à Paris.

CHAPITRE XX.

Toujours le grand vieillard. — Le Général le rejoint. — Le château ruiné et son propriétaire. — Histoire d'une jolie femme, racontée par un postillon. — Le Général approche de Paris.

Par la lecture de l'exposé succinct du caractère et des événemens principaux de la vie du général Tullius Béringheld, on voit de quelle nature étaient ses réflexions, lorsqu'il s'assit sur le haut de la montagne de Grammont.

Rien ne l'attachait plus à l'existence, si ce n'était l'espoir de retrouver Marianine, car cette âme déshéritée de ses espérances de tout genre, aimait à se reposer dans l'idée consolante d'un véritable amour.

Mais, lorsqu'il eût aperçu le vieillard; que les scènes dont la ville de Tours fut le théâtre, lui montrèrent ce qu'il nommait son ancêtre d'une manière positive; qu'il fut convaincu que c'était un homme, extraordinaire à la vérité, mais enfin, un homme purement et simplement, les idées du général prirent une autre direction, et Marianine ne devint

plus, chez le comte de Béringheld, qu'une pensée secondaire; l'idée principale de Tullius fut la recherche du singulier pouvoir, et surtout du secret de la longévité de cet être bizarre.

Pendant que la berline du général roulait vers Paris, ses réflexions prenaient donc une autre teinte moins sombre, moins funèbre, et il commençait à apercevoir un champ d'une étendue immense, qui devait finir par engloutir et consumer l'ardeur de son âme.

Ce champ si vaste était celui des sciences naturelles, dont les bornes indéfinies laissent toujours

l'esprit humain dans l'espoir d'une découverte, même après avoir soulevé quelques coins du voile dont s'enveloppe la nature. En effet, le général ne concevait la possibilité de l'existence du vieillard, que par le moyen des secrets d'une science pour laquelle le mot d'impossible n'a plus de sens.

Mais le dernier événement dont il avait été témoin le faisait frémir, et il n'osait s'enfoncer dans l'abîme des pensées horribles qui naissaient à ce souvenir. Il commentait les paroles de sa mère; il comparait entre eux les divers effets que le vieillard pro-

duisait, et il arrivait encore à penser que son ancêtre joignait au pouvoir de vivre, des pouvoirs encore plus extraordinaires.

L'on sent combien les réflexions d'un homme doivent devenir profondes à l'aspect d'une immortalité physique et devant l'espérance de nouveaux pouvoirs qui lui promettent un empire absolu sur les choses de ce monde. Sur un esprit faible, de pareilles idées conduisent à l'aliénation, et le père de Béringheld y avait succombé. Mais, il est de fait que notre âme reçoit une atteinte grave d'une telle *connaissance*, et il n'est pas un seul homme que

l'espoir d'une découverte, même de peu d'importance, n'ait pas agité fortement.

En proie au nouvel ordre de choses qui venait d'allumer chez lui une *passion*, qui, cette fois, devait absorber toute sa vie, Béringheld arriva à Maintenon, plongé dans une profonde rêverie.

Le général sortit de sa voiture pendant que l'on changeait de chevaux, et il entendit alors dans l'écurie une conversation entre deux postillons, et cette conversation était de nature à l'intéresser vivement.

Elle avait lieu entre un vieux postillon qui revenait, et un pos-

tillon plus jeune qui préparait, pour un camarade, les chevaux destinés au général.

— Je te dis que c'est *lui !*...

— Bah ! c'est impossible.

— Je l'ai reconnu, il n'était pas changé, et pas un de ses cheveux, blancs comme le tuyau d'une pipe neuve, n'a bougé; seulement, ses yeux m'ont semblé plus renfoncés que la dernière fois, et je veux que mon fouet casse lorsque je serai à me tirer d'une ornière, s'ils n'étaient pas brillans comme le bouton d'une veste neuve qui reluit au soleil. Ce géant là en sait long.

— Eh bien, mon ancien...

— Mon ancien, interrompit le vieux postillon, je crois que notre homme n'en connaît pas, car, lorsque je l'ai mené en 1760, il avait déjà plus de cent ans, à moins qu'il ne soit né comme il est avec ses sourcils de vieille mousse et son front de pierre de taille; quant à sa peau, elle est dure comme le cuir de ma selle.

— Je donnerais bien un écu pour le mener, reprit le jeune postillon, et six francs pour le voir.

— Je le crois! dit le vieux postillon, et tu y gagnerais encore... tiens, Lancinot, mon ami, escarquille tes yeux, et regarde-moi

ce napoléon tout neuf? c'est mon pourboire ; aussi, je l'ai mené ventre à terre, car il m'a dit comme çà, quand j'eus enfourché mon porteur : « Garçon, que je sois à la poste prochaine à midi, il y a un louis pour toi,

« Lancinot, dit le postillon en prenant le bras de son jeune camarade, il y a été à onze heures et demie!.. aussi, j'ai ramené les chevaux au pas. Cet homme-là, vois-tu, c'est quelque prince d'Allemagne!...

Le jeune postillon sortit avec les chevaux du général, qui poursuivit sa route. Arrivé à la poste suivante, il demanda des nou-

velles de celui qui le précédait, et il dépeignit le vieillard. Le postillon qui l'avait conduit était au cabaret, et gris comme un cordelier, le général n'en put tirer que cette phrase : — « Ah ! quel homme !... quel homme !...

Béringheld perdit la trace de Béringheld-Sculdans car à la poste suivante, le postillon avoua au général avoir conduit la magnifique voiture du vieillard à une ancienne résidence royale, qui se trouvait à deux lieues dans les terres.

Tullius, laissant alors Lagloire garder son équipage, monta à cheval et se fit guider par le pos-

tillon vers ce château. Au bout d'une heure, Béringheld se trouva dans une avenue immense et ténébreuse, car les arbres avaient au moins deux cents ans, et il aperçut un vaste bâtiment dont les abords en ruines attestaient une négligence coupable de la part du propriétaire.

Le général met pied à terre, prie le postillon de l'attendre et de cacher les chevaux derrière les troncs des arbres de l'avenue; puis, Béringheld se dirige vers l'entrée de cette somptueuse demeure. L'herbe croissait sur les murs dégradés, et le beau pavillon du concierge était entouré

d'eaux croupies et vertes, de plantes sauvages, de décombres et d'animaux malfaisans. L'on ne voyait plus les pavés de la cour circulaire d'une immense étendue, et le gazon qui l'avait envahie gardait encore l'empreinte des quatre roues d'une voiture que le général remarqua s'être dirigée vers les écuries. Les fenêtres du château, les portes, les marches du perron, les barrières qui entouraient les murs, tout tombait en ruine, et les oiseaux de proie s'étaient emparés depuis long-temps du faîte de cette belle construction. Le général ne put s'empêcher de gémir sur l'état

de ce château tout en cherchant où était la chaîne de la cloche. Ce ne fut pas sans peine qu'il la trouva, et les sons qui retentirent dans cette enceinte ruinée, semblèrent une plainte de l'édifice. Le silence se rétablit, et personne ne parut. Le général sonna une seconde et une troisième fois sans qu'aucun être vivant se présentât.

Béringheld escaladait déjà la grille, lorsqu'il aperçut un petit vieillard sortir par la porte des écuries qu'il ferma lentement, et il se dirigea d'un pas tardif vers la principale grille dont le général s'empressa de lever le siége.

Le petit vieillard arriva à la porte et il causa au général un moment de surprise par son aspect. En effet, le nain, âgé au moins de quatre-vingts ans, portait sur sa figure des traits vagues de ressemblance entre le général et le grand vieillard; mais ces traits ramassés, avaient des proportions aussi hideusement petites, que celles du vieillard étaient grandes et sévères; en voyant ce nain on doutait que ce fût un homme.

Le petit vieillard lève un œil sans feu, un œil éteint, et demande d'une voix mourante :

— « Que voulez-vous?...

—N'est-il pas arrivé quelqu'un tout-à-l'heure, à ce château?

— Peut-être, dit le petit concierge, en regardant les bottes du général, et en gardant une attitude ramassée et sans grâce

—N'est-ce pas un vieillard? demanda Béringhel.

— Cela se pourrait bien, repartit sèchement l'inconnu.

— Quel est le propriétaire du château? reprit le général.

— C'est moi.

—Mais, reprit Tullius, je n'entends pas parler de vous, mais d'un autre homme beaucoup plus grand.

—Libre à vous...

Le général impatienté continua : Monsieur me permettrait-il de visiter ce magnifique château?

— Pour quoi faire? dit le petit homme, en rajustant sa perruque qui avait la couleur du tabac d'Espagne.

— Pour le voir, répondit Béringheld de mauvaise humeur.

—Mais vous le voyez, et si cette façade ne vous contente pas, tournez par le premier chemin à gauche, vous pourrez admirer la façade des jardins.

— Mais l'intérieur, les appartemens...

—Ah! je comprends, vous êtes un curieux, un amateur.

— Oui, dit le général.

— Eh bien! M. l'amateur, je n'ai pas de l'habitude de les faire voir, parce que je serais assommé de visites et je ne les aime pas.

— Monsieur, savez-vous que je suis le général Béringheld?

— Libre à vous.

— Que je puis obtenir un or-ordre de S. M...

— Libre à vous.

— Pour entrer de force ici.....

— Libre à vous.

— Il s'y passe des choses extraordinaires....

— Peut-être.

— Criminelles....

— Je ne dis pas non, car il est

très-extraordinaire de voir un étranger venir insulter un honnête homme, qui paie bien ses contributions, qui obéit aux lois et n'a rien à démêler avec personne; mais... libre à vous.

Là-dessus, le petit vieillard croisa ses doigts derrière son dos, et s'en fut à pas lents, sans seulement retourner la tête.

D'après le ton et les manières de ce singulier fragment d'homme, le général prévit que quand bien même il s'introduirait de force, il ne verrait rien dans le château, ou que le vieillard avait donné à son concierge les moyens d'écarter les curieux; il se décida

donc à retourner à la poste, et, tout en cheminant, il demanda au postillon des renseignemens sur le château et ses propriétaires.

— Général répondit le guide, ce château, *à ce que m'a dit ma mère*, appartenait avant la révolution à la famille de R.....x: quand la révolution commença, le duc émigra et l'on vendit son château : il fut acheté en 1791 par un petit homme d'une cinquantaine d'années que vous avez dû voir, quoiqu'il se montre bien rarement. Il cultive lui-même un champ planté de pommiers, et un jardin garni d'arbustes et de plantes singulières qui lui four-

nissent sa nourriture ; mais il y en a qui disent qu'il est sorcier.... *Vous m'entendez, général ?* ajouta le postillon avec un fin sourire qui signifiait que le guide ne croyait pas aux sorciers.

— On n'aperçoit M. Lerdangin que tous les ans chez le percepteur, auquel il apporte la contribution qu'il paie pour son parc et son château. Généralement on le croit fou : j'ai entendu conter à ma mère une histoire singulière sur son père et sa mère, car il est des environs ; c'est tout au plus si je me la rappelle.

— Voyons, dites-la moi? reprit le général.

— Il s'agissait, continua le postillon, d'un géant dont la mère de ce propriétaire était amoureuse, et l'inconnu venait toutes les nuits chez madame Lerdangin sans qu'elle puisse savoir d'où, paroù, ni comment. Il *paraît toujours, à ce que disait ma mère,* que madame Lerdangin aimait prodigieusement le géant, qu'elle n'avait jamais vu que de nuit. *Vous m'entendez, général?...*

La première fois qu'il vint, ce fut, *disait ma mère*, une nuit d'hiver que madame Lerdangin était toute seule; son mari faisant le commerce, voyageait alors. Elle se couchait et se trouvait

même au lit, *disait ma mère*, lorsque sa porte s'ouvrit, et à cet endroit, général, *ma mère ne disait plus rien*, parce que madame Lerdangin se taisait aussi.

Mais madame Lerdangin était extrêmement fraîche et jolie, et son mari jaloux, laid et brutal. Jaloux, parce qu'il paraît, *disait ma mère*, que le pauvre cher homme aurait laissé finir le monde; et brutal, parce qu'il craignait que sa femme.. *Vous m'entendez, général?...*

Madame Lerdangin aimait la parure, et l'inconnu lui laissait toujours de l'or à foison : il paraît, *à ce que disait ma mère*, que cet

inconnu géant était un homme, mais un homme!... *Vous m'entendez, général?*

Le général se mit à sourire en voyant la gaîté de ce postillon, dont la figure riante et l'air *sans-souci* annonçaient l'orateur champêtre du village, et qui, sans doute, appuyait toutes ses histoires de l'autorité de sa mère.

—Mme Lerdangin avoua à ma mère que, dans une seule nuit, l'inconnu..... aussi vrai que je vous le dis, général, mais je n'y étais pas!...

—Comment vouliez-vous, général, que la jolie petite madame Lerdangin ne devint pas grosse?

Quand elle le fut, elle eut des envies, et notamment celle de connaître le père de son enfant. Elle croyait, *à ce que disait ma mère*, que c'était un fermier-général qui habitait à six lieues de là; mais ma mère lui remontra que jamais un fermier-général ne faisait de neuvaines... *Vous m'entendez, général?...*

—M. Lerdangin revint et résolut de se défaire de sa femme; il l'emmena avec lui sous prétexte d'aller à une fête, et madame Lerdangin en revint toute effarée. Quant à son mari, il paraît, *à ce que disait ma mère*, que l'inconnu l'avait anéanti, au moment où il

assassinait sa femme; car on n'a plus revu M. Lerdangin.

Cette jolie petite femme, une nuit, vit le géant sortir d'une voiture et se diriger vers la porte du jardin de sa maison : alors, elle cacha une lampe et lorsque le géant fut au lit elle se leva et accourut avec la lumière,.... il paraît, *à ce que disait ma mère*, qu'elle aura vu un monstre, car elle tomba évanouie, et l'on n'a plus jamais entendu parler du géant, *vous m'entendez, général?...* Toute cette histoire est facile à deviner, les femmes savent nous jouer plus d'un tour, et.... ne vous mariez pas, mon général!...

Madame Lerdangin mourut en mettant au monde le petit *extrait d'homme*, qui est devenu propriétaire de ce beau château. Vous entendez, général, que les écus du géant l'ont aidé à cet achat?... mais il paraît, *à ce que disait ma mère*, que le géant avait revu son fils, pour lui communiquer des secrets de magie blanche et noire : le fait est qu'il vit singulièrement, et que cette voiture qui arrive au château tous les dix ou vingt ans, je ne sais, donne furieusement à penser.

Le général était parvenu au relais, il monta dans sa voiture, tout pensif, en s'écriant : « Cet

homme me poursuivra sans cesse,... diable.... »

Tout-à-coup le général aperçut un bonnet tendu et il entendit une voix qui lui cria : « Vous m'entendez, général?... »

Béringheld reconnut que sa préoccupation l'avait empêché de récompenser son guide, il lui jeta un écu pour boire et un autre écu pour la manière dont il racontait.

Le général n'eut plus rien de remarquable pendant son voyage; et, roulant vers Paris sans autre aventure, il rejoignit facilement ses troupes avant qu'elles y entrassent.

CHAPITRE XXI.

Marianine fidèle.—Ce que devint Marianine pendant l'absence de Tullius. — Sa constance. — Elle revoit Béringheld.

Depuis que les journaux avaient annoncé que le général Béringheld ramenait à Paris, par les ordres du souverain, la division qu'il commandait en Espagne, les personnes qui travaillaient à leur fenêtre, et qui, par conséquent, remarquaient tout ce qui se passait, voyaient chaque jour

un équipage vert-d'eau se diriger vers la barrière des Bons-Hommes à la même heure, et revenir le soir.

Une femme extrêmement belle, portant dans toutes ses manières le cachet d'une âme exaltée et d'une mélancolie douce, était dans cette voiture, avec une femme-de-chambre. Certes, les bourgeois du Gros-Caillou et les jeunes filles qui, sous l'œil de leur mère, se ménageaient un petit coin dans les carreaux en tirant un peu le rideau de mousseline, ne péchaient pas par défaut de conjectures.

A l'aspect du teint décoloré, et

de l'abandon des manières de la belle inconnue, les vieillards qui venaient digérer leur dîner sur le Cours, en appuyant leur menton sur leur canne et regardant les passans, s'accordaient tous à penser que cette jeune femme se mourait de la poitrine.

Les jeunes filles, ayant remarqué la beauté des panneaux de l'équipage, et derrière la voiture une riche livrée, opinaient que la jolie femme attendait le retour d'un colonel qui n'était pas, était, ou devait être son mari

Les mères, ne voyant pas dans cette affaire-là, d'époux pour

leurs filles, n'y faisaient aucune attention; cependant, comme il faut que la partie principale joue toujours son rôle, et que la langue d'une mère vaut celle d'une fille, les mères finirent par remarquer que la jeune femme était animée et presque rose d'espoir en allant à la barrière, et pâle, presque mourante en en-revenant.

Le domestique d'une maison où la mère et la fille faisaient peut-être assaut de curiosité, se hasarda à aller, par le conseil d'une femme-de-chambre, à la barrière, et il découvrit que de-

puis deux jours le landau s'avançait jusques sur le chemin de Versailles.

Enfin, un ci-devant jeune homme du Gros-Caillou, croyant que la jeune femme prenait l'air à défaut de pouvoir prendre autre chose; (car les médecins ne vous disent de respirer l'air que lorsque la science est à bout) ce ci-devant jeune homme, spéculant déjà sur cette conquête, envoya son laquais boire avec le cocher lorsque le landau s'arrêterait, au risque de voir son domestique ivre brûler la maison.

Alors le jeune homme sut par son laquais, qui ne s'enivra

pas trop et ne brûla rien, que la belle inconnue était la fille de M. Véryno, préfet, ancien membre du Conseil des Cinq-Cents.

La fidèle Marianine venait en effet, chaque jour, épier le retour du comte de Béringheld, et les treize années d'absence n'avaient rien changé à la pureté, à la violence, au sublime de son amour : enfin, pour tout dire, elle aimait même sans espoir, et sa fierté égalait toujours son amour.

Lorsque Béringheld fut parti pour l'armée, Marianine renferma sa passion dans le fond de son cœur. Elle chercha, dès-lors, à se rendre digne d'être l'épouse

de l'être dont les premiers pas dans la carrière de la gloire furent des pas de géant.

Son père ayant donné des gages de son dévouement à la république, fut lancé dans l'administration et arriva par degrés à des postes tellement élevés que Marianine eut le cœur rempli d'une joie secrète en voyant que son amant ne serait pas dégradé par son alliance. Elle prit les leçons des meilleurs maîtres. L'étude de la peinture, de la musique, de la littérature et des premiers élémens des sciences lui paraissait un plaisir, quand elle songeait que c'était pour Béring-

held qu'elle ornait son esprit. Chaque bulletin de l'armée causait un serrement d'effroi à son pauvre cœur, et quand la lecture du journal était achevée, que Béringheld vivait, une joie, un délire plutôt, s'emparait de ses sens.

Sa chambre était toujours encombrée des cartes des pays que parcourait le corps d'armée auquel Béringheld était attaché; et, chaque matin, chaque soir, le joli doigt de Marianine suivait le progrès de nos armées : une épingle fixée sur les villes indiquait le séjour de Béringheld.

Alors la charmante enfant assommait les gens de questions sur

les mœurs de ces villes : si l'on s'y trouvait bien, si les Français y étaient aimés, les femmes belles, la ville jolie, les vivres chers, les habitans aimables à vivre, etc.

Le bulletin annonçait-il une bataille pour tel jour? Marianine pâle, les yeux toujours méditatifs, ne peignait, ne chantait, ne touchait sa harpe que lorsque le combat livré, gagné et Béringheld en vie, mettaient fin à son inquiétude mortelle.

Chaque jour elle regardait sur la carte l'endroit où il devait être, et lui adressait de douces paroles comme si elle le voyait.

Sa chambre n'était parée que

de deux tableaux, l'un représensentait la scène des Alpes quand Béringheld vint la trouver assise sur la pierre couverte de mousse; l'autre, celle de leurs adieux. Le portrait du général était d'une ressemblance parfaite.

Le malheur voulut que toutes les fois que les troupes françaises revinrent à Paris, Véryno fut obligé de rester dans un département éloigné, et l'amoureuse Marianine ne put jamais voir son cher Béringheld au milieu de la Cour, brillant de gloire, d'opulence, de renommée, *et peut-être fidèle !....*

L'hôtel qui se trouvait à Paris

en face le bel hôtel de Béringheld, fut à vendre : Marianine de presser son père de l'acheter, en se servant d'une foule de considérations étrangères à son amour, mais où il brillait. Elle ne concevait pas que son père ne pût avoir un hôtel à Paris, lorsque de jour en jour il devait être infailliblement appelé pour présider à quelqu'administration? d'ailleurs, ne fallait-il pas un hôtel pour séjourner pendant leurs apparitions dans la capitale? la fortune de son père n'était-elle pas assez considérable pour cela? ne fallait-il pas se loger auprès du général auquel son père avait à

rendre des comptes de dix années de gestion? ne valait-il pas mieux être près d'un ami, d'une personne de connaissance?

L'hôtel fut acheté.

Pendant ce long espace de temps, mille partis se présentèrent pour Marianine; plusieurs hommes d'une haute dictinction l'aimèrent véritablement; Marianine refusa tout : dignités, fortune, amour.

Sa vie, en l'absence de son tendre ami, fut celle d'une sainte qui se prosterne à son oratoire, se confond de plaisir par l'espérance qu'elle a de jouir de la félicité céleste, et qui l'entrevoit

souvent par une extase angélique.

La jeune et jolie chasseresse des Alpes ne perdit rien de sa beauté : lorsque, parée des grâces d'une toilette élégante, elle s'asseyait devant une grande assemblée, déployait sur la harpe toutes les richesses de l'harmonie, du savoir, et qu'elle jetait dans un jeu enflammé, tout son amour et la profonde exaltation qui soutenaient sa vie.

Alors, si les boucles de ses cheveux se trouvaient captivées par l'art, si ses yeux avaient moins de vivacité qu'à la montagne, si sa main ne tenait plus d'arc ni de

flèches, si ses paroles, ses manières étaient mesurées, un observateur habile n'en découvrait pas moins que son jeune sein contenait une éternelle passion.

Parlait-on des succès de nos armées, dans le salon de la préfecture? le nom de Béringheld frappait-il son oreille?... tour-à-tour, elle rougissait, pâlissait, ne se sentait pas d'aise. Ah! qu'alors un jeune postulant, un vieux solliciteur, un homme qui perdait sa place, étaient sûrs d'obtenir sa protection; elle aurait, je crois, souri à un ennemi, si elle en avait eu! le nom de Béringheld, une louange au géné-

ral produisaient sur elle un effet magique.

Les pauvres ne recevaient rien qui ne fût donné pour l'amour de Tullius; elle aimait jusqu'à Cicéron, parce que le nom de l'orateur romain était celui du général.

Passion des belles âmes, amour, divin amour, ô Marianine, Marianine!.... Je ne sais si c'est par cette formule oratoire que Cicéron l'aurait remerciée, je ne la mets que parce qu'elle m'échappe à moi-même, et que, lorsqu'on écrit, c'est bien le moins de mettre ce que l'on pense. Il y a tant de gens qui ne peuvent pas y par-

venir !... de peur que de pareilles choses ne m'arrivent, je saisis l'occasion de placer une phrase aussi claire, et qui peint aussi fidèlement ma pensée.

La mort de la mère de Marianine suivit celle de madame de Béringheld, et ces deux mères furent regretées par leur fille, d'une manière touchante. Marianine fut alors chargée de conduire la maison de son père, et elle montra combien elle avait de sens, d'ordre, de sagesse et de grandeur dans ses idées.

Lorsqu'on répandit la nouvelle du retour en France, de l'armée commandée par le général Bé-

ringheld, Marianine fit entendre à son père qu'elle devait aller à Paris, pour réclamer, auprès du souverain, l'effet des promesses qu'ils en avaient reçues. Il ne s'agissait rien moins que de fixer à Paris M. Véryno, par une direction générale.

En effet, il entrait dans le plan de Bonaparte de mêler à la cour les vieux républicains avec les anciennes colonnes de la féodalité, et personne n'était plus franchement républicain que Véryno.

On doit s'en apercevoir, en trouvant son nom dénué de la qualité de comte, que Bonaparte prodiguait avec tant de complai-

sance. Véryno avait constamment refusé toute distinction aristocratique ; et il fut un des censeurs sévères de l'avénement du Ier Consul au trône impérial ; en un mot, il eut le malheur d'être du nombre de ces honnêtes gens qui ne changent pas d'opinion, quelle qu'elle soit.

Véryno, connaissant la sévérité des principes de sa fille et son orgueil, ne vit aucun inconvénient à ce qu'elle allât seule à Paris : son âge, son expérience, écartaient tout danger, et d'ailleurs, ce bon père, instruit, sans le laisser paraître, de l'amour de sa fille, et plein d'admiration pour sa

constance, ne put avoir la cruauté de lui défendre l'innocent plaisir de la vue de son idole.

Ainsi, Marianine vint à Paris avec l'intendant de son père; chaque soir elle allait au devant de Béringheld et chaque matin elle montait dans les greniers de son hôtel, pour voir si l'on ne faisait pas des préparatifs dans celui du général. Depuis huit jours elle venait à la barrière des *Bons-Hommes*, et bien inutilement; aussi, elle était triste, ses gens la voyaient toujours enfoncée dans une profonde rêverie, qui pour elle avait du charme, et que l'on n'osait interrompre. La harpe ne fut pas

touchée, les pinceaux restèrent empaquetés; elle ne put s'occuper que de Béringheld; et, lorsqu'elle n'était pas sur le chemin de Versailles, on la voyait assise dans une bergère, le visage dans sa jolie main et les yeux arrêtés sur le portrait de Béringheld.

Enfin, un matin, la petite femme déjeûnait, lorsque le vieil intendant monta le journal; elle interrompt son déjeûner, décachète, lit, et s'écrie : Il vient !... il vient !... ce soir !...

Et vîte, elle sonne, resonne, casse les cordons, se promène, s'impatiente, la femme-de-chambre arrive :

— Je vais m'habiller, qu'on mette les chevaux ; quelle robe prendrai-je? comment me coiffe-rai-je? quelle ceinture?...

Une multitude de questions se pressent, et la femme-de-chambre reste interdite à l'aspect de cette pétulance de la douce Marianine.

— Julie, l'empereur est revenu, il a donné l'ordre de revenir à marches forcées,... les pauvres soldats!... n'importe, ah qu'il a bien fait de les presser!.... ce soir!... » Julie ne comprit pas davantage.

— Mais que faites-vous là, Julie? arrangez tout. Puis prenant le journal, elle relit tout haut :

« Le général Béringheld est ar-
» rivé hier à Versailles, où un or-
» dre de sa majesté l'a prévenu
» qu'elle voulait voir défiler au-
» jourd'hui sa division dans la
» cour des Tuileries.... » Julie, allez donc tout préparer pour ma toilette. Hyppolite me coëffera... Vous l'enverrez chercher ; qu'il vienne au plutôt..... quel bonheur !

Aussitôt elle monte au grenier de l'hôtel, et tressaille de joie en voyant dans la cour du général un domestique nettoyer une voiture arrivée de la veille, les persiennes ouvertes, et un certain mouvement régner partout.

Elle redescendit au plutôt, et revint examiner sous quel vêtement elle reparaîtrait aux yeux du général. Après bien des hésitations, elle fut chercher le tableau qui représentait la scène de ses adieux à Béringheld, et résolut d'être habillée comme à cette époque où son cœur fut si cruellement agité.

Une simple robe blanche que l'on arrangea sur-le-champ, semblable à celle de la jeune chasseresse, ses cheveux retombant sur ses épaules par des milliers de boucles, son front presque caché par une charmante résille, telle fut sa parure, que les souvenirs

de l'amour rendaient plus délicieuse et pleine de charme.

Long-temps avant que les troupes n'arrivassent, les habitans du Gros-Caillou virent passer l'élégante voiture dans laquelle Marianine, brillante et belle de toutes les beautés possibles, s'agitait en regardant en avant.

Un reste de fierté, de pudeur, lui fit emporter un voile, se réservant de le déposer.... Elle attend une heure, deux heures, trois heures, et elle commence à craindre. A quatre heures, elle tressaille, en entendant dans le lointain le roulement des tambours : il est impossible de ren-

dre la sensation cuisante et acérée qui fit refluer tout son sang dans un seul endroit, à son cœur, qui ne suffisait pas à le contenir et le renvoyer.

Ce roulement lui disait qu'enfin elle allait revoir, après quinze années d'absence, et quelle absence !... celui que, dans les montagnes, au sein de la nature la plus suave, elle avait choisi pour idole, celui qui depuis ce temps était l'objet constant de ses pensées, celui qui tenait en son coup-d'œil son âme et sa vie, dans ses mains tout son bonheur !...

Le roulement approche; bientôt la poussière s'élève en un

nuage, dont la désagréable présence n'est pas aperçue par Marianine. Enfin elle entend le pas cadencé de cette masse de soldats; elle voit leurs visages basanés et leurs yeux qui s'égaient à l'aspect de la capitale de la mère-patrie.

— Vois-tu Julie? dit Marianine tremblante d'émotion, vois-tu?

Les tambours ont cessé leur bruit discordant, une musique guerrière lance dans l'air les sons d'une magnifique harmonie, l'état-major entre....

Quel regard!... que de choses il profère! oui, Marianine, contemple le général Béringheld contenant la fougue d'un coursier

espagnol. Hélas ! l'attitude calme de Tullius, ses décorations, son brillant uniforme, cette pompe, les cris de vive l'empereur, vive la France !... que les soldats élancèrent, c'en était trop pour l'amoureuse Marianine, elle s'évanouit et son bonheur ne dura qu'un instant.

Julie, effrayée, donne l'ordre au cocher de retourner à l'hôtel... heureuse soubrette !... Marianine revient à elle, et voit que sa voiture suit l'état-major, alors un regard de feu remercia Julie de son idée.

Enfin Marianine, au comble du bonheur, peut s'enivrer à son

aise ; tantôt sa voiture devance le groupe d'officiers, et tantôt elle le suit... Mais si elle a dévoré l'aspect charmant de Tullius, environné d'officiers, couvert de décorations et de blessures, le général n'a pas encore revu sa tendre et fidèle Marianine. Plusieurs fois les officiers et Béringheld avaient regardé l'équipage, et chacun d'eux plaisantait en cherchant à découvrir sur le visage du chevalier aimé, une rougeur de plaisir qui le décelât. On ne put imputer la présence de Marianine à aucun de ceux qui formaient le cortège du général, et chacun s'en défendait à l'aspect

du voile de la belle Marianine. Enfin elle déposa toute fierté, et saisissant le moment où le landau se trouvait presqu'à côté de Tullius, elle jeta son voile, et le général, qui la regardait avec une curiosité maligne, resta stupéfait.

Il s'approche, Marianine tressaille, et elle entend Tullius s'écrier à voix basse : « C'est vous, Marianine ?... »

— Oui, répondit-elle, c'est Marianine, elle n'a pas changé !

— Je le vois, car voilà son costume des montagnes....

A ces mots, Marianine frémit de joie par un mouvement plein d'amour.

—Voilà, continua Béringheld, toute sa jeunesse embellie par l'éclat de l'été de sa vie, et son cœur.....

— Tullius?...

Ce simple mot prononcé par Marianine, formait la plus énergique des interrogations : aussi, le général l'entendit et cessa de mettre en doute l'amour de Marianine ; mais cette fille touchante eut regret de la sévérité de son regard et de cette parole.

— Mon ami, oui, je t'aime et je n'ai jamais douté de ton amour : aussi, j'ai déposé toute fierté virginale, et je le dis parce que ce ne fut pas un sacrifice pour moi

j'éprouvai trop de douceur à venir ici chaque jour.

Béringheld avait, en écoutant ces tendres paroles, un air pensif qui effraya Marianine, et elle s'écria, en saisissant la main de Tullius :

— O Tullius ! dis-moi que tu m'aimes, dis-moi que je te suis toujours chère?.. mais tu me chéris, n'est-ce pas?....

Le général, au comble du bonheur et troublé, regarda du côté des Tuileries; il vit que son état-major allait bientôt y arriver.

Ce mouvement, dont Marianine ignorait le motif, lui brisa le cœur.

—Tullius, si tu m'abandonnes, je vais mourir !... Oh ! oui, mais quand je serai morte, tu diras, en voyant le village du pied des Alpes : « Tout change dans la nature, il y avait ici un cœur qui n'a pas changé, et qui ne battait que pour moi ! » Ce remords est ma seule vengeance. Des larmes sillonnèrent le beau visage de cette douce amante.

Le général saisit la main de son amie, y déposa ses pleurs et un baiser des plus enflammés, puis il partit au grand galop rejoindre son état-major, sans regarder Marianine, qui revenait à la vie.

Elle accourut aux Tuileries pour revoir encore le général, qui rangeait en bataille ses nombreux soldats.

—Regarde, Julie, comme il a bonne grâce!.. il est bien changé depuis le jour où il quitta les montagnes, mais je ne sais sous quel habit je l'aime mieux.

Le souverain passa les troupes en revue, et rentra dans son palais avec le général.

Alors Marianine, ivre et brûlante de tout le feu dont l'amour pétille, lorsque quinze ans d'absence, de pensées et de désirs l'ont attisé, revint chez elle, et ne cessa de contempler l'hôtel du

général, et d'écouter si sa voiture allait le chercher aux Tuileries ou en revenait.

CHAPITRE XXI

Béringheld reconnaît la constance de Marianine. — Mariage projeté et interrompu. Malheurs de Véryno. — Il conspire sans conspirer. — Il est banni, et Marianine s'exile.

A ONZE heure du soir une voiture arrive au grand galop et s'arrête à la porte de l'hôtel de Marianine : un pressentiment la fait courir vers son vestibule, et elle entend le pas de Béringheld qui gravit les esca-

liers.... Ils sont dans les bras l'un de l'autre !....

— Tullius, s'écria t-elle au milieu de ses pleurs de joie, je reconnais le Tullius que je rêvais !

— Marianine !..... ô tendre et constante Marianine !....

Le général venait d'entendre aux Tuileries, au cercle de l'empereur, un sénateur raconter la conduite de Mlle Véryno, qui refusait tous les partis, et qui ne se marierait, disait-il, en fixant Bonaparte, que sur un ordre de sa majesté.

Béringheld, au comble du bonheur, s'était échappé pour accourir aux pieds de Marianine.

Elle se trouvait trop heureuse pour le quereller sur son silence, et sur ce qu'il n'avait pas écrit un seul mot qui pût consoler son pauvre cœur; non, elle tenait sa main dans la sienne, et le contemplait dans un doux ravissement : il semble que le moment où ils se sont quittés, se rapproche tellement du moment présent, que l'intervalle soit anéanti, et qu'il n'y ait pas eu d'absence. Leurs cœurs sont jeunes de sentiment, ils n'ont rien perdu malgré la distance des lieux et du temps, et ils s'épanchent l'un dans l'autre

—Marianine, dit enfin le général, ton père va recevoir l'ordre

de se rendre à Paris, en qualité de directeur-général d'une administration : mais, chère amie, je repartirai bientôt, l'empereur a refusé ma démission, et m'a ordonné de me rendre en Russie, pour opposer une barrière aux malheurs récens. A mon retour, Marianine, et j'espère qu'il sera prompt, je t'épouserai.

Un regard fut la récompense de Béringheld, mais quel regard !

—Je jure, reprit-il, de n'avoir jamais d'autre femme que toi.... je le jure simplement, sans y mettre le charmant enthousiasme dont jadis une jeune fille alluma les délirantes promesses qu'elle

élevait vers les cimes des Alpes.

A ce souvenir, Marianine voyant qu'elle avait été quelquefois dans la mémoire de Tullius, porta la main guerrière de son ami à ces lèvres reconnaissantes, et y déposa un baiser de récompense. Quelle délicieuse preuve d'amour!

—Tullius, dit-elle, pourquoi reculer notre bonheur? je ne sais, mais un délai me semble attirer l'infortune : on craint toujours de ne pas arriver quand on a désiré si long-temps.

La naïveté de ces paroles, la douce ivresse de Marianine, la simplicité de son âme, causèrent

au général une émotion qu'aucune femme n'avait pu produire en lui.

— Tu es, dit-il, la femme de mon cœur! de ma pensée, la seule chose qui puisse m'attacher à l'existence. Eh bien! Marianine, je te laisse maîtresse. . . . ordonne.

— C'est à moi d'obéir, dit-elle avec la docilité d'un enfant et la douce soumission d'une femme, je crains d'avoir trop demandé. Mais son regard prenait de l'empire sur le général.

—Non, non, s'écria Tullius, je retourne au château, et y encourrai la disgrâce de l'empereur,

plutôt que de te causer la moindre peine.

—Béringheld, si tu es utile à ton pays, j'attendrai. Trois cent mille Français ne doivent pas souffrir de l'amour d'une femme. Cependant, dit-elle avec un charmant sourire, si l'on pouvait tout concilier...ah! je serais bien heureuse..... je te suivrais à l'armée... je.... que ne ferais-je pas?..

Béringheld embrassa Marianine, lui dit adieu et rentra chez lui. Marianine le regarda traverser sa cour; elle suivit la lumière dans les escaliers, et elle ne put dormir de la nuit. Son bonheur l'étouffait

Le général se rendit le lendemain aux Tuileries. Il revint dîner avec Marianine, et dès qu'il entra, son front chagrin annonça à la petite femme que ses efforts avaient été vains. Elle changea de couleur.

—Marianine, S. M. m'emmène dans sa voiture, elle m'a promis le bâton de maréchal.... je ne sais pas si je resterai huit jours à Paris.

Les yeux de la tendre amie du général se remplirent de pleurs.

—Tullius, que je suis malheureuse .... je n'entrevois que dangers et chagrins.

Marianine devint triste, mais

cette tristesse était compensée par le bonheur de voir Béringheld.

— Que faire? lui demanda Tullius.

— Nous marier au plutôt!... repondit-elle avec un de ces sourires qui rendraient ivre un stoïcien.

— Ah! ma chère amie, qui le désire plus que moi?

— Moi!..... dit-elle encore, parce que je t'aime de tous les amours à-la-fois; quelque chose en moi me chagrine et me couvre le cœur de deuil: oui, je crois que ces instans fugitifs seront les derniers de ma vie... Lorsque je vins au monde, Lagradna a pré-

dit que je mourrais malheureuse, et qu'un vieillard me tourmenterait... Je ne sais, mais en ce moment où tu m'annonces ces nouveaux délais, un je ne sais-quoi me cause un léger frisson dans l'âme : c'est le frémissement de la nature à l'approche d'un orage... Cette guerre cruelle, ton courage, tout m'épouvante.... au moins, si j'étais à tes côtés!.. si je te suivais,... il faudrait être ton épouse... M'entends-tu, Tullius?

— Tes paroles me font frémir!... mais, dit-il avec un léger mouvement de tête, j'oublie que tu es *femme* et que je suis homme; ces petites superstitions sont un

de vos charmes... Cependant, Marianine, tu m'as effrayé, parce que c'est *toi* qui parlais...

— Je ne parlerai plus, répondit-elle, parce que je ne veux apporter que du plaisir dans ton cœur. J'espère qu'au moins nous profiterons de ces huit jours pour voir cette célèbre Paris, la rivale d'Athènes autrefois, et celle de Rome maintenant !...

— Oui, mon amour, oui !... il y a plus, je vais obtenir du Grand-Juge des dispenses pour notre union; et, si l'agrément de l'Empereur s'y joint, peut-être nous mariera-t-il aux Tuileries, dans sa chapelle, avant mon départ.

Marianine tomba dans un véritable délire !...

Cependant, nous ne devons pas oublier de rendre compte d'une des principales circonstances de l'entrevue du général avec Bonaparte. Tullius lui remit tous les documens qui concernaient le grand vieillard. Lorsque Napoléon eut jeté un coup-d'œil sur ce dont il s'agissait dans ces papiers, qu'il eût parcouru la description que l'on a lue au commencement de cet ouvrage, il lança à Béringheld un sourire indéfinissable. Bonaparte était superstitieux comme tous les grands hommes, et son sourire

renfermait une foule d'idées.... Avait-il connaissance des pouvoirs de l'esprit de Béringheld-le-Centenaire, les désirait-il?... on ne peut rien expliquer, et le général, auquel nous devons cette remarque, n'a plus entendu Bonaparte parler de cette homme extraordinaire.

Cependant, aussitôt, l'empereur expédia l'ordre de rechercher le Centenaire avec le plus grand soin, et quelque soient les soupçons qui planeraient sur lui, de ne lui faire aucun mal, de le traiter avec distinction. Par tout ce qu'il écrivit, on s'aperçut bien qu'il attachait une grande impor-

tance à l'arrestation de ce singulier personnage; mais, il n'en témoigna rien verbalement.

Quelque temps après, le préfet de Bordeaux fit savoir, par une dépêche télégraphique, qu'avant que l'ordre de S. M. n'arrivât, le grand vieillard dont il était question, montrant un ordre de l'empereur, qui défendait de le gêner en rien dans ses opérations, etc., s'était embarqué sur une chaloupe qui l'avait conduit vers un bâtiment anglais. Le préfet, ignorant si S. M. ne se servait pas de cet être extraordinaire pour quelque dessein secret, l'avait laissé partir en n'osant pas le retenir.

Bonaparte parut très-affecté de cette nouvelle, et une instruction fut donnée à la police générale de l'empire. L'ordre de Bonaparte que portait le Centenaire, devait désormais être considéré comme nul et non avenu, et injonction secrète aux grandes autorités de s'emparer de ce nouveau *Protée*, et de l'envoyer au souverain, en tel lieu qu'il fût. . . . . .

. . . . . .

Les huit jours pendant lesquels le général séjourna à Paris, furent passés avec Marianine : son temps se partageait entre elle et le château des Tuileries, où d'importantes questions se traitaient

Dans les discussions qui eurent lieu, le souverain prit une haute idée des talens de Béringheld, et cette tacite reconnaissance du mérite de Tullius ne servit pas à ratifier la promesse du premier bâton de maréchal qui vaquerait.

Le père de Marianine arriva bientôt. Il rendit ses comptes au général, et ce bon père fut en proie à la joie la plus vive, en voyant que l'absence n'avait rien changé aux sentimens de Tullius pour Marianine, et que les honneurs, la gloire, la richesse, n'altéraient point le brillant caractère de son ami. Ce vieillard, qui ressemblait à ces Romains, à ces

vieux républicains , fils du pinceau de Corneille et de David, sourit à l'avenir de bonheur que de si doux feux présageaient.

Ces huit jours furent dans la vie de Marianine le premier instant de vrai bonheur qu'elle ait goûté. La jeune femme savourait le délice d'une vie pure, d'une vie pleine, et cette volupté ne ressembla point à toutes les voluptés humaines qu'une pointe d'amertume corrompt toujours, car Béringheld conçut l'espoir d'épouser Marianine. Bonaparte avait consenti avec joie à cette union qui mariait le sang d'un patriote avec le sang des anciens

comtes de Béringheld, antiques piliers du système féodal. Le Grand-Juge reçut l'ordre de donner les dispenses de la première publication.

Marianine fut présentée partout comme la future de l'illustre général, fêtée au cercle de la Cour, admirée, louangée du souverain lui-même; Marianine nagea dans un océan de voluptés.

La scène française la vit avec son ami; plus d'une fois, ils avaient senti leurs cœurs battre à l'unisson devant le magnifique spectacle de la nature des Alpes; ensemble, ils admirèrent les grandes compositions du théâtre,

et leurs louanges, leur extase s'accordèrent parfaitement. Elle visita les monumens de notre capitale, s'appuyant sur le bras chéri qu'elle avait tant souhaité. Assis à côté l'un de l'autre, dans la même voiture, de rapides coursiers leur faisaient parcourir cette ville fertile en tant de spectacles, et le mouvement enivrant dont ils étaient entourés, n'empêcha point leurs deux cœurs de se trouver en solitude. Au milieu des sublimes pensées de trois siècles, en contemplant le Musée, ce magnifique monument élévé par les peintres de tous les âges de la modernité, Marianine serrait le

bras de Tullius et le regardait d'un air qui disait tout, lorsqu'elle était, soit devant les *bergers d'Arcadie* du Poussin, soit devant les tableaux de Raphaël. Une tête du Corrège, une tête du Guide, de l'Albane, suffisaient pour leur donner une douce fête d'amour. Rien ne fait plus sentir le charme de l'union des âmes que cette admiration mutuelle, cette *spontanéité* de pensée, à l'aspect des grands ouvrages de l'homme.

Enfin, ce qui mit le comble à la joie de Marianine, c'est qu'une difficulté, soudainement élevée par une cour d'Allemagne, arrêta le départ de l'empereur, et qu'elle

conçut véritablement l'espoir d'épouser Béringheld; ce dernier même partagea cette espérance, parce qu'il crut entrevoir que le départ de Bonaparte serait encore plus retardé que le souverain ne le pensait, car il s'imagina qu'un mot écrit à la cour de B..... par sa main toute puissante, suffirait pour lever tous les obstacles. Alors on peut s'imaginer la joie céleste de la tendre Marianine: elle ne dormit plus; et, chaque jour, son cœur devenait la proie d'une cruelle agitation, en voyant chaque jour diminuer d'autant le laps de temps voulu par le code. Elle ressemblait parfaitement,

dans ses désirs, à Tantale, qui s'élance à chaque instant pour saisir l'eau qui doit assouvir sa soif.

Enfin, le jour approchait. Tous réunis, un matin, dans la somptueuse salle à manger de l'hôtel du général, ils déjeûnaient en se livrant au charme de cette aurore du bonheur. La déesse de la joie elle-même versait le vin, inspirait les propos, les mots d'amour, les regards..... Tout-à-coup, un aide-de-camp de Bonaparte entre, salue, et la main au chapeau :

— Général, dit-il, S. M. m'envoie vous prévenir que les obstacles élevés par la cour de B*** ont

disparu par l'habileté de notre ambassadeur.

— Qu'y a-t-il? demanda Marianine tremblante et pâle.

— L'Empereur, général, part à quatre heures, et il vous a réservé une place dans sa voiture, pour qu'il puisse vous instruire en chemin de ce que vous aurez à faire... C'est votre corps d'armée qui va commencer les opérations... l'aide-de-camp se retire, et l'on entend dans la cour son cheval s'élancer au grand galop.

Quel subit passage de l'extrême joie à l'extrême chagrin!... Marianine n'eut même pas la force de maudire l'adresse du sa-

vant diplomate, elle n'eut pas le loisir de souhaiter d'autres difficultés, car sa belle tête, comme fixée, se pencha sur le sein du général, et elle y resta pâle, abattue, comme une douce feuille de rose blanche que le vent aurait jetée sur le feuillage d'un chêne. Elle ne soupira point d'abord, ne versa point de larmes, n'osa pas regarder Tullius.

Ce dernier contempla Véryno douloureusement, et le vieillard se tut. La gracieuse déesse du plaisir qui les enivrait, a revolé dans d'autres lieux, et la douleur qui la suit, règne à sa place!...

Lorsque Tullius fit un mouvement, Marianine, relevant sa noble tête, jeta un cri d'effroi.

— Laisse-moi te suivre, mon ami? s'écria-t-elle; et son œil était sec de désespoir.

—Cela ne se peut, Marianine, l'Empereur ne le voudrait pas.

— Voilà ce que c'est qu'un maître! s'écria Véryno.

— Mais, continua le général, aussitôt que nos armées auront repris leur brillante position, je reviendrai sur-le-champ.

—Nous reverrons-nous!... dit-elle tristement; je viens d'être si heureuse que je crains que la fortune ne se joue de nous!...

Comment dépeindre les regards par lesquels elle foudroyait tous les apprêts du départ?

Lorsque le général, en habit de voyage, vint la serrer dans ses bras, lorsqu'il vint déposer sur ses lèvres sans couleur, le baiser du départ, alors Marianine pleura et s'enlaça dans ses bras comme pour ne pas se détacher de Tullius.

La douce superstition de la craintive Marianine jeta sur ce adieu un voile de souffrance, qui le rendit pénible.

— Souviens-toi, Tullius, dit-elle au général, souviens-toi de mon pressentiment!

—Marianine, pas de faiblesse, répondit Béringheld, et il la prit sur ses genoux, caressa ses beaux cheveux, en lui tenant un long discours, rempli d'amour et de consolation.

Elle le crut, car elle croyait tout ce que disait le général; mais, lorsqu'il monta dans sa voiture pour se rendre aux Tuileries, elle s'élança dans sa calèche en s'écriant :

—Je veux te voir jusqu'au dernier moment!..... Hélas! ce sera peut-être, véritablement le dernier.

Les deux voitures entrèrent dans la cour des Tuileries, et

l'amante du guerrier, jetant un regard de reproche au souverain qui lui sourit doucement, contempla une dernière fois Béringheld, et le char impérial l'entraîna avec rapidité.

La jeune femme resta à la place où était la voiture, pendant longtemps; mais, enfin, elle revint pâle, abattue, sans force et presque malade; tout lui devint insupportable. Elle passa les huit premiers jours dans une mélancolie funèbre, voyant et faisant toujours le dernier geste de main que le général lui avait adressé, lorsque la voiture de Bonaparte l'emporta avec la vélocité de la

foudre, et son âme pressentit le malheur, comme la nature, l'approche d'un orage.

La pauvre enfant, l'œil fixé sur une carte de Russie, errait dans les forêts fatales aux armées françaises. Le nom de Béringheld était sans cesse sur ses lèvres. Elle tomba enfin sérieusement malade, quand, au bout de six mois, elle vit que le général ne revenait pas, et que des affaires périlleuses, des combats sanglans avaient lieu tous les jours.

A ce moment, le malheur sembla lancer tous ses traits, les uns après les autres; et, par un accroissement de furie, il les fit

succéder toujours plus cruels.

Véryno avait la moitié de sa fortune placée dans les entreprises d'un célèbre banquier; ce dernier s'enfuit, laissant ses affaires dans le plus grand désordre, et il fut déclaré en banqueroute.

Depuis long-temps Véryno, qui avait acheté des biens nationaux, se trouvait en procès avec le domaine de la couronne pour sa principale acquisition : il perdit son procès en cour impériale, au moment où il croyait que la protection du souverain aurait fait cesser la contestation. Il se hâta d'en appeler en cassation, et

écrivit à Béringheld, pour solliciter l'Empereur.

Le général, dans un des combats les plus sanglans de la campagne, fut dangereusement blessé et fait prisonnier. Cette nouvelle mit le comble à la consternation de Marianine, elle ne se leva plus de son lit, et une fièvre ardente s'empara de son corps accablé.

Ce fut pendant ces circonstances malheureuses, que le dernier coup du sort vint réduire au désespoir le père de Marianine.

Il était l'ami intime des généraux qui ourdirent alors une conspiration contre Bonaparte; cette conspiration avait pour but le

rétablissement de la république. Sans participer tout-à-fait à cette conjuration, Veryno reçut les confidences de ces généraux, et vit avec une joie secrète une entreprise dont la liberté de la France était l'objet. Véryno, fidèle à ses principes, ne les dissimulait jamais, même au sein des assemblées et à la cour. Cette immutabilité d'opinion lui avait concilié l'estime de tous les honnêtes gens, et son simple nom, sa boutonnière vide de rubans, les services qu'il déclarait ne rendre qu'à la patrie, prouvaient énergiquement sa persévérance républicaine.

Cette conspiration fut de courte durée, et son issue funeste à tous les conjurés, dont Paris apprit, presqu'à la fois, l'entreprise, le jugement et la mort. Bonaparte donna l'ordre de faire le procès à Véryno qu'il destitua, à moins qu'il ne se soumit à un bannissement volontaire.

Le ministre de la police engagea Véryno, par un ami commun, à s'exiler promptement, et à attendre que le courroux du souverain fut passé, promettant qu'il ne négligerait rien pour le calmer et obtenir son retour, se chargeant de justifier sa conduite. On se doute bien que Bonaparte n'ac-

cueillit pas la demande de Véryno, quant au procès pour les biens de la maison de B****, et la Cour de Cassation confirma l'arrêt.

Marianine fut presque mourante, et ne put accompagner son père : elle resta à Paris, vendit l'hôtel, réunit les débris de la fortune de son père, se défit du brillant équipage, des domestiques qui la quittèrent les larmes aux yeux, et ne gardant que Julie, elle prit modestement la diligence, et fut rejoindre son père aussitôt que sa santé le lui permit. Au milieu de tous ces chagrins, le plus cuisant était

celui de n'avoir aucune nouvelle de Béringheld, que l'imagination exaltée de la tendre Marianine lui montrait en Sibérie, exilé, souffrant, et succombant au froid, à la fatigue, à la maladie, à ses blessures.

Véryno s'était refugié en Suisse; la présence de sa fille chérie jeta du baume sur les plaies de ce vieillard respectable. Il avait choisi un asyle modeste, une petite maison dans les montagnes: il cultiva son jardin, Julie tâcha de suffire aux soins de la maison, et Marianine, dans cette cruelle position, trouva un courage inouï, ce genre de courage que

déployent les caractères méditatifs. Elle tâcha de surmonter sa douleur, afin de ne pas ajouter au malheur de son père, par le spectacle de sa douleur d'amour; mais, ce dernier, voyant le fard dont sa fille se colorait, n'en était que plus chagrin.

Marianine ressemblait à une jeune fleur qu'un ver ronge dans sa racine : elle est élégante, elle a encore des couleurs, mais elle ne peut s'empêcher de pâlir, elle s'*étiole* en dépit du soleil, et finit par succomber. Marianine pleurait en secret, ses attentions pour son père portaient un cachet de mélancolie que rien ne peut ef-

facer; mais malgré son envie de chanter des choses gaies, elle ne donnait involontairement que des sons tristes, lorsque le soir, réunis tous les trois sous les peupliers qui se trouvaient devant la porte, ils attendaient la fin du jour en écoutant les accens de la harpe de Marianine.

Leurs moyens ne leur permirent pas d'avoir les journaux : le père de Marianine allait à pied, tous les trois jours, les lire à la ville voisine. Alors, la jeune fille inquiète, pâle, s'avançait à la rencontre de son père, s'asseyait dessus un quartier de roche, qui ressemblait à celui des Alpes,

et quand elle apercevait les cheveux blancs du vieillard, elle accourait par un premier mouvement; mais, à l'aspect de la tristesse du visage paternel, elle pleurait, n'osait faire une question, et, lorsqu'après être revenus, elle se hasardait à demander : — Eh bien ! mon père?..... Véryno répondait tristement: — Il n'y a rien, » ma fille. » Marianine, ce soir-là ne faisait pas de musique, Julie et Véryno ne disaient rien, et la lune surprenait ce groupe silencieux sous les peupliers, qui seuls murmuraient leurs plaintes aëriennes.

Six mois se passèrent ainsi : le

vieillard résigné, souffrant de la cruelle douleur de sa fille mourante, et Marianine voyant avec joie le marbre de la tombe se soulever pour elle. Cette maison du Malheur avait de la dignité: la propreté la plus recherchée remplaçait le luxe; Marianine, vêtue en paysanne, faisait de la dentelle; Véryno cultivait le jardin de ses mains débiles; et tous, partageant également le fardeau de l'infortune, l'auraient trouvé léger, si le cœur de Marianine n'avait pas été saturé de souffrances. Parfois, elle souriait, comme pour diminuer, par cette apparence de joie,

la mélancolie de son âme presque morte; mais quel sourire !... Son père détournait les yeux, et Julie en pleurait ! — Marianine ne se plaignait pas, mais on eût préféré des cris déchirans à sa sombre et courageuse conduite. On se gardait bien de prononcer le nom de Tullius, ou de Béringheld.

Cependant, le soir, sa harpe ne résonnait guère sous les beaux peupliers, que son souvenir et son image ne présidâssent au petit concert : souvent, Marianine se croyant seule, s'écriait, en fixant dans les airs un objet chéri évoqué par son imagination puissante :

—Tu m'entends, n'est-ce pas?.. tu penses à moi!...

Le vieillard et Julie se regardaient, et ce coup-d'œil de compassion disait : « La malheureuse!... elle est en délire !... »

D'autres fois, songeant que Béringheld était mort, Marianine, regardant de son œil terne le disque argenté de la lune, jouait un morceau d'une harmonie sombre, auquel son jeu donnait une nouvelle force, et elle s'écriait :

— Ton âme est sur ces nuages légers ! elle voltige dans les airs ! son influence amoureuse m'entoure... tu m'appelles !... je t'en-

tends !..... j'irai te rejoindre bientôt !...

Alors, le vieillard arrêtait le bras de sa fille, et lui disait :

— Marianine, c'est assez, rentrons, il est tard !... La harpe ne résonnait plus, chacun se couchait en silence, et Julie entendait Marianine pleurer toute la nuit !

Cependant, les événemens qui devaient précipiter Bonaparte du haut de son trône approchaient, et Véryno ne voyait, dans les papiers publics, aucune nouvelle de Béringheld... Enfin, un jour, le vieillard qui ne se lassait pas d'aller à la ville voisine, s'y diri-

gea pour la millième fois, et il vit un journal qui annonçait que le général Béringheld vivait, et qu'on venait de l'échanger.

Marianine attendait son père sur la roche, il faisait presque nuit; tout-à-coup, elle entend des pas tellement précipités, qu'elle ne reconnaît pas la démarche de son père... Elle se lève, le vieillard, succombant à sa fatigue, arrive en sueur et lui crie :

— Béringheld vit !.... il commande le corps d'observation....

Cette tendre amante tomba dans les bras de son père, et sa joie se manifesta par un torrent de

larmes ; elle ne dit rien , un funèbre bonheur la suffoquait.

Marianine, presqu'évanouie , fut ramenée par son père à leur petit ermitage. Un peu de joie se glissa dans l'âme de la pauvre fille.... « Il vit , se disait-elle , il vit... je ne puis plus l'épouser ! mais il vit !... »

On fit une petite fête en l'honneur de cette nouvelle. Marianine plaça à table le portrait du général ; elle cueillit elle-même les fraises de son père ; on but du vin de cette France tant souhaitée; on élança mille vœux pour les succès de nos armées , qui défendaient le sol chéri , et Marianine

se livra au plus doux espoir. L'âme grande et généreuse de Tullius lui était trop connue pour penser qu'elle fut oubliée à cause de son malheur ; mais, dans cette nouvelle position, sa fierté renaissante lui ordonnait de ne pas faire un pas vers Béringheld ; et, fût-il venu la chercher en Suisse?.. elle l'aurait attendu jusque dans la modeste salle de l'ermitage.

CHAPITRE XXIII.

Marianine en France. — Détresse de Véryno. — Marianine au désespoir. — Elle court à la mort.

Voyez-vous une jeune femme, vêtue d'une robe d'indienne bleue bien simple, conduire un vieillard en cheveux blancs dans l'allée principale du Luxembourg?.. Avec quel soin elle l'assied sur un banc de pierre, quoiqu'à côté du banc il y ait des chaises!... Comme elle prend garde à tout avec un air

de tendresse? c'est Antigone guidant son père ! Le vieillard triste et rêveur remercie sa fille par le sourire glacé de la vieillesse.

Cette femme est pâle, maigre, exténuée, elle est jeune, elle est belle, ses formes furent suaves, ses yeux noirs brillent d'un éclat sauvage, dessous un front blanc et froid comme celui de la statue qui n'est pas loin d'elle. C'est une plante, jeune, belle, élégante, qu'un peu d'eau ferait renaître; un seul regard d'un soleil bienfaisant lui rendrait ses éclatantes couleurs et sa beauté; mais, maintenant, elle est décolorée. La jeune fille semble se traîner, et dire au

vieillard : Je te précéderai dans la tombe !

Cette femme, c'est Marianine... Qu'ai-je dit Marianine?... C'est Euphrasie; et le vieillard, c'est Masters, son père.

Un avis donné par un ami fidèle avait prévenu Véryno et sa fille qu'ils pouvaient rentrer en France, pourvu qu'ils changeassent de nom, qu'ils habitassent à Paris un quartier retiré; et que leur position s'améliorerait *peut-être !*

Sur ce mot *peut-être* et sur l'espérance que Marianine a conçue de revoir *peut-être* Béringheld qui défend le sol de la pa-

trie, Véryno a vendu son asile, a encore rogné le mince débris de sa fortune, a fait un voyage coûteux, et le père et la fille se sont logés dans le faubourg Saint-Jacques, à un second étage, encore trop cher pour leurs faibles ressources.

Véryno, homme d'honneur dans toute l'acception de ce terme, ne voulut pas compromettre l'ami fidèle qui l'avait obligé par son avis.

Personne ne fut donc instruit de son nom supposé, excepté cet ami, qui, seul, connut la demeure des proscrits et fut très-sobre de visites: il appartenait à l'adminis-

tration dont Véryno fut le chef, et le moindre soupçon aurait pu lui faire perdre sa place.

Il y avait deux mois que Marianine et son père habitaient le faubourg Saint-Jacques, en supportant toutes les privations que leur gêne leur imposait : mais ce qui causait le chagrin de Marianine, c'est qu'elle seule, dirigeant la dépense de la maison, voyait les ressources diminuer dans une effrayante progression. Elle cachait à son père, cette sourde détresse car elle ne pouvait se résoudre à retrancher une seule jouissance à cet être voisin de la tombe.

Lors de la vente de l'hôtel et avant leur exil, Marianine n'avait pas voulu placer la somme assez considérable qui provint de cette vente, de peur d'essuyer de nouvelles banqueroutes. Elle crut bien faire en la laissant dans les mains de l'acquéreur; et, tirant de temps à autre des portions sur ces fonds de réserve, elle finit par les épuiser. Enfin, pour revenir de Suisse, elle avait demandé le reste de cette somme, et ce dernier débris allait tous les jours en diminuant.

Un matin, Marianine prenant Julie à part, lui dit : — « ma pauvre Julie, vous nous avez donné de

grandes marques d'attachement, soyez certaine de notre reconnaissance!.. mais, ajouta-t-elle en pleurant, nos faibles ressources ne nous permettent pas de vous garder plus long-temps. Julie, continua-t-elle en lui prenant la main, je voudrais sauver à mon père le chagrin d'apprendre cette triste position, écoutez....

Julie pleurait à chaudes larmes, et au milieu de ses sanglots prononçait le mot *mademoiselle,* sans trouver autre chose à dire.

— Ecoutez, Julie, il faut que je vous renvoie pour quelque cause; faites la naître?.... Sans cela, mon père devinerait que si

je ne vous garde pas, c'est parce que je n'en ai plus le moyen..... et cela lui porterait le coup de la mort....

— Mademoiselle.... je ne puis me séparer de vous.... je.... vous servirai pour rien... je partagerai votre mauvaise fortune comme la bonne... Ah !... mademoiselle, ne me refusez pas ?.. et Julie, essuyant ses yeux avec son tablier, se mit aux genoux de Marianine en se plaignant de son ingratitude envers une servante dévouée.....

—Mademoiselle, vous épouserez le général, allez.... je vous le prédis !.. Accordez-moi, par son sou-

venir, la grâce de rester à votre service sans gages.

A ce souvenir, à ce mot, Marianine tendit la main à Julie et l'embrassa.

Le vieillard entendant pleurer, s'était approché à pas lents : il avait tout écouté. Il entre, s'assied à côté de Marianine, et s'écrie: — « O ma fille !... ô Julie !.... » Quel silence s'en suivit !....

Véryno retrancha une foule de petites choses qui lui faisaient plaisir, mais le cœur de sa fille se serra de douleur. La plus stricte économie régna dans le petit ménage, et la beauté brillante qui parait les cercles les plus distin-

gués, se mit à broder pour soutenir la dépense de la maison.

Les efforts de Marianine furent vains; elle vit arriver le moment d'une effroyable détresse; et, pour comble de chagrin, elle s'aperçut que Julie la trompait et faisait payer les choses beaucoup moins cher qu'elles ne coûtaient; qu'elle passait les nuits à blanchir, savonner et repasser, afin d'éviter de la dépense et soutenir Marianine dans une sorte de luxe de propreté.

Le chagrin de la fille de Véryno arriva au dernier degré: son père ne sortait plus et passait la journée assis dans une vieille

bergère de velours d'Utrecht jaune, et mangeait le moins possible, prétextant qu'il n'avait pas faim. Bientôt l'on fut obligé pour avoir la même quantité d'alimens, de les prendre d'une nature plus grossière. Julie pleurait la nuit; et, connaissant le caractère de sa maîtresse, n'osait s'ouvrir à personne.

Marianine espérait mourir, mais mourir sans revoir Béringheld! mourir sans lui parler! mourir en laissant son père expirant de faim!... A ces pensées, une horrible énergie exaltait Marianine et la soutenait.

Enfin, l'époque du paiement

du loyer approcha, et Marianine s'aperçut avec un mouvement de terreur qu'elle n'avait pas de quoi solder cette dépense. Elle resta stupide.....

Le pauvre malheureux vieillard était à sa fenêtre dans sa bergère, et la malheureuse Marianine à ses côtés ; il faisait presque nuit, elle pensait à cet épouvantable dénuement : et, ses yeux égarés ne pouvant pleurer, son cœur seul se gonflait horriblement.

— Qu'as-tu ma fille?.... dit le vieillard, tu souffres?

— Non, mon père...

— Tu soupires, ma chère Marianine?...

— Non, mon père, laissez-moi, je vous en supplie... — La voix de Marianine n'était plus la même, il y avait une altération, un penchant à la colère.

— Hé quoi! ma fille, tu ne te confies pas à ton pauvre père!....

— Mais mon père, n'avez-vous pas ce qu'il vous faut, n'êtes-vous pas *choyé*, *servi*, *content*. Hé! mon Dieu! vous n'avez qu'une *douleur!*.... ceux qui souffrent de tous côtés, aiment quelquefois la méditation!.... Ces derniers mots avaient l'accent du reproche.

Le vieillard regarda sa fille avec une expression de docilité, de regret, de souffrance paternelle, de surprise, qui fit tomber Marianine à genoux : O mon père !.... pardon ?.. C'est je crois la seule fois de ma vie que je vous aurai manqué de respect, pardon !... — La voix d'un parricide qui demande grâce n'aurait pas eu un accent aussi cruellement déchirant.

— Va, dit le vieillard, tu seras toujours Marianine !.. et il serra sa fille dans ses bras; « pauvre enfant, cet instant est le plus beau de ma vie !.. tu as fait frémir toutes les cordes de mon cœur. J'avais tort, ma fille !.... il est des infortunes

devant lesquelles, le silence est un devoir !.... »

Ce vieux père, cette fille mourante, s'accusant l'un l'autre, ne peuvent être peints que par le pinceau du Poussin.

Marianine n'avait pas un denier, et le lendemain il fallait payer le terme ; elle pensait à ce qu'elle devait faire, lorsque son père, qui ignorait cette détresse, l'interrogea. A cette méditation pénible se joignait sa douleur d'amour... On venait d'apprendre que le général Béringheld avait été blessé à Montereau ! Quelle nuit passa Marianine !...

Le lendemain, elle obtint quel-

ques jours de répit du propriétaire. Elle rentrait de cette visite, où son courage et sa fierté avaient éprouvé un rude choc, lorsqu'elle s'était abaissée à la supplication devant un homme bien loin de comprendre la manière d'obliger les malheureux; tout-à-coup, ses yeux tombent sur les deux vues des Alpes, les seuls ornemens de sa chambre presque nue.

A cet aspect, une idée la saisit mais cette idée lui fit verser un torrent de larmes. Elle n'osa en faire elle même le sacrifice; Julie les emporta, et, y mettant la fatale inscription : *à vendre*, elle

s'en fut dans le quartier populeux de la capitale.

Trois jours elle revint sans avoir trouvé d'acheteurs, on ne regardait même pas les deux tableaux. Le désespoir s'empara de l'âme des deux femmes. — Julie, médita de mettre en gage ses vêtemens et le peu de bijoux qu'elle possédait.

Enfin, le quatrième jour, un marchand vint offrir deux cents francs des deux tableaux chéris.

Voyant combien Marianine tenait à ces paysages, il s'imagina qu'ils étaient de quelque grand peintre; alors, pour tenter la jeune femme, il fit sonner l'or et

l'étala sur une table.... Marianine hésita long-temps entre cette somme et les deux souvenirs, elle reporta ses yeux pleins de larmes sur les tableaux, sur le métal.... enfin, l'infernal besoin l'emporta. Elle fait un signe de douleur, le marchand la comprit, et la pauvre enfant ne vit plus les Alpes...

Ce qui resta de cette somme, après qu'on eût payé le loyer, ne devait pas conduire loin le pauvre ménage.... Qu'il me soit permis d'épargner les détails déchirans de cette misère hideuse. . .

. . . . . .

. . . . . .

Toutes les ressources étaient épuisées. Il ne fut plus possible à Marianine de soutenir l'aspect du visage décoloré de son vieux père résigné, dont le morne silence semble avoir été deviné par l'immortel auteur du *Retour de Sextus*. Marianine préféra la mort.

Julie déserta la maison ; elle s'en fut chez des amis pour emprunter quelqu'argent, sans en prévenir son orgueilleuse maîtresse.

Après avoir regardé une dernière fois la nudité des lieux où elle laissait son père, Marianine, lui donnant un baiser suprême et le saluant avec respect, abandon-

na pendant la nuit cette tombe anticipée. Elle se retire et ferme doucement la porte.

— Elle s'en va quand j'ai faim!... s'écria le vieillard avec la voix de la folie.

— Mon père, je ne m'en vais pas, dit Marianine en rentrant.

Véryno était levé, il regarda sa fille d'un air égaré; et, lui prenant la main qu'il serra :

— Reste, ma fille! ma chère fille!.... s'écria-t-il d'un son de voix déchirant.

— Non! lui cria Marianine.

Le vieillard, la fixant avec une effroyable énergie et reprenant un instant son terrible ascendant

de dignité paternelle lui montra la porte par un geste despotique.

Marianine sortit en criant : « il ne me manquait plus que ce dernier coup !.... Ah Marianine ! tu n'as plus qu'à mourir !.....

En proie au plus funestes pensées, elle marchait lentement, et sa préoccupation était si forte qu'elle s'achemina vers la grille du Luxembourg, ne se doutant pas qu'elle la trouverait fermée.

— Avant cet horrible geste et ce regard vengeur, ne m'a-t-il donc pas souri ?... se disait-elle, ne m'a-t-il pas nommé d'une voix défaillante, *sa chère fille !*.. Oui !.. mais comment le nourrir ?.....

ô mon pauvre père! mon tendre père! que diras-tu lorsqu'on viendra te dire « Marianine est morte !.... »

Elle arrive sur la place de l'Observatoire. Elle chemine en regardant d'un œil sec l'astre de la nuit qui brillait d'un éclat vif et pur, malgré de gros nuages noirs qui l'entouraient : la lune semblait combattre de sa lumière douce ces géants aériens et les contours des nuages s'argentaient de ses reflets.

— Je n'ouvrirai donc pas cette grille .... disait Marianine égarée,

— Qui vive?... s'écria la sentinelle en entendant parler et remuer fortement la grille.

— Tout me refuse dans la nature!... On me ferme toutes les portes! continua-t-elle en gémissant.

— Qui vive?.... cria une seconde fois le factionnaire en se reculant.

— Fatale grille, il faudra donc prendre le chemin le plus long pour aller à la rivière!

— Qui vive?.... Le soldat ayant appuyé la crosse de son fusil sur son sein, le dirigea dans l'ombre; et, son doigt, cherchant la détente, allait satisfaire l'imprudente Marianine, lorsqu'aussitôt une énorme voix qui sembla sor-

tir de dessous l'Observatoire, cria:

— Citoyen!... et ce seul mot glaça le soldat de terreur.

En même temps, un homme d'une taille gigantesque, saisissant Marianine, la transporta par un mouvement d'une extrême rapidité dans la rue de l'ouest. Marianine n'appartenait plus à ce monde.. elle se laissa emporter, et le grand vieillard courut l'asseoir sur une pierre aussi froide qu'elle: absolument semblable à un aigle ou à un condor, qui, ayant saisi une proie dans la plaine, la rapporte sur le sommet de son rocher désert, en ôtant de sa serre cruelle

cette blanche brebis déjà morte d'effroi.....

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES DU 3me VOLUME.

CHAP. XVI. Béringheld *aime* Marianine. — Scène d'amour. — Il veut partir. — Il obtient un brevet. — Recommandation de sa mère. — Adieux. . . . . P. 5

CHAP. XVII. Tullius à l'armée. — Bataille de Rivoli. — Béringheld en Égypte. — Bataille des Pyramides. — Le Centenaire aux Pyramides. 43

CHAP. XVIII. Béringheld en Syrie. — La peste de Jaffa. — Le Centenaire guérissant les soldats et préservant Tullius. — Tullius en France — Il atteint un haut degré de pouvoir 63

CHAP. XIX. Combat de L***. —

Maladie du Général. — Histoire de la jeune Espagnole. — Le Général à la mort. — Fin de ses mémoires. 94

Chap. XX. Toujours le grand vieillard. — Le Général le rejoint. — Le château ruiné et son propriétaire.—Histoire d'une jolie femme, racontée par un postillon. — Le Général approche de Paris. . . . 120

Chap. XXI. Marianine fidelle. — Ce que devient Marianine pendant l'absence de Tullius. — Sa constance. — Elle revoit Béringheld 147

Chap. XXII. Béringheld reconnaît la constance de Marianine. — Mariage projeté et interrompu. — Malheurs de Véryno. — Ils conspire sans conspirer.— Il est banni, et Marianine s'exile. 181

Chap. XXIII. Marianine en France. — Détresse de Véryno. — Marianine au désespoir.—Elle court à la mort. 226

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

LE CENTENAIRE,

OU

LES DEUX BÉRINGHELD,

PUBLIÉ

PAR M. HORACE DE SAINT-AUBIN,

AUTEUR DU VICAIRE DES ARDENNES.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,
POLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DU TEMPLE, N° 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1822.

LE CENTENAIRE,

OU

LES DEUX BÉRINGHELD.

ROMANS NOUVEAUX

Qui doivent paraître incessamment à la Librairie théâtrale et romantique de POLLET.

La Luthérienne, ou la Famille morave, par Victor Ducange, 3 vol. in-12.

Polidore, ou Mémoires d'une famille grecque, au dix-neuvième siècle, par Mme Tercy, avec des notes topographiques et historiques, par Charles Nodier, 2 vol. in-12.

Le Bonnet de police, par Saint-Hilaire, 2 vol. in-12.

Le Divorce, ou le Mari comme il n'y en a guère, par le chevalier de Propiac, 3 vol. in-12.

Sous presse.

Le Vicaire des Ardennes, par Horace de Saint-Aubin, 4 vol. in-12.

La Sœur de Saint-Camille, ou la Peste de Barcelonne, par le chevalier de Propiac, 2 vol. in-12.

Le Tartare, ou le Retour de l'Exilé, par A. de Viellerglé, 4 vol. in-12.

Michel et Christine, par le même, 3 vol. in-12.

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14.

LE CENTENAIRE,

OU

LES DEUX BÉRINGHELD,

PUBLIÉ

PAR M. HORACE DE SAINT-AUBIN,

AUTEUR DU VICAIRE DES ARDENNES.

TOME IV.

PARIS,
POLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DU TEMPLE, N° 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.
1822.

LE CENTENAIRE, OU LES DEUX BÉRINGHELD.

CHAPITRE XXIV.

Séduction de Marianine. — Elle secourt son père. — Elle retourne voir le vieillard. — Puissance du Centenaire.

Nous avons laissé Marianine au moment où un grand vieillard, d'une taille colossale, venait de l'asseoir sur une pierre...

—Jeune fille, lui cria-t-il d'une voie sépulcrale et dominatrice, vous vous seriez donc laissée tuer?...

Marianine égarée, roulant des yeux hagards, rassembla lentement sur sa tête ses beaux cheveux détachés par la brusquerie des mouvemens de son libérateur, et elle répondit lentement :

— A quel danger étais-je donc exposée?...

— Le factionnaire vous aurait tuée... Il vous parlait cependant assez haut.

—Je ne l'ai pas entendu!... répliqua la jeune fille.

A cette réponse, le vieillard

expérimenté et savant dans les *grandes douleurs*, reconnut le ton, l'accent, les manières d'un sujet qui tend à l'aliénation.

— Enfant, dit-il alors, personne, sur la terre, ne connaît le malheur comme moi ; les douleurs sont mes vassales : le condamné qui doit marcher à la mort, la jeune fille folle d'amour, le parricide, le fils qui ne peut soutenir la vue de la souffrance de son père, celui qui ne veut pas survivre à son déshonneur, la mère qui perd son enfant, l'homme prêt à commettre un crime, les soldats qui, sur le champ de bataille, appellent la

mort quand leurs blessures sont incurables, enfin tout ce qui souffre et désire la mort, la trouve avec moi... Je suis le juge et l'exécuteur... Sans cesse, je parcours les receptacles de la misère, les prisons, les dégoûtants hospices des aliénés, les cavernes de l'opulence rassasiée, les lits de mort du crime, et il n'est donné à aucun homme de me tromper..... Jeune fille.... ombre d'un jour à peine à son aurore, tu souffres...

En entendant ces sombres paroles, Marianine se sentit glacer de terreur : elle essaya de contempler, à la lueur argentée de la lune, l'être extraordinaire qui

lui parlait, mais cet aspect ajouta à son épouvante. L'homme était d'une stature colossale, et ses formes massives, déguisées par un manteau de couleur carmélite, semblaient surcharger la terre. Le lustre des yeux de l'étranger l'étonna; la naïve Marianine laissa échapper un geste d'horreur; elle fit un mouvement pour fuir, mais elle se sentit arrêtée par la main froide et desséchée du vieillard.

— Tu m'examines, dit-il, et mon aspect t'effraye; cependant, tel que tu me vois, j'ai tous les pouvoirs à mes ordres; et, tout ce que tu peux désirer, je le tiens en ma puissance. Jeune enfant,

l'on accepte de moi sans rougir, parce que je remplace et le *Destin* et le *Hasard.*

A mesure que Marianine écoutait l'étranger, sa voix singulière paraissait changer et devenir comme mélodieuse : le son de cet organe se glissait suave dans l'oreille; le serpent qui jadis entretint la première femme, dût parler comme cet être extraordinaire qui dirigeait tous les rayons de son œil sur le front blanc, pur et virginal de Marianine, en tenant toujours sa main dans les siennes.

- Ecoute, enfant d'un jour, reprit-il, cherche à me connaî-

tre, tu trouveras en moi les attributs d'une divinité... et pour te prouver mon pouvoir, je vais te dire en deux mots toute ton histoire.

Marianine tressaillit, une puissance magique la fit rester à côté de ce grand vieillard, qui adoucissait l'éclat importun de ses yeux, et le proportionnait à la faiblesse de Marianine. Il garda toujours la main de la jeune fille, scruta son visage avec l'attention d'un médecin, examina tous ses traits, et, à la vue du corps, des diagnostiques qui distinguaient Marianine, la figure sévère et immuable du vieillard exprima

l'étonnement, une sorte de satisfaction se glissa dans son bizarre sourire.

Il semblait qu'il trouvât un objet vainement cherché depuis long-temps. Il donna à sa voix une expression paternelle, et dit à celle qu'il voulait séduire :

—Pauvre enfant, je te plains !.. tu aimes, et le sentiment que tu éprouves est ta première et dernière passion ! tu n'es pas heureuse !... et si tu as un père, une famille, la faim et la misère déployent chez toi leur impassible rigueur : tu es fière, tu as reçu une brillante éducation, tu souffres et tu cours te détruire !.. In-

sensée!... tu ne sais pas ce qu'est la mort, et tu n'as pas encore vu comme moi beaucoup d'hommes à leur dernier soupir... Tous regrettent la vie, parce que la vie est *tout!*... A ce mot le vieillard parut croître de dix pieds, son accent avait une force de conviction qui fit trembler Marianine, elle commença à revenir à elle, et fut surprise de la justesse des conjectures du vieillard.

— Ah! reprit-il, ce n'est que quand la vie nous échappe que la cruelle vérité se fait entendre, et que tous les vains systêmes s'écroulent. Jeune fille, si tu en étais, au fond de la Seine, à ta

dernière gorgée d'eau, à ta dernière pensée, tu regretterais qu'un bras vigoureux ne vienne pas te saisir... Enfant... regarde mes cheveux blancs, ils ont vu plus d'un hiver, et cette tête en sait long.

Marianine, *charmée*, sentait en elle-même ses pensées funèbres se dissoudre comme un glaçon fondu par les feux du soleil. Elle dit au vieillard :

— Mais que devenir?...

— Vivre!... reprit-il d'une voix sonore, qui s'élança, fournie de tous les sons mâles d'une énergie plus qu'humaine.

—Comment!... s'écria la jeune fille.

—Ecoute-moi, dit le vieillard, tu voulais mourir? regarde-toi *comme morte!..* (Marianine frémit) tu n'existes plus, je m'empare de ton corps, et je te jure que je ne lui laisserai rien faire qui puisse te déshonorer... *Tu m'appartiens donc!* viens ici quelquefois les soirs?.. je te comblerai de tout ce que la nature, le pouvoir, la richesse ont de plus splendide. Tu seras reine, tu pourras épouser ton amant, le couronner, et... pour toute cette royale opulence, je n'exige d'autre récompense que de te voir quelque fois me demander la permission de vivre.....

Tu ne cours aucun danger avec moi, car si tu avais à en courir, pauvre enfant!... (ce mot fut dit avec une expression diabolique.) Nous sommes loin de tout secours, la sentinelle ne quitterait pas son poste, et avant de laisser tes cris parvenir à des oreilles humaines, j'aurais accompli tous mes desseins : quant à ma force, tiens!...

Aussitôt, sans qu'elle pût jeter un cri, il prit Marianine, et, la saisissant par la taille comme une poupée, jouet fragile, il posa ses jolis pieds sur la paume de sa main gauche, puis, l'élevant dans les airs, il tendit son bras,

et, après avoir mis sa belle tête à quinze pieds de terre, pendant dix minutes, il replaça la jeune fille, sans aucune fatigue, à l'endroit où il l'avait prise.

Marianine effrayée, sentit son cœur se gonfler.

Le colosse avait déployé dans ces mouvemens et ces paroles, une ironie et une puissance qui rendirent Marianine muette; elle était, en quelque sorte, emportée par la pensée, dans un monde surnaturel.

—Songe, reprit le vieillard, que mon regard tue un homme, que la force qui réside dans mon bras égale, dans sa mortelle prompti-

tude, l'arme la plus tranchante; mais, tiens, vois ma tête chenue? (et il lui montra cette énorme tête qui s'abaissa par un mouvement d'une horible lenteur), vois ce crâne vieilli? pense-tu qu'un centenaire ait des désirs?... qu'il puisse être redouté d'une jeune beauté? Va, jeune fille, verse tous tes chagrins dans l'abîme de mon sein, il est fécond en consolations, et tu vois avec moi tout le cortège d'un bon père: la douceur, l'humanité, la tendresse; j'ai la main pleine, et je ne demande qu'à répandre les richesses dont je ne suis que le distributeur. Je parcours la terre

et fais oublier les injures du sort, aussi implacable pour le crime que juste pour le malheur, terminant les misères incurables et guérissant toutes les plaies, rachetant les *effets d'une nécessité cruelle* par une multitude de bienfaits.

Cette voix devenue mielleuse, douce, harmonieuse, avait une onction, une sainteté qui portait dans l'âme de Marianine les idées les plus bizarres, elle restait à côté de cet homme avec un plaisir inexprimable, et elle admirait cette masse humaine, en ne pouvant pas croire à sa réalité. Elle s'imaginait songer. . . . . .

. . . . . .

—Songe, jeune fille, continuait l'auguste vieillard, qui semblait à Marianine une espèce de *génie*. En effet rien ne ressemblait à Ossian chantant les tempêtes, évoquant les morts, comme ce blanc vieillard, assis sur cette pierre, couvrant sa poitrine d'une longue barbe d'argent, et levant ses mains vers la voûte céleste, au milieu d'une nuit, tour-à-tour sombre et lumineuse.

— Songe disait-il, que les dieux de la terre punissent le parricide, et ton père se meurt peut-être, il t'accuse, il t'appelle!..... Quelle joie de revenir chargée d'or! de le voir au mi-

lieu de l'abondance, savourer, sur le déclin de la vie, toutes les douceurs d'une existence heureuse! Il te pressera la main, t'embrassera, et te dira : » ô ma fille!... »

Marianine sentit des larmes couler sur ses joues, à cette image, à laquelle les gestes du vieillard donnaient une sorte de vie.

— Et pour tout cela je ne te demande que de venir quelque fois revoir le pauvre Centenaire... Mon enfant! tu voulais mourir, ne vaudrait-il pas mieux mourir pour sauver ton père?...

Cette horrible proposition n'épouvanta point Marianine. . . .

. . . . . .

—Alors, s'écria le vieillard, je vais t'apporter ton salaire!...

Marianine recula d'horreur à ce mot, mais le viellard, dirigeant le feu de ses yeux et toute l'énergie de sa volonté dessus le visage de la jeune fille, il fit revenir vers lui cet être aimable qui ressemblait à la tourterelle fascinée par l'œil d'un serpent dévorateur.

—Jeune fille, je te comprends, car nulle pensée humaine ne se forme dans les lobes de la tête, sans que je *la voye:* mais, je t'ai assez donné de preuve de décrépitude et de jeunesse, de force et de débilité, de pouvoir et de

faiblesse, pour changer tes idées à mon égard. La réunion de toutes les contradictions humaines, de tout ce qu'il a d'insolite ne te suffit-elle pas? est-ce en ma présence que les sentimens humains doivent se déployer? Que signifie ta honte, devant celui qui retranche ce qui lui plait de la vie de l'homme sans le faire mourir? qui dompte tous les maux, qui transporte *une substance*, une femme, un homme, à cent, à mille, à dix mille lieues, sans qu'elle sorte de sa place, sans qu'elle paraisse remuer? — Tout m'obéit dans la nature, non pas en masse, mais

partiellement : j'en suis le maître, je ne dépends ni de la mort, ni du temps, je les ai *vaincus !...* regarde ce crâne vieilli ? il a été réchauffé par un soleil plus vieux de quatre-cents ans que celui qui t'a éclairée ce matin. Tu me croiras ange ou démon, peu m'importe, mais écoute bien ceci : tu accepterais de l'or de la main d'un prince, pourquoi donc refuserais-tu l'*Éternel !...*

A ce mot, Marianine, clouée à sa place par un invisible pouvoir, sentit sa mémoire, ses facultés s'enfuir comme des ombres, elle tomba dans un état difficile à rendre : sans dormir,

elle avait l'apparence, la fixité du sommeil; ses yeux brillans étaient arrêtés sur la voûte céleste; et, lorsque le grand vieillard aux cheveux d'argent arriva à la fin de son discours enflammé, elle crut entendre les accords des harpes divines. Elle voit, (et cependant sa volonté expirante ne lui laissa plus la force de faire un seul mouvement) elle voit le vieillard disparaître par une marche tellement languissante, qu'on ne peut en donner l'idée que par celle d'une fumée qui se dissipe: les yeux de Marianine suivent cette ombre qui s'évanouit vers l'observatoire, et bientôt elle

n'aperçoit plus rien. . . . . .

. . . . . .

Marianine entend sonner une heure, elle veut fuir, une force magique la fait rester là, car elle se rappelle vaguement que le vieillard lui a dit : » attends-moi ?..... » Marianine pense, mais ses pensées suivent une direction imprimée par un mouvement qu'elle ignore : sa tête s'exalte, et son extase dure un temps indéfini ! Enfin, au milieu d'une profonde obscurité, elle aperçoit une grosse masse lumineuse s'a-

vancer si lentement qu'elle en souffre, bientôt elle distingue la tête du vieillard, et une voix lui crie : « — Ton père meurt..... cours !... » Et le colosse disparaît en disant : « à demain ! ... . . .

. . . . . .

Un son extraordinaire a frappé l'oreille de la fille de Véryno. Marianine, immobile, stupéfaite d'une scène qui semble appartenir au rêve (*), frotte, par un

(*) Le général Béringheld, lors que Marianine lui raconta les diverses magies de cette nuit singulière, a fait une note qui prouve que, lors qu'il l'écrivait, il avait acquit tous les pouvoirs déployés par le vieillard, et il a consigné l'aveu qu'ils sont l'a-

mouvement machinal, ses beaux yeux noirs fatigués ; et, à la lueur de la lune, elle aperçoit briller la couleur de l'or, à travers la toile grossière d'un sac.

— Mon père se meurt, dit-elle, pourquoi ne me vendrai-je pas pour le sauver !...

Cependant les étonnantes paroles du vieillard revenant à sa mémoire, un effroi involontaire la fit frissonner. Elle ramassa le sac, et elle eut une peine incroyable à le transporter sur la pierre, tant il était lourd.

panage d'une science connue depuis longtemps, et qui n'a pas même été ignorée des anciens. (*Note de l'Editeur.*)

Marianine contemplait ce trésor en se livrant à mille réflexions contradictoires, mais l'idée de remettre son père au milieu de l'abondance, et d'entourer ses derniers pas dans la vie de toute les splendeurs de la richesse l'emporta.

—Quand, dit-elle, se serait l'ennemi des hommes, un assassin..... Pourvu qu'il ne me demande rien de déshonorant, qu'il n'attaque que *moi!*..... ne dois-je pas secourir mon père.....

A cette idée, elle souleva le sac trop pesant, en essayant de le mettre sur son épaule délicate... des pas se font entendre, et la

peur saisit la tremblante Marianine : elle dépose cet or derrière la grosse pierre et se cache... On approche, on se dirige vers l'endroit où est Marianine ; c'est une femme, elle s'assied et pleure:

— Il n'y a plus d'amis, dit-elle, je n'ose rentrer!...

A ces paroles, Marianine a reconnu Julie, elle se lève, Julie effrayée jette un cri, mais elle voit sa maitresse pâle, décharnée, qui, d'un geste délirant, lui montre, à la blanche clarté de la lune, le trésor trop pesant.

Les plus horribles idées se glissèrent dans l'âme de Julie.... Elle regarde sa maitresse d'un

œil sec de désespoir; elle ne sait si elle doit admirer ou reculer de terreur, et, dans ce moment empreint du sombre cachet de la misère, de la faim et de l'horreur, Marianine s'écrie de sa douce voix.

— Julie, mon père aura du pain!....

Cette phrase fit revenir la servante à elle: elle jette sur sa maîtresse un regard observateur, et l'aspect de sa figure pâle, mais sublime d'innocence et de douleur, arrêta toutes les idées de Julie; elle en rougit comme d'un crime. Alors elles prennent silencieusement cette masse d'or, et

la portèrent à pas lents, en s'acheminant vers la demeure de Véryno. . . . . .

. . . . . .

Le vieillard avait reçu d'une manière passive le dernier regard de sa fille : en proie à une horreur involontaire, il la suivit des yeux, lorsqu'elle disparut, et ce coup-d'œil lentement funèbre annonçait une douleur profonde. Véryno, sentant une faim dévorante, n'avait osé en parler à sa fille : il attendait la mort avec joie.... ses yeux s'affaiblissaient déjà; à peine s'il pouvait faire un mouvement.

—Elle ne revient pas... mur-

murait-il et il écoutait avec soin l'heure sonner.

A onze heures, le vieillard se leva, et parcourut son appartement en fouillant partout, pour voir s'il ne s'y trouverait pas quelque reste pour assouvir son besoin.

—Elles n'ont rien laissé!.. dit-il, et, je suis seul!.... Il est tard..... si je meurs, qui me fermera les yeux!...

Il vit un morceau de pain desséché, et il essaya de le broyer. Enfin le vieillard succombant a son inanition, tomba par terre et ne put se relever.....

— Ma fille!... criait-il par ins-

tants, ma fille!... tu m'as abandonné... peut-être es-tu morte!.. car, ta maigreur et ton chagrin d'amour, tes douleurs sont plus que suffisantes.... Marianine!.... ma chère Marianine!...

A l'instant où le vieillard ne disait plus rien, et qu'un sombre désespoir s'était emparé de lui, Julie et Marianine entrèrent.

Cette dernière jette un cri de désespoir à l'aspect des cheveux blancs de son vieux père, qui brillaient sur le carreau : la lampe s'éteignait, il ne régnait plus qu'une lueur semblable par sa faiblesse au peu de vie qui restait au vieillard, rien ne man-

quait à cette scène d'horreur !...

Marianine lève ses bras au ciel, et lâchant le fardeau, ainsi que Julie épuisée, l'or roula sur le plancher, et le fit retentir.

A ce son, le vieillard se réveille, il s'écrie : « Ma fille... j'ai faim !.... je... meurs!...»

Julie saisit une poignée de pièces d'or et s'échappe avec la rapidité de l'éclair, tandis que la fille, les larmes aux yeux, soutenait son vieux père, et le conduisait vers sa bergère. Là, son premier mot, fut : «Marianine?... »

Cette simple parole interrogative, jetée après que Véryno eût contemplé ces flots d'or, avait

un caractère admirable de sublimité : l'honneur, écrasant la faim et les douleurs, était la première pensée de ce généreux vieillard, presque dans la tombe.

La fière Marianine soutint le coup-d'œil de son père, et n'y répondit que par le plus doux sourire que la déesse de l'innocence ait jamais fait errer sur ses lèvres naïves,

A cette *réponse*, le vieillard attire sa fille sur ses genoux débiles, et dépose sur son front un baiser presque froid.

Julie revint avec des provisions de tout genre, et un festin splendide eut lieu. La servante et le

vieillard mangèrent avec avidité, mais, Marianine, préoccupée de la scene magique à laquelle elle devait cet or libérateur, mangea tristement. L'effroi régnait sur sa figure, et l'image de ce colossal vieillard était sans cesse présente à sa mémoire.

— Ils mangent ma vie, se disait-elle ; je ne m'appartiens plus. » Puis, ne pouvant croire à une bizarrerie, à une aventure aussi singulière, elle cherchait à se rendre compte de cette vision.

— Ma fille, tu es triste, plus triste qu'hier, et cependant nous sommes dans l'abondance! je pré-

sume que notre banquier nous aura remboursés.....

A cette parole, Marianine tressaillit de plaisir : une idée venait de l'illuminer par un trait de lumière, cette idée était de porter au vieillard, en remboursement de la somme qu'il lui avait donnée, les créances qu'ils devaient recouvrer dans la liquidation de leur banquier.

Alors, Marianine participa à la joie de son père, et il n'y eût plus qu'une pensée qui l'empoisonnât : « Si je *le* voyais !.. » se disait-elle, en songeant à Tullius.

Le repas fini, l'on compta la somme que Marianine venait d'ap-

porter, et l'on y trouva trente-cinq mille francs.

Le lendemain, la première course de Julie fut d'aller acheter les deux tableaux.

Lorsque le soir arriva, Marianine s'achemina vers le Luxembourg. Dans la grande allée, elle trouva le vieillard qui se promenait à pas lents et chacun s'arrêtait pour contempler ce géant : il était vêtu simplement, et n'avait plus son manteau, un chapeau de forme moderne couvrait son front d'airain et ses cheveux d'argent ; des lunettes empêchaient de voir le filet de lumière qui s'échappait de ses yeux caves;

enfin. il tenait sa main desséchée sur ses lèvres; et, dans cette contenance méditative, il n'y avait plus que sa taille gigantesque, et ses énormes proportions osseuses, qui le distinguaient du reste des hommes.

— Ma fille, dit-il, d'une voix douce, mais sourde : Je t'attendais.... et il alla s'asseoir sur un banc, avec la tremblante Marianine.

Elle ressentit en elle, un mouvement de respect et d'obéissance passive, l'envahir aussitôt qu'elle fut à côté de ce vieillard miraculeux; envain, elle s'efforçait de repousser cette nouvelle manière

d'être, qui s'emparait de son âme, elle sentait *un je ne sais quoi*, invisible, indistinct, indéfini, qui la gagnait de proche en proche, comme l'inondation d'un fluide imperceptible aux sens, mais dont l'âme éprouvât l'atteinte.

Cette disposition singulière devint d'une force invincible, lorsque le vieillard eut retenu cinq minutes la main de Marianine dans la sienne : celle de l'étranger communiquait une froideur de glace. Marianine n'osant retirer sa main, porta l'autre sur celle du vieillard, et la trouva d'une intolérable chaleur. Il sem-

blait qu'entre cette main brûlante et celle de Marianine, tout le froid d'un pôle s'était insinué par une couche aussi fine qu'une ligne géométrique.

— Jeune fille, dit le vieillard, quel est ton nom? car il est, parmi les femmes, *une amante* que je ne dois pas approcher

— Je me nomme Euphrasie Masters, répondit Marianine sans savoir que cette méprise lui était funeste. En entendant ce nom, le vieillard fit un geste de main, et il découvrit ses lèvres et son menton. Comme le jour durait encore, Marianine fut stupéfaite en reconnaissant que le vieillard

ressemblait à Béringheld. . . . .

Alors, tout ce qu'elle avait entendu dire sur l'esprit de Sculdans-le-Centenaire, lui revint dans la mémoire, et une certaine horreur domptale sentimens qui la maîtrisaient. Ce combat interne la fit rester immobile et muette.

En ce moment, l'heure à laquelle on ferme les grilles arriva, et Marianine suivit machinalement le grand vieillard, qui l'entraîna vers la pierre où la veille il l'avait entretenue de choses si incohérentes et si bizarres.

— Monsieur, dit Marianine, vous m'avez obligée avec une grâce et une bonté, dont je ne saurais

trop vous remercier; mais, puisque vous paraissez si bienfaisant, je viens vous proposer un arrangement auquel vous ne pouvez guère refuser votre assentiment.

Mon père est créancier d'une somme de troiscent mille francs, due par une célèbre maison de banque, qui, dans ce moment, a rétabli ses affaires : je vous offre de prendre des valeurs pour une somme égale à celle que vous avez eu la générosité de nous prêter, et vous soulagerez, par là, le cœur de mon père et le mien; nous sommes trop fiers pour recevoir, même d'un prince, à titre de don : mon père a, depuis long-

temps, et pour toujours, mis les rois au niveau des autres hommes.

Le vieillard se prit à sourire, et dit : « C'est bien, mon enfant, » je ne demande pas mieux.....

A ces mots, Marianine enchantée de pouvoir échapper à cet être magique, tira de son sein les papiers ; mais, le vieillard, lançant à Marianine un regard profond qui lui remua le cœur, se saisit de sa main, et lui dit :

— Ma fille, le jour s'est enfui, comment voulez-vous que je voye ces papiers ?... Quoique *le Centenaire* ne ramasse jamais ce qui tombe de sa main, il consent à ce que le fleuve retourne vers sa

source; que son argent rentre dans son trésor : mais viens dans mon palais? et, à la lueur d'une lampe immortelle nous lirons ces caractères tracés par la main de ceux qui ne vivent qu'un moment. Ne veux-tu pas, jeune fille, toi qui désespère d'épouser celui que tu aimes, ne veux-tu pas le voir? Là, une lueur surnaturelle, fruit de mon art tout puissant, peut te le montrer, en quelque lieu qu'il soit. — Tu entreras dans l'atmosphère pur et vuide de la pensée, tu parcourras le monde idéal, ce vaste réservoir d'où sortent les *Cauchemars*, les *Ombres* qui soulèvent les rideaux

des agonisans, cet arsenal des *Incubes* et des *Magiciens;* tu visiteras l'*ombre* qui n'est causée par aucune *lueur*, *l'ombre* qui n'a point de soleil!.. tu verras, par un regard *hors les regards* de la vie! tu te remueras, sans te mouvoir; et, l'univers n'étant plus pour toi qu'un lieu simple dépouillé de toutes ses formes, de ses circonstances de temps, de couleur, de substance, tu contempleras ton amant!.. Cette vue ne dépend ni du temps, ni d'aucune circonstance dirimante. Les verroux d'une prison, les murs épais d'un fort, la distance des mers, tu franchiras tout, tu le verras toi seule!...

—Cela se pourrait-il?... s'écria involontairement Marianine, oubliant tout, à l'idée charmante de voir Béringheld.

Le vieillard se mit à sourire dédaigneusement, et ce sourire avait une telle force de conviction, que la jeune femme se sentit prise par le plus violent désir qui jamais ait assailli le cœur d'une femme; mais en ce moment, tous les récits dont on la berça dans son enfance lui revinrent dans la mémoire, et elle dit au vieillard avec la naïveté la plus enfantine:

— On m'a dit que l'on court des dangers auprès de toi?... que

ta voix est comme celle d'une syrène pour ceux que tu charmes, et qu'elle épouvante le reste des hommes : enfin, n'es-tu pas Béringhel-Sculdans, surnommé le Centenaire ?... es-tu corps ou esprit? et... que veux-tu de moi ?...

— Jeune enfant, interrompit le vieillard, tais-toi!... *L'homme*, en disant cela, tomba dans un silence profond : il prit la main de la jeune Marianine, et, la tenant dans les siennes pendant dix minutes, il dirigea sur cette main tout le feu de ses yeux : puis, il s'éloigna lentement, après avoir dit à Marianine : « Viens demain ? tu verras celui que tu aimes !...

Marianine reprit le chemin de la rue du Faubourg St.-Jacques, en sentant en elle un violent désir d'éclaircir ce mystère.

— Que risquais-je?... se disait-elle!.....

CHAPITRE XXV

Vision de Marianine. — Son état étrange. — Béringheld à Paris. — Scène au café de Foi. — Toujours le Centenaire.

Le lendemain, Marianine pensa toute la journée au plaisir qu'elle aurait si l'inconnu pouvait lui montrer le général. Les idées les plus bizarres se disputaient la place dans son âme.

—Enfin, se dit-elle, ne dois-je pas aller lui rendre la somme

que nous lui devons!.. Ce motif et l'espoir la décidèrent...

Aussitôt que la nuit fut venue, Marianine sortit et courut vers l'endroit où le vieillard la conduisait. Elle ne l'y trouva pas, et son désir s'augmenta singulièrement par cette attente ; elle éprouva tous les tourmens de cette espèce de supplice de l'âme.

Enfin, elle entendit la démarche lourde et lente de ce vieillard, elle aperçut indistinctement la vive lumière de ses yeux. Alors, le vague soupçon d'un danger la fit tressaillir, et dès ce moment, elle fut en proie à tous

les vertiges d'une peur délirante. (*)

Marianine sent les mains glacées du vieillard saisir les extrémités de deux de ses doigts; et, par les pores de cette faible partie de son corps, il se glisse un nuage qui s'empare de tout son être, à peu près comme la nuit envahit peu à peu la nature. La

(*) Nous avons essayé de rendre d'une manière plus suivie et plus intelligible, les idées bizarres, les choses incohérentes, et la relation singulière que le général Béringheld écrivit d'après ce que Marianine a retenu. Ce n'est point à nous qu'il faut imputer le vague des expressions, les lacunes d'idées, et l'*extraordinaire* de ce récit.

(*Note de l'Éditeur.*)

jeune fille essaye de se défendre, mais une puissance invisible, irrésistible lui charge les paupières d'un tel poids, qu'elles s'abaissent, et elle ressemble à Daphné qu'une écorce magique vint revêtir. Une douce sensation, immense dans son étendue et suave dans ses détails, inonda Marianine, une fois que, fatiguée d'un vain combat, elle se laissa aller au torrent..... elle succombe.....

Son cerveau, tranquille et rendu inhabile à donner le signal des sensations et à recevoir des idées, ne fait plus sentir son influence morale. La nuit règne sur l'existence de Marianine, et

tout ce qui a vie semble s'être retiré...

Pour rendre cet état, elle se servit d'une comparaison presque triviale, mais que nous emploierons à cause de sa justesse. Elle se trouvait, au-dedans d'elle-même, dans la situation où l'on est lorsque l'on attend, dans une nuit profonde, les clartés pâles et les effets magiques de la fantasmagorie. On est dans une chambre, devant une toile tendue, les yeux ont beau se fatiguer, ils n'aperçoivent rien; mais bientôt une lueur faible illumine la toile sur laquelle vont se jouer de clairs et de bizarres fantômes

qui grossiront, diminueront et s'évanouiront à la volonté du physicien habile.

Mais cette chambre est le cerveau de Marianine, *elle se regarde en elle-même*, et trouve un néant de couleurs... Au bout d'un temps incertain, une clarté indéfinie commence à poindre, cette lumière a le vague de celle des rêves... Enfin, elle finit par devenir de plus en plus réelle et brillante; et Marianine, sans bouger de sa place, se sent emporter avec une rapidité sans égale, et au milieu de ces sensations de lumière et de voyage, elle aperçoit le vieillard qui ne

cesse de l'accompagner, tantôt il disparaît, tantôt il revient à sa vue qui ressemblait à la vue qu'a *l'ombre d'un mort*, mais toujours *elle le sent* à ses côtés.

Marianine ne put jamais préciser le temps, puisqu'aucune circonstance humaine n'agissait plus sur elle, mais il arriva un moment où elle perdit de vue le vieillard, et où elle n'eut plus que le spectacle suivant.

A travers un léger nuage diaphane, lumineux, et comparable à une gaze, elle *vit* une auberge; cette auberge était sur le devant d'une rue. Elle *lut* au-dessus de la porte : *Vanard,*

aubergiste, *loge à pied*, *à cheval;* elle *vit* l'enseigne : *au Soleil d'or;* elle *monta* un escalier grossier, et ouvrit elle-même la porte d'une chambre, au premier, sans que personne lui dise un seul mot, *car on ne la voyait pas : elle passait* au travers le corps des personnes, sans qu'ils fissent le moindre mouvement. En ouvrant la porte, elle *jeta* un coup d'œil, par une fenêtre, sur une cour, et *vit* la berline du général Béringheld : elle *vit* les armes sur le panneau, et en entrant dans la chambre, elle lança un cri!.... Elle *voyait* Tullius qui ne se dérangea pas. Alors

Marianine, oubliant qu'elle était invisible, se mit à pleurer.

Béringheld était assis sur une chaise, devant une table grossière, il achevait d'écrire une lettre à son intendant. Marianine s'approche, *lit* la lettre. Tullius ordonnait à son intendant de faire les plus grandes recherches pour retrouver Marianine; il lui donnait des billets pour les ministres de la police, de l'intérieur et de la guerre, afin qu'il fut aidé dans ses recherches. Marianine entendit le bruit du canon.

Tullius l'entendit aussi, il quitta sa lettre, se leva, et, se promenant à grands pas, il s'é-

cria : « Que va devenir la France!.. O mon pays !.. n'importe, je t'ai bien payé ma dette, car j'ai délaissé Marianine et son père... »

— Tullius, s'écria Marianine, Tullius !.. elle le serra dans ses bras, et Tullius marchait comme si rien ne le touchait. Marianine couvrit son visage de ses pleurs! Il marchait toujours !.. La jeune fille souffrait le martyre.

A ce moment, Lagloire entra et dit : « Général, il faut partir, l'ennemi s'avance !..

Marianine, comme si la lampe de la fantasmagorie s'éteignait, tomba dans la plus profonde obscurité, et ne *vit* plus rien. Elle

fut replacée dans le même état de vague qui l'avait saisie auparavant. Elle était passive comme le jouet qu'un enfant tourmente.

Elle resta long-temps dans cet état, pendant lequel il se passa les choses les plus bizarres et les plus extraordinaires : elles sortaient de la classe des choses possibles, mais elle n'en garda point le souvenir. Elle n'eut la mémoire que de l'aspect de Béringheld, et celle de la promesse qu'elle fit au vieillard de venir dans quatre jours - à onze heures du soir, aux environs de l'Observatoire, à l'entrée d'une maison qui se trouvait au milieu d'un

grand jardin encombré de ruines et de constructions. Elle aperçut vaguement et le chemin et l'entrée de ce bâtiment, où elle promit, *d'une manière immuable,* de se rendre.

Il lui resta l'idée vague d'un combat très-rude qu'elle avait soutenu avant de promettre, mais le grand vieillard l'étouffait sous un amas de vapeur, et il triompha. . . . . .

. . . . . .

Marianine avait été rue de l'ouest, à dix heures du soir, le vieillard s'était rendu à onze près d'elle, et à onze heures et demie elle commença à ne plus exis-

ter!.... Marianine se réveille en proie à des sentimens indéfinissables. Elle croit se trouver rue de l'ouest à onze heures et demie du soir, il est *dix heures du matin!*.. et elle est dans son lit, dans sa chambre, chez son père...

Elle ouvre les yeux bien péniblement, elle voit Julie et Véryno assis à son chevet. L'espace de temps qui s'est écoulé entre onze heures et demie, de la veille, et dix heures du lendemain, est retranché de son existence, et elle n'en garde que deux souvenirs.

Elle a vu Béringheld, et elle a promis au vieillard de se rendre, dans quatre jours, à son palais.

De plus, elle sent en elle-même une obligation solennelle de ne rien dire de ces circonstances. A chaque instant de la journée, elle voulut instruire son père, mais une puissance invincible retint sa langue captive.

—Tu as bien souffert, ma fille?.. fut le premier mot de son père.

—Comment vous trouvez-vous ce matin, mademoiselle?... continua Julie.

— Que voulez-vous dire? leur répondit Marianine étonnée.

— Le médecin a cru que tu n'en reviendrais pas, dit son vieux père; tiens, regarde, Marianine...

La petite femme, au comble de la surprise, contempla son père, et vit ses yeux gonflés et encore rouges des pleurs qu'il avait versés. Elle se mit à rire; et, ce rire franc et plein de jeunesse, de force et de santé, loin de rassurer le vieillard, l'épouvanta. Il fit signe à Julie, et Julie de son côté: tressaillit; ils crurent que Marianine devenait folle.

Enfin, on lui apprit que le matin, vers une heure, elle était rentrée, les yeux fixes, la langue tellement glacée, qu'elle n'avait pas prononcé une parole; qu'elle ne répondit rien à toutes les questions qu'on lui fit; qu'elle

se coucha d'une manière machinale, et comme si elle eût été seule, quoiqu'en présence de son père qu'elle ne voyait pas; qu'alarmé d'un pareil état, on avait été chercher un médecin qui venait de s'en aller, après avoir prononcé qu'aucun secours humain ne pouvait la tirer d'un état dont il n'existait pas d'exemple dans les annales de la médecine; qu'à chaque fois que le médecin, Julie ou son père l'avaient touchée, elle murmurait sourdement un cri plaintif...

Marianine ne conçut rien à un pareil récit, et au grand étonnement de son père et de Julie, elle

se leva, et ne parut aucunement indisposée. . . . . .

Béringheld et Lagloire se trouvaient, en effet, dans un village aux environs de Paris. Le général, apprenant les événemens de Fontainebleau et l'abdication de Bonaparte, monta dans sa berline, et se rendit à Paris.

Nous allons laisser le général Béringheld, dans son hôtel, désolé de ne pas retrouver Marianine et son père; ayant envoyé en Suisse pour savoir par où ils avaient passé pour revenir en France, etc. Nous abandonnerons aussi la tendre Marianine, qui ne cesse de

penser à son amant, qui apprend par les journaux qu'il vient d'arriver à Paris, et qui jure de ne pas faire un seul pas pour aller à sa rencontre. La fierté de Marianine s'était accrue pendant ses malheurs : cependant, des larmes coulent sur ses joues, quand elle pense à ce jour de joie et de bonheur, ce jour, où elle revit Béringheld revenant d'Espagne.

— Je pouvais, disait-elle, aller au devant de lui ! alors, j'étais dans un magnifique landau, fille d'un préfet, riche!.. maintenant, je suis pauvre, fille d'un proscrit, c'est à lui de venir !. . . . . .

Un soir (*), au Palais-Royal, et dans un coin du café de Foy, sept à huit personnes étaient réunies au tour de deux tables de marbre sur lesquelles erraient des demi-tasses vides et des soucoupes dans lesquelles il restait quelques morceaux de sucre.

— Il est singulier, dit un petit homme en mettant dans sa poche les restes de son sucre ; il est même étonnant que le gouvernement

(*) On verra comment ce fragment, qui doit être naturellement placé dans cet endroit, a pu parvenir à la connaissance du général, dans les manuscrits duquel nous avons puisé ce renseignement.

(*Note de l'Éditeur.*)

n'ait pas fait des recherches sur des choses aussi étonnantes : des faits semblables méritent son attention...

— Monsieur, répondit un homme de figure blême, il y a long-temps que cette science est connue, et, tout ce que vous trouvez de si extraordinaire, résulte de cette même science, qui demande des esprits capables de s'adonner tout entiers à la connaissance de la nature ; mais il y a long-temps que, dans un de mes ouvrages, j'ai signalé ce qui vous étonne, et j'ai moi-même été témoin d'expériences curieuses.

Les cinq autres personnes ho-

chèrent la tête en signe de désapprobation de ce discours, et la victoire demeura au petit homme incrédule, qui s'écria :

— Rêveries, mon cher monsieur; j'ai connu Mesmer et son baquet, mais il faut reléguer cela avec les magiciens du 15e siècle, avec les feseurs d'or potable, avec les alchimistes, l'astrologie judiciaire, et je ne sais combien de prétendues sciences, dont les fripons abusent pour tromper d'honnêtes propriétaires.... et, le petit homme s'échauffant, continua : C'est comme les rose-croix qui cherchaient le secret de la vie humaine...

A ces mots, un grand vieillard qui n'avait pas prononcé une seule parole depuis le commencement de la soirée, parut se mouvoir. Il était placé dans l'angle même; comme il était assis sur un tabouret extrêmement bas, il dissimulait sa grande taille, et semblait de niveau avec tous les autres : son chapeau lui tombait sur les yeux. Quand il vint chercher une place, il ne fut pas remarqué au milieu de la foule dont le café était inondé ; mais, lorsqu'il s'assit, chacun des habitués du groupe le considéra en tâchant vainement de se rendre compte de l'ampleur

extraordinaire de ses vêtemens. Les vieillards se regardèrent, comme pour se consulter, mais l'inconnu, le nez enseveli dans sa redingotte, parut sommeiller après avoir pris un demi-bol de punch; alors l'on ne s'occupa plus de lui.

On commenca par parler des derniers événemens politiques, mais, la conversation s'épuisant, l'on en était venu à parler des progrès des sciences, et entr'autres de la chimie qui s'avançait d'une manière effrayante, etc.

— Y a-t-il, disait le petit rentier habillé de noir, y a-t-il un seul rose-croix, un seul faiseur

d'or, un astrologue, un alchimiste, qui ait avancé d'une ligne le magnifique édifice des sciences humaines, et, cependant, combien d'honnêtes propriétaires et rentiers ont-ils abusé!.

Le vieillard, arrêtant le bras de l'homme à figure pâle par nu mouvement presque despotique, se tourna vers le petit rentier; et ces dispositions, de la part de l'étranger silencieux, attirèrent l'attention du cercle, qui devint muet et attentif.

—Monsieur, votre figure ronde annonce un propriétaire, et le peu de saillie des signes de votre visage, indique que les sciences

ne vous ont pas exclusivement occupé! avouez que les soins et l'entendement de certains propriétaires, bourgeois de cette ville, qui n'ont pas été plus loin que Montargis, ne va pas au delà de la conduite d'un procès, pour le mur mitoyen de leur maison du marais; car vous y demeurez, n'est-ce pas? et avant dix heures vous serez rentré... alors, mon cher monsieur, avouez qu'il est au moins inconsidéré à eux de vouloir parler des sciences? ils barbotent dans cette vaste mer, et s'y trouvent comme un batelier d'eau douce dans la mer du Spitzberg, ou plutôt, ils ressem-

blent à ce rat de la fable, qui prenait une taupinée pour les Alpes.

A ce début, aux accens magiques de la voix cassée de ce vieillard, il y eut plusieurs savans qui vinrent se joindre au groupe des vieux habitués : plusieurs s'accoudèrent, et l'on écouta l'étranger sans faire attention aux gestes de mécontentement du petit propriétaire.

— Monsieur, vous avez osé parler des rose-croix, ainsi que d'une science que l'on méprise en ce moment, et vous en avez parlé avec ce dédain des gens qui n'ont rien approfondi. Quant aux rose-

croix... n'est-ce rien que de se hasarder dans une science qui a pour but de rendre la vie de l'homme plus longue, et presqu'éternelle? de rechercher ce qu'on nomme le *fluide vital?*...

Quelle gloire pour un homme de le découvrir, et au moyen de certaines précautions, d'acquérir une vie aussi durable que le monde. Le voyez-vous, thésauriser les sciences, ne perdre rien des découvertes particulières, poursuivant avec constance, sans cesse, et toujours, des recherches sur la nature; s'emparant de tous les pouvoirs; parcourant tout le globe, le connaissant dans

ses plus petits détails ; devenant, à lui seul, les archives de la nature et de l'humanité : se dérobant à toutes les investigations, en se refugiant dans tous les pays: libre comme l'air, évitant les poursuites, par une connaissance exacte des lieux, des souterrains sur lesquels les villes sont assises. Tantôt, revêtant les haillons de la misère, et, le lendemain, prenant le titre d'une maison éteinte et voyageant dans une voiture magnifique ; sauvant la vie des bons, et laissant mourir les méchants : un tel homme remplace *le destin*, il est presque *Dieu !*.. il a dans sa main tous les secrets

de l'art de gouverner, et les secrets de chaque état. Il apprend enfin à quoi s'en tenir sur les religions, sur l'homme et sur les institutions.. il regarde les vains débats de cette terre comme du haut d'un nuage, il erre au milieu des vivans, comme un soleil : enfin, il traverse les siècles sans mourir.

A cette idée, le vieillard se haussa un peu, son chapeau se dérangea, et les auditeurs commencèrent à chanceler en eux-mêmes; la main desséchée du vieillard faisait des mouvemens significatifs, qu'ils tremblaient d'interprêter.

— Croyez-vous, dit le colossal

vieillard en se redressant, que les sacrifices coûtent pour une pareille existence, et s'il faut en faire de cruels, qui de vous ne les oserait ?...

A cette question, les auditeurs se sentirent en proie à une horreur indéfinissable.

— Et si un homme a trouvé ce fluide vital, pensez-vous qu'il soit assez simple pour le dire?.. il en profitera dans le silence, il tâchera d'échapper aux regards des hommes d'un jour; il regardera *couler le fleuve de leur vie, sans chercher à en faire un lac.* Fontenelle *me disait* que s'il avait la main pleine de vérités, il la

tiendrait fermée, il pensait juste... Ecoutez-moi, monsieur? dit-il au petit propriétaire: l'avant-dernier rose-croix vivait en 1350, c'était *Alqeufalher l'Arabe*, le dernier grand-maître de l'ordre: il trouva le secret de la vie humaine dans le souterrain d'Aquila, mais il mourut pour n'avoir pas su ménager le feu de sa cornue. Depuis. que de pas a fait la science, en marchant avec cette science que vous méprisez, et avec la *vraie* médecine !....

A ces mots, le grand vieillard s'arrêta; et, regardant l'assemblée étonnée, il fit le geste d'un homme qui s'aperçoit d'une faute qu'il

commet, et que son adversaire nevoit pas encore. Alors, le vieillard se leva, sa taille gigantesque, la grosseur de ses os, parurent, et chacun crut voir sa tête et son front d'airain menacer le plafond. Il lança aux assistans un coup-d'œil qui les plongea dans une terreur involontaire, par l'impassible rigueur du filet de lumière qui partait de ses yeux creux. Chacun crut avoir reçu en lui-même un éclair du tonnerre des cieux.

L'inconnu s'en alla lentement, et ceux qui purent être témoins de sa démarche, conçurent l'idée de l'alliance bizarre de la vie et

de la mort, composant une hideuse construction humaine qui tienne également de tous deux. Il disparut comme une ombre fantasmagorique qui s'évanouit, et l'étonnement régna dans le café. . . . . , ...

. . . . . .

CHAPITRE XXVI.

Le général à la poursuite de son ancêtre. — Il fait la police au café. — Fierté de Marianine. — Le jour fatal arrive.

Au milieu des grands événemens dont, à cette époque, Paris était le théâtre, cette aventure du café de Foy (*) ne fut presque pas répandue et par conséquent elle

(*) Nous avons changé le nom du café, comme nous avons changé les noms des villes et de tous les personnages dont il est question dans cette histoire singulière.

ne fit pas grande sensation. Ceux qui la racontèrent furent bafoués par ceux qui l'écoutèrent, et bientôt les premiers craignirent de s'être laissés tromper par leurs yeux et leurs oreilles.

Cependant, cette aventure parvint jusqu'au général Béringheld. Il était alors livré à des recherches très-actives, pour découvrir Marianine, et cette occupation le prenait tout entier, le souvenir du vieillard cédait à celui d'une amante aussi tendre : on sait que chez Béringheld, aucun sentiment ne régnait à demi; et depuis, qu'après quatorze ans d'absence, Marianine était venue

à sa rencontre, et qu'il l'avait trouvée fidèle, toutes ses pensées entourèrent cette charmante fille.

Si les dangers de la France, l'agitation des combats, les peines d'une captivité assez longue, et la lutte sanglante dans laquelle la France venait de succomber, l'empêchèrent de voir Marianine, et de secourir son père dans sa chûte, il ne les avait jamais oubliés; et, lorsqu'après deux ans d'absence forcée, il revit son hôtel, sa première pensée fut à Marianine. Il courut dans tous les ministères, il questionna l'acquéreur de l'hôtel, il envoya Lagloire en Suisse: tout fut inutile, les recherches

vaines, et le désespoir du général n'eut pas de bornes.

Tullius était depuis deux jours rentré à Paris pour toujours, ayant donné sa démission, et quitté pour jamais les abords des trônes, lorsque, le lendemain de son arrivée, il entendit parler de la scène du café de Foi. Un moment il ne pensa plus à Marianine, il quitta le salon où il se trouvait, et s'en fut sur-le-champ au Palais-Royal, comptant trouver un des témoins oculaires, et peut-être revoir l'homme qui l'occupait depuis le commencement de sa vie, et qui voltigeait comme une ombre autour lui.

Au moment où le général arriva près d'un groupe, un homme, que l'on écoutait avec attention, leva la tête et fut frappé de stupeur ; il s'arrête, et s'écrie : « Le voici !...

Le général reste immobile, et attend que l'effarouchement du cercle se soit calmé: un murmure prolongé régnait toujours, et quelques personnes disaient : « Pourquoi ne pas l'arrêter?... »

—Messieurs, dit le général, en s'asseyant, je vois, d'après votre étonnement, que vous parlez précisément d'un homme sur lequel je viens chercher ici des renseignemens, puisqu'on dit

qu'il a paru ici. Cet homme, ou plutôt cet être me ressemble.

L'orateur fit un geste d'assentiment.

— Mais, messieurs, ce ne peut être moi, car je suis le général Béringheld... Chacun s'inclina.

— Que je ne vous dérange pas, et continuez, je vous prie.

— Monsieur le général, dit l'orateur, l'homme à qui vous ressemblez est venu hier ici, pour la seconde fois; je vous raconterai plus tard ce qui se passa lors de la première, je vais reprendre mon récit et finir pour ces messieurs :

— « Hier, l'on parlait donc des » Bourbons, et entr'autres d'Henri

» IV et de son règne... un homme
» décoré du cordon bleu, se trou-
» vait là, (et il désigna le coin où
» l'inconnu s'était placé.) ses vê-
» temens annonçaient un homme
» de l'ancienne cour, il portait
» des lunette vertes, et s'envelop-
» pait dans une vaste rédingotte:
» un avocat (qui s'entend assez en
» finances) parla de Sully; et.
» comparant ce grand homme à
» nos ministres modernes, il le
» trouvait d'un abord bien plus
» agréable, et d'un plus grand ta-
» lent.. mais le vieillard, l'arrêtant
» dans son discours, lui dit : « Sul-
» ly, agréable!.. Jeune homme,
» si vous avez connu la porte d'une

» prison, vous connaîtrez la grâce
» de Sully, il était haut comme le
» temps, et il n'y avait pas de
» grand à la cour qui ne conspi-
» rât contre lui. Je *l'ai* vu bien
» près d'être disgracié...

» A ce mot, vous jugez quelle
» fut notre surprise, nous crûmes
» que sa tête se dérangeait, ou
» que c'était un *lapsus linguæ* :
» mais sa profonde conviction nous
» fit persister dans notre première
» opinion.» Alors le jeune avocat
» continua la conversation, en exci-
» tant le vieillard qui nous raconta
» des anecdotes des temps les plus
» reculés, il parlait quelquefois à
» la première personne, et se mê-

» lant comme acteur. Il avait soi-
» gné François Ier et Charles IX...
» Enfin, les choses les plus cu-
» rieuses, racontées avec un genre
» d'esprit original, sortirent de sa
» large bouche. Mais bientôt, un
» habitué dont je ne sais pas le
» nom, venant s'asseoir à notre
» groupe, parut frappé d'étonne-
» ment, et nous dit que cet
» étrange personnage était l'hom-
» me dont on parlait. En entendant
» sonner dix heures, le vieillard
» se leva et nous étonna tous par
» son crâne d'airain, d'acier, de
» pierre, car on ne sait quel nom
» donner à la matière qui en est
» la base indestructible!.. mais ce

» qui nous surprit encore bien
» plus, ce fut, lorsqu'il ôta ses lu-
» nettes vertes, le regard infernal
» qu'il nous lança. Alors il mar-
» cha d'un pas tellement lent qu'il
» n'existe aucune idée pour ren-
» dre l'effet produit par cette *in-*
» *corporéité*, s'il est permis de
» parler ainsi. »

— Je le connais, dit Béringheld, et je sais ce que vous voulez exprimer...

A ces mots, chacun regarda le général avec étonnement, mais l'intrépide discoureur continua :

» Le jeune avocat se mit à la
» poursuite de ce cadavre ambu-
» lant : j'ai revu le jeune homme

» ce matin ; le vieillard est monté
» dans une voiture de place, l'a-
» vocat suivit en cabriolet. Le vieil-
» lard s'est arrêté dans la rue de
» l'Ouest, contre le Luxembourg;
» le jeune homme se fit descendre
» un peu plus loin, pour examiner
» ce que deviendrait cet étrange
» personnage. Alors il le vit se diri-
» ger vers l'Observatoire, à l'extré-
» mité de la rue : à l'endroit le
» plus désert, il aperçut une jeune
» femme d'une trentaine d'années,
» qui attendait. »

—Ah la malheureuse! s'écria le général, que je la plains! L'horreur qui parut sur le visage de Béringheld frappa tout le monde.

—« Tout-à-coup, continua l'o-
» rateur, le vieillard se retourna,
» et regardant autour de lui, il
» aperçut le jeune homme qui se
» trouvait à dix pas de lui... En
» un clin d'œil il fut auprès de l'a-
» vocat.... Mais le jeune homme,
» telle supplication que j'aie pu
» lui faire, n'a jamais voulu m'en
» dire davantage: il paraît qu'a-
» lors le vieillard l'a forcé de re-
» tourner sur ses pas; par quel
» moyen?.. je l'ignore; comment?..
» je l'ignore; ce que je puis dire,
» c'est que, plus j'ai pressé l'avo-
» cat, plus une certaine terreur se
» peignait sur son visage, et il m'a
» dit en me quittant: « Mon ami,

» ce que je puis vous conseiller,
» pour votre tranquillité, c'est de
» ne pas parler de ce vieillard, c
» lorsque vous le rencontrerez,
» s'il est à gauche, prenez à droite;
» et si vous êtes en face, gardez-
» vous bien de le heurter!.. Déci-
» dément, la police et le gouver-
» nement devraient avoir l'œil sur
» un homme qui paraît si extraor-
» dinaire, et avec lequel il y a du
» danger. »

— La police, reprit un petit homme sec avec un ton de suffisance qui le trahissait, la police en sait plus que vous ne pensez sur cette affaire.

— Oui, ajouta le général,

car si monsieur travaille dans cette partie, il doit se rappeler que l'ordre d'arrêter cet inconnu fut donné il y a environ deux ans.....

Le petit homme sec regarda Béringheld avec étonnement, et comme un simple franc-maçon qui rencontre un officier du *Grand-Orient :* le général ne répondit à ce regard que par le coup-d'œil foudroyant du mépris.

— Je conçois, dit-il, que vous écoutiez ceci avec plaisir... vous seriez charmé de saisir ce vieillard; mais apprenez que, par la seule force de son bras, il tuerait trois *hommes-insectes*, car il y a beau-

coup de gens qui ne méritent que ce nom.

Le petit homme sec, apprenant que celui qui parlait était le général comte de Béringheld, se retira sans souffler mot, car il faisait justement partie de ces hommes à qui l'on crache au visage, que l'on essuie avec le *pied*, et qui répondent : merci.

— Faites donc, s'écria le général, faites donc, messieurs, toujours fuir ces malheureux !...Insolens devant le malheur, courbés dans la boue devant la grandeur, formant tache dans le ruisseau, ils sont créés et mis au monde pour montrer jusqu'où la nature humaine peut s'abaisser : leur

dos est de gomme élastique, leur âme de vase, leur cœur au ventre; enfin, vermine de pouvoir, fange de la société, ils sont, dans un État, la sentine la plus horrible, et ils doivent dégoûter même un homme qui vit de serpens. Béringheld, continuant sa philippique, ajouta qu'il ne concevait pas comment un homme pouvait communiquer avec eux :

— « Apparemment, dit-il, qu'il y a des degrés de bassesse, et que cette échelle finit à un honnête homme, entre lequel il y a encore un homme, et après... vient celui qui correspond avec le chef.

Le général se retira tout pensif, et revint à son hôtel. Il fit appeler sur-le-champ Lagloire.

Le vieux soldat parut aussitôt devant son général, en tenant respectueusement sa main collée sur le bord de son bonnet de police. — Présent, mon général!...

— Lagloire, dit Béringheld, tu dois te souvenir de ce grand vieillard que nous vîmes, il y a quatre ans, sur la route de Bordeaux?

— Si je m'en souviens, général! à l'article de la mort je verrais encore cet œil et ce crâne, brillans comme un fusil de munition.

— Hé bien, Butmel, il est en ce moment à Paris, dans le quartier du Luxembourg, à côté de l'Observatoire : il rôde dans ce pays-là, et tu dois me le découvrir.

— Si c'est la consigne, général, on la suivra ; l'ennemi sera poursuivi, battu, pris, et enfoncé.

— Mais, Lagloire, pas de violence, employe la ruse, et comme tu pourras avoir besoin d'argent, tiens !...

Le général indiqua au vieux soldat son secrétaire ouvert.

— « Tu auras soin, dit en souriant le général, de rafraîchir ton quartier-général.

— Si c'est la consigne, répondit Lagloire en riant aussi, on la suivra !...

— Ne reviens pas, ajouta Béringheld, sans m'avoir trouvé sa demeure, le nom d'une jeune fille qu'il doit séduire en ce moment ; et, si tu réussis, demain matin nous chercherons sept ou huit de mes anciens grenadiers...

—S'il en reste !.. dit tristement Lagloire ; mon général oublie que dans notre dernière conversation avec les Russes, il y en a beaucoup qui ont trop parlé !..... où sont-ils ?... Dieu le sait !... Et le sergent leva les yeux au plafond avec un geste plein d'une mélan-

colie brusque, qui émut le général. Le sergent retroussa sa moustache, s'en alla lentement, et laissa le général en proie à une foule de réflexions. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Les événemens politiques qui venaient d'avoir lieu, permirent à Véryno de reprendre son véritable nom, et de songer à réclamer, de ses nombreux amis, les moyens de sortir de son état d'abandon. Le premier auquel le vieillard pensa, fut le général Béringheld.

A ce nom, Marianine arrêta son père :

— Y pensez-vous, mon père, pouvons-nous aller solliciter Tullius, lorsqu'avant de partir il jura de m'épouser ! ce serait une démarche trop humiliante, et pour vous, et pour moi !... c'est au général à venir nous chercher dans notre asile, et je suis certaine qu'il ne nous a pas oubliés..

—Ma fille, ton observation, serait vraie si tu m'accompagnais, je le conçois : mais rien n'est plus naturel que j'aille le revoir !..... comment veux-tu qu'il trouve notre demeure, lorsque j'ai changé

denom et que je suis dans un quartier perdu? telle bonne volonté qu'il ait, peut-il deviner notre logement dans une ville comme Paris?

— Hé bien, mon père, je préfère rester dans cette demeure le reste de ma vie, plutôt que de vous voir aller, en cheveux blancs, chez celui qui devait porter le nom de votre fils. O mon père! je vous en supplie, attendez?... peut-être demain, bientôt, vous serez en position de vous satisfaire; ne chagrinez pas Marianine!... votre fille!...

Le vieillard céda. Il promit de ne pas revoir Béringheld, et Ma-

rianine, après cette légère discussion, retomba dans la noire mélancolie qui l'avait saisie depuis trois jours. Elle devait, le lendemain, se rendre chez le vieillard, et une idée vague d'un danger mortel régnait dans son âme, sans que cette pensée pût triompher de sa répugnance, et l'empêcher de se trouver au rendes-vous : Une force invincible l'y contraignait, elle voyait mille raisons : la curiosité, le désir de restituer au vieillard la somme qu'elle lui devait, l'espoir de revoir encore Béringheld par le pouvoir de cet être magique, et alors de lire dans l'âme de Tullius, et de

s'assurer qu'il pensait encore à l'épouser, ce qui la déciderait à accompagner son père à l'hôtel du général.

Cependant, la tristesse qui s'était emparée de Marianine, depuis la nuit où elle avait apporté cette somme, n'échappait pas plus à Julie que les courses de sa maîtresse. Julie, au milieu de mille qualités, avait un défaut : elle était curieuse, et le lendemain de la soirée, pendant laquelle Marianine promit au vieillard d'aller à son palais, Julie parcourut tout le quartier, et apprit que Marianine s'était rendue au Luxembourg, et avait

suivi un vieillard, trop facile à reconnaître, pour qu'on n'en ait pas fait à Julie une exacte description.

Julie crut que Marianine retournerait chaque soir, elle fut bien trompée en voyant sa maîtresse rester au logis pendant trois jours. La mélancolie, l'air taciturne de Marianine inquiétèrent alors bien vivement Julie.

Enfin, le jour où Marianine devait se rendre à la maison du vieillard, arriva. Le matin, la fille de Véryno faisant sa toilette se regarda tristement dans la glace, et soupira en voyant combien sa belle figure était altérée.

On remarquait encore, cependant, son expression qui perçait à travers les marques de sa douleur : l'âme grande et méditative de la fille qui chassait dans les Alpes, répandait un lustre sur ce visage flétri ; ses yeux brillaient de tout le feu d'un amour extrême.

— Puis-je souhaiter qu'il me voie !..... s'écria-t-elle, et elle versa quelques larmes. Julie habilla sa maîtresse en silence.

— Mademoiselle, aurez-vous besoin de moi dans l'après-diner ?

— Oh ! Julie, je n'aurai bientôt plus besoin de personne ! tu pourras sortir si cela te fait plaisir ! je sortirai de mon côté....

Julie méditait déjà le dessein d'aller trouver le général Béringheld, et de l'instruire de l'état de la fière et tendre Marianine.

CHAPITRE XXVII.

Marianine fait ses adieux. — Julie va chez le général. — Pressentiment de Marianine. — Elle arrive chez le Centenaire.

Cette journée fut marquée au coin de la tristesse la plus profonde. Marianine brodait à côté de son vieux père, et à chaque instant elle regardait la pendule avec un effroi visible : il lui semblait que sa vie arrivait à son terme, et la vitesse de l'aiguille la faisait frémir.

Véryno contemplait sa fille avec plaisir, mais on voyait facilement sur sa figure une certaine inquiétude, et il laissait percer le désir d'être seul.

En effet, Véryno avait bien promis à Marianine de ne pas aller chez le général, mais il ne s'était pas engagé à ne pas, ou lui écrire ou lui faire dire sa demeure, et la présence de sa fille le gênait, car elle ne manquerait pas de désapprouver cette ruse, tant soit peu jésuitique.

Le soir arriva au milieu d'un combat perpétuel d'interrogations et de prétextes que le vieillard trouvait, et que la pâle et

rêveuse Marianine repoussait adroitement. A mesure que l'heure avançait, le malaise de la jeune femme devenait plus inquiétant.

Elle appela Julie, et s'en fut avec elle dans sa chambre.

— Julie, dit-elle, si je ne reviens pas ce soir, je vous autorise à aller chez le comte Béringheld : ma fille, ajouta-t-elle en pleurant, pour lui prouver combien je l'aimais, tu n'auras qu'à raconter ma vie : depuis deux ans je n'ai pas eu une minute pendant laquelle son souvenir ne se soit mêlé à toutes mes actions.... au surplus, tu lui remet-

tras cette lettre... si je ne reviens pas, ajouta Marianine qui semblait contenir la mort dans son sein..... adieu, Julie !

La fidèle servante embrassa sa maîtresse en pleurant, mais elle se promettait bien, en elle-même, de ne pas attendre que sa maîtresse fut sortie, pour courir chez le général, et sauver, par là Marianine, à qui elle soupçonna le dessein de mourir.

Julie s'enfuyait, lorsqu'elle se sentit arrêter sur l'escalier par Véryno, qui guettait le passage de la servante.

— Tiens, Julie, dit le vieillard, prends cet argent, monte

en voiture, et cours chez le général Béringheld ; tu lui présenteras cette lettre, et je ne doute pas qu'il ne vienne ici sur-le-champ. Ma fille se meurt et je ne puis soutenir plus longtemps le spectacle déchirant de sa passion... Va, ma Julie, tu es la messagère du destin! tu portes le sort de ma tendre enfant, que le ciel nous soit favorable. Employe tous les moyens possibles pour parvenir au général : mais, s'il n'y était pas véritablement, laisse la lettre à son vieux soldat, et prie-le, au nom de Véryno, de la remettre lui-même au général.

Julie courut avec la rapidité d'un cerf poursuivi...

Véryno rentra, et sa fille, après un moment de silence, vint s'asseoir à ses côtés, et préluda à ses adieux par mille petits soins, dont il ne pouvait deviner le motif, mais qui l'étonnèrent par le mélange de regret, de plaisir et de douleur suave qui les distinguaient.

L'incértitude qui en résultait dans l'esprit de Véryno, la crainte que Marianine ressentait, répandit sur cet instant quelque chose d'indéfinissable.

— Adieu, mon père !.... Véryno tressaillit involontairement:

il regarda sa fille en entendant cet accent profondément ému, et qui faisait résonner les dernières cordes du cœur.

— Et pourquoi sortir, Marianine ?... tu vas me laisser seul....

— Je le laisse peut-être seul pour toujours !... se dit en elle-même la tremblante Marianine, et cette reflexion la fit rester silencieuse.

— Tu ne réponds pas ?...

Elle n'entendit même pas la demande de son vieux père, étonné de la fixité de ses yeux. — « Ma fille?..... qu'as-tu donc ?..... répéta-t-il

— Je n'ai rien, mon père, dit-

elle avec un geste délirant, et sans remuer ses yeux attachés sur un objet imaginaire; mais, vois-tu? il ne m'épousera jamais, et la tombe m'appelle... oui! *il le faut*... d'ailleurs, mon père, j'ai promis!...

Le vieillard stupéfait écoutait sa fille en silence. C'était une chose curieuse et même effrayante, que la masse de sentimens qui dominait l'âme de la pauvre Marianine. Elle pressentait qu'elle allait au devant de la mort, et ce pressentiment répandait, dans son âme, une noire vapeur idéale, semblable à une brume de mer qui envahit un beau

ciel ; et, malgré ce soupçon, elle se sentait dominée par une force surnaturelle qui lui faisait un *besoin de nature* de cette comparution devant le vieillard.

Elle se disait : « Je vais mourir, je vais abandonner Béringheld que j'aime, et que je crois fidèle; *mais il faut que j'aille* à ce souterrain que j'ai entrevu...

Mon père ne peut vivre sans moi ; ma mort le tuera... mais *il faut que j'aille à ce souterrain.*

J'apperçois une vie de volupté, de bonheur, décorée de tout ce que le luxe, l'opulence, la richesse, les honneurs, et l'art de faire des heureux, ont de plus

brillant et de plus enchanteur... Je vois une tombe noire, profonde et silencieuse..... *il faut que j'y aille!...*

Enfin, pour rendre d'une manière énergique et vraie cette situation, que l'on se figure Marianine au sommet d'un rocher : elle a perdu son équilibre, elle est penchée au-dessus d'un immense précipice..... l'impulsion est donnée, elle tombe, elle est dans ce moment au milieu de sa chute, elle voudrait en vain se retenir, *il faut* qu elle subisse son sort : elle regarde le haut de la montagne, et les fleurs qui la garnissent; *il faut* dire adieu au

ciel, à la verdure, à la vie ; un poids moral l'entraîne vers le vieillard, de même que son poids physique l'entraînerait au fond du précipice.

— Mais, ma fille, que signifient ces paroles ?...

— Adieu, mon père, adieu...

— Marianine, tu reviendras bientôt, ne me laisse pas seul long-temps ; promets-le moi !....

— Oui, mon père, adieu, et elle l'embrassa avec un délire d'amour filial qui aurait dû éclairer Véryno.

Il suivit sa fille de l'œil, l'accompagna jusque dans la rue, et ne remonta que lorsqu'il ne la

vit plus. . . . . .

. . . . . , ...

Une fois qu'elle eut disparu, une horrible terreur s'empara de ce père désolé. . . . . .

Marianine marche, ou plutôt elle erre, et se débat contre une volonté qui n'est pas la sienne : mais, ses détours, et ses hésitations, n'aboutissent qu'à lui faire reprendre le chemin qu'elle a vu idéalement, et vers lequel un souvenir vague la conduit. Elle regarde le ciel, que la nuit envahit, elle dit adieu à tout ce qu'elle voit, mais elle marche toujours, son cœur est déjà comme mort et ses idées n'ont

plus de force que pour lui désigner ses derniers pas.

—Non, dit-elle, je veux résister et m'arrêter dans mon chemin !..

Elle s'assit sur une pierre car elle était plus fatiguée que si elle avait fait une route trop longue.

Après une méditation profonde, elle se leva, en disant : *J'ai promis !* et elle se remit en marche, en murmurant comme Marianine pouvait murmurer, c'est-à-dire doucement, contre ce bras invincible qui la traînait

Il existait jadis, derrière l'observatoire, un terrain assez vaste ; il formait un jardin : depuis l'on a bâti sur cet emplacement.

Les arbres et les plantes de ce jardin croissaient comme bon leur semblait, sans craindre les mains d'un jardinier, et la nature y répandait sa liberté sauvage. Ce jardin était encombré d'une multitude de ruines et de démolitions : d'énormes pierres de taille gisaient, et annonçaient, par leur teinte noirâtre et les mousses qui les couvraient, que les constructions vastes qu'elles devaient former, n'avaient encore existé que sur le plan de l'architecte. Les grands bâtimens dont ce réceptacle de ruines était entouré, le rendaient sombre par l'ombre qu'ils projettaient et

les arbres croissant sans être contenus, sans être éclaircis, ajoutaient encore une teinte plus forte à cette nuit.

Ce lieu imprimait à l'âme l'espèce d'horreur qui résulte de circonstances naturelles, dont la réunion plonge l'homme, malgré lui, dans un cercle d'idées sombres. On ne peut expliquer ce phénomène; mais enfin, si l'âme est émue lorsqu'on traverse à la nuit une vaste forêt silencieuse, lorsqu'on s'avance au milieu d'une abbaye ruinée, et dont les voûtes répètent vos pas, comment n'aurait-on pas éprouvé une espèce de crainte à l'aspect de ce bois

qui semblait un reste de la forêt abattue par les troupes de César?.. La solitude profonde de ce jardin, rempli de ruines nuancées par mille accidens de lumière qui dessinaient des fantômes bizarres, auraient effrayé l'homme le plus intrépide.

Rien n'indiquait l'intérêt humain: la porte, autre ruine, restait ouverte, et laissait le champ libre à la curiosité, et à la convoitise des voleurs.

Au bout du jardin s'élevait un porche dégradé, formé par des arceaux de brique : Enfin deux ou trois fenêtres fermées par des persiennes brisées, parais-

saient indiquer qu'un être habitait cette demeure singulière.

Parfois, les voisins avaient remarqué, à diverses époques, un vieillard sortir de ce bâtiment ruiné, et sa tête blanchie, errer au milieu de ces décombres ; mais c'était par oui-dire, et depuis 1791 on ne l'apercevait plus. On ne regardait cet enclos que par hasard, et l'on traita de folle une femme de chambre qui prétendait avoir revu le vieillard dernièrement dans l'enclos même. Cette femme de chambre s'appuya du témoignage d'un cocher d'une maison voisine, qui soutint la vérité de l'assertion de la femme

de chambre. Les plaisans répondirent qu'ils n'avaient pas toujours dû voir clair, et que leur imagination faisait tous les frais de cette histoire.

C'était vers cet endroit, que Marianine s'acheminait; bientôt elle y parvint, et s'arrêta de nouveau lorsqu'elle fut au milieu de cet ensemble imposant. Elle s'assit sur une pierre, et, si quelqu'un avait pu la voir, à la nuit, la tête penchée, le regard fixe, la figure pâle comme le reflet de la lune, il aurait cru avoir aperçu l'*Innocence* pleurant sur les malheurs de la terre, avant d'y faire son dernier pas;... elle regrette

peu son séjour, mais elle y jette un dernier coup d'œil....

CHAPITRE XXVIII.

Récit de la campagne de Lagloire. — Julie instruit le général. — Béringheld découvre le danger de Marianine. — Arrivera-t-il?

Pendant que Marianine courait à la mort, le général attendait avec impatience le retour de son vieux soldat. Il tressaillait à chaque fois que le lourd marteau de la porte de l'hôtel annonçait un arrivant; et lorsque le général, accouru à la croisée, ne reconnaissait pas Lagloire, il revenait

s'asseoir en laissant échapper un geste de dépit.

Il était neuf heures du soir, lorsque le général entendit les pas pesans de son vieux soldat. Il court lui-même ouvrir la porte et faire hâter le grenadier qui secouait sa pipe dans la cheminée du salon.

— Allons donc, Lagloire!..... allons donc!...

— Voyez-vous, mon général, la respect veut que j'éteigne...

— Eh! fume tant que tu voudras, mais si tu as appris quelque chose, raconte-le moi, au plutôt!..

Lagloire murmura tout bas :

« Il est bon là, le général, de vouloir que je fume devant lui ! et le respect donc?.. »

Il déposa sa pipe, et suivit Béringheld en retroussant sa moustache.

— Assieds-toi, Lagloire !.. allons !..

— Non, général, cela ne se peut pas plus que la pipe !... et l'obstiné Lagloire resta debout.

— Allons, allons, dépêche-toi, sieds-toi !.. (Lagloire fit un mouvement) ne te sieds pas, fais ce que tu voudras, mais plus de préambule, et dis-moi tout.

— Général, je me suis rendu au Luxembourg, selon la consi-

gne : j'ai demandé dans tous les bouchons avoisinans, si l'on voyait passer un certain vieillard que j'ai dépeint de mon mieux, et personne n'a pu me donner de réponse satisfaisante... *Pour lors*, fait volte-face, et j'ai changé de batterie, je me suis mis en sentinelle, et j'ai monté une gárde au tour de l'Observatoire...

Hier au soir, j'ai vu le vieillard sortir de sa caserne, et je l'ai suivi jusque dans le Luxembourg: *pour lors*, en apercevant des bourgeois qui se le montraient et chuchotaient, je me suis mêlé, sans faire semblant de rien, à leurs groupes, en leur montrant ma décoration,

afin de n'être pas pris pour une mouche. *Pour lors*, général, j'ai trouvé une vieille perruque qui m'a donné quelques renseignemens sur notre *oiseau*. Il paraît qu'il n'y a guères que quinze jours qu'on l'a vu dans le quartier : et la surveille, une jeune personne était venue le trouver dans la grande allée du Luxembourg où mon *vieux pékin* l'avait aperçu. J'ai demandé le nom de la jeune fille, mais,... néant.

Elle est pâle, grande, maigre, chagrine, elle a des yeux brillans comme une platine neuve; le front large et blanc; les cheveux noirs comme une giberne bien

luisante, et du reste, elle promene quelquefois son vieux père,... cette jeune fille, m'a dit ma vieille perruque de chiendent, est malheureuse, et il est aisé de voir qu'elle souffre du cœur. . . . . .

A ces mots, le général pensa à Marianine, et il n'écouta plus Lagloire qui, s'apercevant de la rêverie de son général, s'arrêta comme s'il eût entendu : Halte.

— Tu disais, Lagloire, qu'elle aime!.. continue!

— Alors, général, j'ai offert à ce vieux papa d'aller boire une goutte, mais il m'a refusé net : *pour lors*, j'ai fait un demi tour à gauche, et j'ai regagné le poste.

—Quel poste?...

— Un petit cabaret d'où l'on peut voir ce qui se passe dans la rue, où est l'entrée du jardin de notre vieux *Sempiternel.* J'ai poussé une reconnaissance sur le terrain : je n'y ai vu qu'une vieille mâsure qui ne tiendrait pas contre un coup de fusil et un amas de pierres, comme si l'on avait ruiné une fortification.

Pour lors, je suis revenu au quartier-général, et lorsqu'il a fait nuit, que le vieillard fut rentré dans son fort, je l'ai suivi en tirailleur, manœuvrant à travers les pierres, les ronces et les arbres. Le bon homme est rentré

dans sa coquille, je l'ai suivi.... Ici, général, commence la magie, le nid était vide, et j'ai eu beau parcourir la petite maison. je n'y ai trouvé que des appartemens en ruines, des portes ouvertes, et pas de vieillard. Cependant, général, foi de sergent de grenadiers, je l'ai vu entrer.

— Allons, Lagloire, mes chevaux, et courons à cette maison...

—Un instant, général!.. J'ai encore un petit renseignement... Je revenais, ce matin, par le faubourg Saint-Jacques, lorsque je rencontrai un ancien camarade.

Pour lors, nous renouvelâmes

connaissance en mettant un petit brin d'eau-de-vie en tiers, lorsque la marchande s'écria : «Tiens, voilà cette jeune personne!...»

Aussitôt la mère et la fille sautèrent sur le pas de la porte et ne rentrèrent qu'en se disant : Et elle y va toute seule...

Pour lors, je dis : « Qu'est-ce que c'est donc que cela, la mère?»

—Oh! dit-elle, c'est une jeune personne, c'est-à-dire, elle a bien trente ans, et elle a une histoire, sur son compte, parce qu'elle est revenue, à la nuit, chez elle, qu'elle ne croyait pas y être,..... et M. Flairault, le clerc du commissaire de police, a dit à ma

fille que cette jeunesse voyait un vieillard qui semble ne pas vivre et que l'on allait pincer, cela a étonné dans le quartier, parce que, depuis qu'elle est ici, elle a paru bien honnête, et voyez-vous...

Pour lors, général, je me suis fait indiquer la demeure du clerc du commissaire, et muni de la recommandation de Mlle Paméla Balichet, la fille de la grosse marchande, j'ai attendu le clerc jusqu'à ce soir, qu'il est revenu. Après quelques petits préambules et une *syllabe monétaire*, dit Lagloire en faisant le geste de compter de l'argent, il m'a déclaré, à voix basse, que cette

jeune fille demeurait rue Saint-Jacques, n° 309, et que son père avait été autrefois proscrit, à cause d'une conspiration, du temps du règne du *petit tondu*.

— Lagloire, c'est elle!.. grand Dieu!... c'est lui!...

— Qui, général?...

—Marianine, Véryno!.. Et le général Béringheld effrayé. se leva.

— Non, mon général, il se nomme Master et la jeunesse, Euphrasie; ce ne sont pas eux. *Pour lors*, je suis revenu Le général tomba dans la rêverie, et n'en sortit qu'en s'écriant :

— N'importe, Lagloire, courons; il faut sauver cette victime.

— Et laquelle, général?

— Va, Lagloire, cours, dis qu'on mette le chevaux noirs, et prends ton sabre, cours...

A peine Lagloire était-il sorti, que le concierge frappa trois petits coups à la porte de la chambre où le général se promenait à grands pas, et il parut bientôt.

— Monsieur le comte, une jeune fille veut absolument vous parler, à vous même.

Béringheld, croyant que c'est Marianine, renverse le concierge, et s'échappe... Il vole à travers les appartemens et les escaliers, et arrive à la porte. Il aperçoit Julie et ne la reconnait pas... Une pâ-

leur mortelle se répandit sur son visage, quand il vit son erreur, et il se retourna sans rien dire. Julie courut auprès de lui.

— Monsieur, c'est à l'insçu de ma maîtresse que je viens vous trouver, mais, mademoiselle n'a pas long-temps à vivre, si vous ne la revoyez pas. M. Véryno...

A peine ce mot fut-il prononcé que Béringheld regarde la femme-de-chambre, et s'écrie : — C'est vous, Julie!...» Il lui semblait déjà voir Marianine!.. l'accent qui présida à cette simple phrase était celui du bonheur.

— Où est Marianine?... où est-elle?... dites!...

— Hélas! monsieur le comte, elle est bien mal, elle m'a donné une lettre pour vous, en cas qu'elle ne revienne pas ce soir, mais je n'ai pas attendu... j'ai dans l'idée...

— Donne!... et le général se saisit de la lettre de Véryno. Il la décachète, et, reconnaissant l'écriture de son vieil ami, il tendit la main à Julie, pour lui prendre celle de Marianine, que Julie voulait encore retenir.

Lettre de Marianine à Béringheld.

« Adieu, Tullius, je t'ai chéri »jusqu'à mon dernier soupir, ma »dernière parole et mon dernier

»souffle furent pour toi! je puis
»te le dire maintenant..... Heu-
»reuse, si j'avais pu te voir et jouir
»de ta vue, expirer sur ton sein
»et te prouver que mes sermens
»ne furent pas vains. Je trace
»ces caractères en y attachant
»toute mon âme et tout mon
»amour: en lisant ces lignes, vois
»Marianine chercher tes yeux,
»pour y déposer son dernier re-
»gard. Je me flatte que ce testa-
»ment d'amour sera souvent relu
»par toi, que tu n'oublieras pas
»celle qui l'écrivit, et qu'elle vi-
»vra toujours dans ta mémoire.
»J'emporte avec joie cette idée,
»elle me console... Je vais mou-

» rir, Tullius, un secret pressen-
» timent me l'annonce. Adieu.

» TA MARIANINE DES ALPES. »

« Hélas! ce mot me rappelle
» une foule de doux momens, les
» plus beaux de ma vie, si je n'a-
» vais pas eu huit jours de bon-
» heur avant cette fatale cam-
» pagne, source des malheurs
» de la France et des nôtres.
» Adieu, pour toujours!... pour
» toujours!... Quel mot!,.. »

Le général, ému, pleurant, tenait cette lettre à la main.

— Pauvre Marianine, où est-elle!...

— Ah! monsieur, je l'ignore!

A présent, dit Julie, elle doit être sortie, et personne ne sait où elle va !...

Un affreux soupçon se glissa dans l'âme du général : sa figure se décomposa, il regarda Julie, et d'une voix faible, lui demanda:

— Où demeurez-vous ?...

— Au faubourg Saint-Jacques.

— Grand Dieu ! c'est elle !... le vieillard !...

— Ah ! monsieur, vous connaissez donc cet inconnu avec lequel elle a des relations... Ah ! qu'elle est triste depuis qu'elle l'a vu....

Béringheld évanoui, n'entendait plus rien. Il revint à lui, en s'écriant : — Mes chevaux !... et il

courut à l'écurie, aux remises, presser les domestiques.

— Laurent, cent louis, si vous arrivez en un quart d'heure, rue du faubourg Saint-Jacques, N°. 309.

Aussitôt le général fait monter Lagloire, Julie et Laurent : on traverse Paris au grand galop, en criant : gare !... on brûle le pavé, car les chevaux du général dévorent la distance, et jamais on ne vit une pareille vélocité...

— Monsieur, disait Julie, il y a neuf mois que nous sommes revenus de Suisse, mais monsieur a été obligé de changer de nom pour pouvoir rester à Paris.

Nous avons été dans la plus grande détresse, et mademoiselle n'a jamais voulu vous faire donner avis de sa position.

— Quelle fatalité! quelle mauvaise honte!.. fierté mal placée! un ami!.. son mari!.. ah!...

— Enfin, depuis cinq jours, un soir, mademoiselle est revenue de la rue de l'Ouest avec une somme considérable...

L'effroi du général fut à son comble, il déchirait de rage les broderies de son habit, et, se jetant par la portière, il criait : — Laurent, au grand galop!... plus vîte!... et Laurent monta la rue Saint-Jacques, au grand galop,

en répondant : — Nous perdons les chevaux!...

— Arriverons-nous à temps! disait le général.

— Faut l'espérer, répondait Lagloire qui, mettant la tête à la portière, criait gare, à ceux qui se trouvaient et devant, et derrière la voiture qui semblait emportée par un vent furieux.

Enfin, l'on arrive à la demeure de Véryno. Le général monte l'escalier de bois avec une rapidité sans exemple, il entre dans l'appartement de son vieil ami.

Véryno était seul, sa lampe jetait une lueur faible; et le vieillard, la tête appuyée dans ses mains,

réfléchissait; et son œil fixé sur le siége que Marianine occupa pendant tout le jour, annnonçait que toutes ses pensées entouraient sa fille chérie. Au bruit de la porte, le vieillard dérangea sa tête blanchie; il lève ses yeux gros de larmes, et il aperçoit le général dans un état difficile à décrire. Sa figure terrifiée, son attitude effrayante, émurent tant Véryno, qu'il reconnut Béringheld sans oser lui parler.

— Marianine!... fut le premier mot que prononça le général.

— Elle est sortie! fut la réponse de Véryno.

Béringheld se tordit les bras,

et leva les yeux au ciel avec une expression de douleur, de crainte, et d'effroi, qui n'échappa à personne. Il alla lentement vers son vieil ami, le serra dans ses bras sans mot dire, laissa couler ses larmes sur ce visage antique, et, se tournant vers Lagloire, il lui fit signe de descendre.

Le général laissa le vieillard plongé dans l'étonnement le plus profond, une crainte vague, un effroi glacial se répandirent dans son cœur, et il regarda Julie d'un œil interrogateur. Julie ne répondit rien à cette tacite demande et le silence régna; seulement, le vieillard étonné se promena

d'un pas faible dans cet appartement vide pour lui !...

Pendant ce temps, le général et Lagloire couraient vers l'endroit où Béringheld le Centenaire faisait sa demeure momentanée. Ils y arrivèrent, guidés par l'espoir d'arriver assez à temps pour sauver Marianine. Ils entrent dans ce terrain qui semblait le palais du génie des destructions, et le temple de la terreur.

Le général promène un œil curieux sur cette vaste enceinte : son regard arrive sur la maison presque détruite, et là, la lune, se dégageant des ombres épaisses d'un gros nuage, illumina, par

une masse de lumière, le porche de cet antre sauvage. Un spectacle magique *stupéfia* le général : en effet, le grand vieillard lui apparut dans l'enfoncement de la maison, il portait sur ses épaules Marianine évanouie ; sa belle tête était appuyée sur celle du Centenaire, et le jais de ses longs cheveux se mêlait à l'argent de ceux du vieillard ; les bras de cette fidèle amante pendaient sans force, et annoncaient, par cette débilité, qu'elle s'était abandonnée : cette pose, ce laisser-aller, régnaient dans tout son maintien. Le vieillard la supportait avec indifférence, et

comme un fardeau sans vie. Cette belle tête pleine de douceur, ces yeux éteints, fermés, et la pâleur de Marianine, encore rendue plus blanche par ce rayon subit de la lune, contrastaient avec le feu qui sortait des yeux du *fatal* vieillard : c'était la mort emportant un mourant. Que l'on joigne à cela sa démarche lente et immuable, la rigide expression de son visage, et son maintien *monumental*, et l'on aura l'idée du tableau le plus terrible que l'imagination puisse entrevoir. Ce spectacle était plus qu'effrayant pour le général, car il savait que Marianine allait à la mort. Aussi, à peine

eut-il aperçu le vieillard et sa proie, qu'il se précipita, avec la rapidité d'un boulet, vers la maison ruinée. Il entre, et ne trouve point de vestiges ; il parcourt tout, et ne voit point d'issue ; il considère le plancher de dalles où le vieillard s'est comme évanoui, et il ne découvre aucune sortie. Lagloire est stupéfait, mais il court chercher de la lumière, des armes, des instrumens : le vieux soldat s'exalte pendant cette course, et jure de tout détruire, plutôt que de ne pas retrouver Marianine.

— A moi ! les amis du 3e régiment? voilà l'ennemi ! s'écria-t-il.

Trois ou quatre personnes entendant crier Lagloire, le suivirent vers le cabaret où il avait déjà établi son quartier-général, lors du blocus qu'il fit pour découvrir la demeure du Centenaire, et le hazard voulut que ce fussent des anciens soldats du régiment de Lagloire. . . . . .

. . . . . .

CHAPITRE XXX.

Marianine aux Catacombes. — Apprêts de sa mort. — Sa vision dernière.

Aussitot que le vieillard fut dans le souterrain, avec sa proie, il se hâta de profiter de l'évanouissement de Marianine pour la transporter, à ce qu'il avait nommé son palais. La fraîcheur des caves profondes, qui commencent sous l'observatoire et dans lesquelles le vieillard avait un accès secret, saisit Marianine,

et elle s'éveilla de l'espèce de sommeil auquel elle était en proie.

Un mortel effroi s'empara de son âme, lorsque la lueur faible de la lampe, que tenait le vieillard, lui montra l'horrible séjour qu'ils traversaient. La jeune fille, n'ayant jamais entendu parler des catacombes, fut terrifiée à leur aspect. Ces montagnes d'ossemens, rangés avec une régularité singulière et qui semblent les archives de la mort, ce silence éternel, à peine troublé par les pas de celui qui la soutenait, et plus que tout cela, la présence de cet être extraordinaire qui participait par tant de détails aux ha-

bitans des tombes, tout contribuait à la mettre sous le *charme* invincible de la peur, et cet état lui ôtait l'énergie et les moyens de se soustraire à son sort; elle ne pouvait que suivre cet être magique, qui la mit à terre aussitot qu'il s'aperçut qu'elle n'était plus évanouie.

Ils marchaient déjà depuis bien long temps en silence, et ils allaient se trouver au bout des catacombes, lorsque la pauvre Marianine, rassemblant ses forces, s'arrêta en disant : « Où me menez-vous?... »

— Au Louvre... tiens, jeune fille, regarde?..... et le vieillard

lui montra la voûte, nous sommes dessous la Seine, et dans un instant tu entendras le bruissement de l'onde.

— Mais, à quoi me sert-il d'aller au Louvre ?

— Tu y verras un palais où toutes les sciences se sont données rendez-vous ; tu contempleras une habitation où tous les pouvoirs se sont réunis ; si tu veux voir ton amant, tu le contempleras à loisir ; si tu es malheureuse, tu cesseras de l'être....

Le vieillard avait un accent sardonique qui fit frémir Marianine. Enfin, elle se leva et suivit le Centenaire qui marchait au milieu de

ce silence effrayant qui accompagne l'exécuteur entraînant une victime à l'échafaud.

Bientôt, ils arrivèrent à un endroit où une masse énorme de pierre qui commençait au sol, dont elle faisait partie, et continuait jusque par delà la voûte, annonça qu'ils avaient atteint le but de leur voyage souterrain. La bizarre disposition de cette masse de pierre indiquait que là aussi, la génération passée qui avait exploité cette carrière, s'était arrêtée, soit parce que la nature de cette matière n'était plus la même, soit parce que la mine ne fournissait plus rien. Marianine

s'assit sur un bloc de pierre : ses yeux sans force et dénués de toute expression vitale, errèrent dans les sinuosités de ce rocher souterrain, sur les trous qui gardaient encore les marques des travaux de l'homme, sans qu'elle osât regarder le Centenaire ni retourner la tête: enfin, si l'esprit humain peut se figurer exactement l'état d'un être, qui n'a plus de la vie qu'un souffle animal privé des sensations, du sentiment, et trop faible pour faire mouvoir les ressorts de l'âme, on aura une idée imparfaite de la situation de Marianine.

Au milieu de ce silence de mort,

on n'entendait que le bruit des filtrations de l'onde, qui tombait goutte à goutte, et dont le retour successif, pouvait à lui seul plonger l'âme dans la mélancolie.

Cependant le Centenaire, cherchant dans la voûte un objet qui lui paraissait familier, parvint, après quelques instans à le trouver. Alors, sans que Marianine, qui avait atteint un degré inconnu de souffrance passive, pût être étonnée de ce nouveau prodige, elle vit machinalement, et comme un spectacle ordinaire, cette masse énorme de pierre s'enlever dans les airs et le Centenaire attacher une chaîne de

fer, sortie de la voûte, à un grand anneau scellé dans les parois de cette roche. Alors la jeune fille aperçut un autre souterrain, dont la nuit éternelle était faiblement modifiée par une lueur, qui ne servait qu'à rendre l'obscurité plus terrible. Cette triste lumière, qui s'échappait des fentes d'une porte placée au bout de cette galerie, colorait d'abord assez fortement les deux côtés de ce sombre corridor souterrain, mais cette lueur venait mourir, par des teintes insensibles, de telle manière que l'endroit où se trouvait Marianine était tout-à-fait noir. Cet effet naturel portait

dans l'âme une telle émotion, que la fille de Véryno fut en quelque sorte tirée de son abattement, et qu'elle jeta un grand cri.

— Voilà le portique de mon habitation, s'écria le vieillard en saisissant Marianine et la faisant entrer dans ces nouveaux lieux.

Elle fut agréablement surprise, en sentant qu'elle marchait sur un parquet de bois, recouvert d'un tapis qui devait être précieux, à en juger par la douceur qu'elle trouvait à le fouler. La voûte et les parois de cette galerie étaient tapissés de velours noir, drapé avec élégance et rattaché par des agrafes d'argent. Maria-

nine, au milieu du luxe royal de cette galerie, retrouva quelque peu de courage, et elle se mit à effleurer de sa jolie main le velours et les ornemens, semblable aux mourans qui cueillent des fleurs, font des projets, et par une loi secrète de la nature de notre esprit, se cachent l'horreur de la mort future par des jeux éphémères.

Marianine suivait le vieillard de loin : tout-à-coup son pied heurte contre une masse sonore, dont le bruit sec l'effraye, elle regarde à ses pieds et, à la faveur de la lueur qui devenait plus forte à mesure qu'ils avançaient,

elle croit reconnaître un squelette, dont la main décharnée tenait encore un morceau de tapisserie. Marianine frémit à l'horrible idée, qu'elle eut sur le champ, des sacrifices que son guide avait dû faire pour obtenir un secret inviolable sur sa demeure souterraine. Alors toute cette splendeur se ternit et elle ne pensa plus qu'à la mort des ouvriers que le vieillard avait employés, et ces réflexions la conduisirent à penser qu'elle ne sortirait plus de cette tombe... Elle se retourna comme pour s'enfuir, mais aussitôt qu'elle eut levé les yeux, elle rencontra le Centenaire qui lui

barrait le passage. Elle tressaillit à l'aspect des regards d'horreur qu'il jettait sur elle.

— Quel est ce mystère? demanda-t-elle en lui montrant les os du squelette par un geste accusateur.

Le Centenaire se mit à sourire dédaigneusement, et au milieu du silence l'éclat de son rire sardonique effraya la jeune fille....

Tu crois que je l'ai fait mourir?... » Marianine tressaillit en voyant avec quelle sagacité le vieillard découvrait ses pensées. « Euphrasie, continua-t-il, cinquante hommes, des différens siècles qui se sont écoulés, ont travaillé à

cette demeure de *Gnôme*, il n'en est pas un seul *qui ait su avoir édifié* mon palais..... Lorsque je sacrifie un *être*..... c'est le plus rarement possible, et, en pleurant, car je suis alors les lois de la nécessité... marchons!...»

Ils arrivèrent enfin au fond de la galerie, et là, avant d entrer, Marianine remarqua une foule de choses précieuses disposées avec art. Au milieu de ces curiosités, elle vit des morceaux de bois brûlés posés respectueusement sur un velours comme une chose précieuse.

— Qu'est-ce? dit-elle en regardant le grand vieillard.

— C'est, répondit-il, quelques fragmens du bûcher de *Jeanne d'Arc :* à côté, voici une des dernières pierres de la Bastille ; plus loin, ce crâne est celui de Ravaillac ; ce livre, est la bible de Cromwel ; cette arquebuse a appartenu à Charles IX ; contemplez bien cette mappemonde? c'est celle du grand Christophe - Colomb ; voici le voile de la reine Élisabeth ! un collier de sa sœur Marie ; une cravache de Louis XIV, une épée de Ximenès et une plume du cardinal de Richelieu ; ce n'est pas celle qui a écrit l'ordre d'exécuter ce pauvre Montmorency, mais celle qui écrivit Mirame? tenez : ceci est

un anneau de Sixte-Quint : enfin tout ce que vous voyez, sont des souvenirs qui me rappellent tous mes amis et les siècles passés.

En achevant ces mots, le Centenaire poussa la porte, et un autre spectacle frappa Marianine étonnée. Elle aperçut une vaste pièce circulaire, dont une étoffe précieuse tapissait les murs. Sur une table immense, couverte d'une serge verte, une lampe de bronze paraissait éclairer éternellement ce lieu d'horreur.

En effet, plusieurs crânes humains étaient sur la table ; des squelettes avançaient leur tête hideuse, ils semblaient ricaner

tout haut et appeler Marianine. Lorsqu'elle porta les yeux d'un autre côté, elle frissonna en voyant des instrumens d'acier qui scintillaient et paraissaient prédire la mort ; des sphères, des cartes, des os, des substances singulières, dont elle ne put distinguer les formes ni les couleurs, effrayaient ses yeux. Elle ne vit point de livres : seulement, des parchemins desséchés à moitié déroulés et couverts de caractères indéchiffrables formaient toute la bibliothèque du Centenaire. Marianine, n'osant penser, parcourait de l'œil cet appartement, au centre de la terre, qui

avait l'air de contenir tous les secrets de la nature. Tout-à-coup, elle ressaisit sa pensée, et son premier mouvement fut de chercher à fuir, elle se retourne, elle n'aperçoit plus d'issue, et, comme par enchantement, il s'est élevé derrière elle un fauteuil caché par un drap noir, ou du moins, elle dut penser que le contour de l'objet caché par ce drap fatal était un siége... Elle chercha le vieillard comme pour l'interroger et elle fut glacée d'effroi... Le Centenaire s'était placé sur son fauteuil, il avait ôté tout l'attirail et les vêtemens qui déguisaient ses formes, et la lumière blan-

châtre de la lampe en donnant d'aplomb sur son crâne, le rendait tellement jaunâtre, que rien ne distinguait la tête du vieillard de celles qui, privées de la vie, gisaient devant lui.

Mais ce qui épouvanta bien plus Marianine, ce fut le changement qui s'était opéré sur la figure du personnage singulier qui se trouvait devant elle. L'attitude du Centenaire, et la rigidité de ses manières, en aurait imposé au plus intrépide. Une sévérité brusque siégeait sur son visage, avec tous les indices de la cruauté. Il n'osait regarder sa victime qui, pâle, les cheveux

épars, et belle de candeur et d'innocence, semblait l'interroger des yeux au défaut des paroles qu'elle ne pouvait prononcer. La clarté presque indécise de la lampe et un silence immuable, prêtaient à cette scène souterraine, une éloquence inimaginable. On eût dit Marie Stuart, seule avec son bourreau, attendant le coup mortel dans cette salle que Schiller représente ornée d'un luxe royal.

Marianine remarqua bientôt des indices effrayans, manifester les approches d'une dissolution, chez le vieillard : le feu sombre de ses yeux, s'adoucissait insensi-

blement en paraissant s'éteindre. Soit que ce fût un effet des efforts inégaux de la lueur de la lampe, soit que ce fût une *anomalie* de cette existence surnaturelle, elle croyait appercevoir la carnation factice de cet être, pâlir de telle sorte, que les os des générations passées n'étaient pas plus blancs. Au moment où cette pauvre enfant le contemplait avec le plus d'attention, il la regarda, et le coup d'œil furtif qu'Ugolin jeta sur les membres de ses enfans morts de faim, fut, tel terrible que le Dante le représente, moins féroce et moins profond.

Le vieillard, après avoir im-

primé par ce regard, à l'âme de Marianine, une stupeur dont il semblait vouloir profiter, se leva, et sentant son existence s'affaiblir, il fut forcé de se traîner et de s'appuyer sur les meubles, pour aller chercher différentes choses.

Il apporta un tube en verre, qui finissait en chalumeau, et dont l'extrémité était garnie en platine : il le posa, avec la précaution de la vieillesse, sur sa table, il y joignit des fioles dont Marianine ne put apercevoir le contenu, car une substance, formée par un alliage de plusieurs métaux, emboitait chaque vase, dont la partie supérieure restait

seule à découvert. Lorsqu'il eut posé sur la table tout ce dont il semblait avoir besoin, il prit un mortier en or et le plaça près de Marianine, qui regardait ces apprêts avec une curiosité enfantine. La pauvre jeune fille aurait, je crois, joué avec la hache avant qu'on lui tranchât la tête.

—Pourquoi, dit-elle doucement au vieillard, pourquoi tout ceci?

Le cri de la hiène qui trouve une proie long-temps cherchée, n'est pas plus sauvage que le rire du Centenaire.

— Quelle voix! s'écria Marianine, oh! laissez-moi m'en aller? car je n'existe pas...

— Ta vie est à moi, reprit le vieillard, tu me l'as donnée, elle ne t'appartient plus...

— Qu'en voulez-vous faire ? demanda-t-elle avec ingénuité.

— *Quand tu l'apprendras, tu n'en sauras plus rien !* répondit laconiquement le Centenaire.

— Grand dieu ! s'écria Marianine en se tordant les bras et levant les yeux vers la voûte ; alors, elle eut sujet de frémir en voyant au dessus de sa tête, une immense cloche d'une substance diaphane, et qui paraissait ne tenir qu'à un fil, elle jetta un cri d'horreur, et, heureusement pour

elle, elle tomba à côté du fatal instrument que cachait le drap noir.

Le Centenaire continua ses apprêts avec une stoïque impassibilité, et il ne releva même pas Marianine qui tâcha de ramper de son mieux pour regagner la porte, devenue invisible, mais le vieillard de temps en temps jetait un coup d'œil sur les mouvemens de sa proie.

En ce moment, un bruit assez extraordinaire, fit retentir le souterrain par lequel ils étaient arrivés; le vieillard étonné écouta long-temps, mais comme le bruit cessa soudain, il n'y fit plus au-

cune attention. Une légère lueur d'espérance se glissa dans l'âme de Marianine, elle était à genoux et cherchait à découvrir ce que voilait le lugubre drap noir ; en portant la main de ce côté. Elle sentit une chaleur intolérable, alors elle n'osa pas s'assurer si le feu caché dont l'influence était si violente brûlait sous la grotte, ou s'il était contenu dans de l'airain. Elle regarda au-dessus du drap noir, et elle vit s'élever une vapeur dont la présence était annoncée par le mouvement des objets qui se trouvaient en deçà. — Allons, s'écria le vieillard en s'avançant vers la jeune fille, relevez-vous?

Marianine se leva, et courut se réfugier du côté opposé, en paraissant redouter l'approche du vieillard. Ce dernier se mit à sourire de l'effroi de la victime et lui dit :

— Euphrasie, tu es en mon pouvoir, et rien ne peut t'y soustraire..... Quel est l'oreille qui entendrait tes cris, le bras qui te défendrait? Nous sommes à deux cents pieds du sol sur lequel marchent les hommes d'un jour....

— Et Dieu!.. dit Marianine.

Un effroyable sourire vint errer sur les lèvres cautérisées du Centenaire; alors en apercevant ce

rire sardonique digne de Satan, la jeune fille s'écria : « Je suis morte... je le vois. »

Un second sourire servit encore de réponse, et le vieillard, contemplant la beauté sublime de celle qu'il allait détruire, laissa rouler sur sa joue livide quelques larmes....

Marianine, en tombant aux genoux de son bourreau, éleva vers lui ses mains suppliantes, et lui dit d'un son de voix qui eût attendri un tigre : — Au moins, laissez-moi prier Dieu... quelques instans?...

—Si cela rend votre mort moins cruelle, j'y consens...

Là-dessus, le vieillard retourna sur son fauteuil, et, consultant tour-à-tour les substances que renfermaient les fioles, il se mit à en composer un mélange, pendant que Marianine, agenouillée sur un carreau de velours, où peut-être d'autres victimes avaient prié avant elle, éleva vers le ciel ses innocentes supplications.

—Hélas! dit-elle tout haut, peut-être dois-je remercier l'Éternel de me ravir mon existence, c'est m'épargner de la douleur. En effet, grand Dieu, la somme de mon infortune a, jusqu'ici surpassé celle de mon bonheur, et pour quelques instans fugitifs,

que de peines !... S'il en fut ainsi pendant la plus belle moitié de ma vie, n'est-ce pas un triste augure pour le reste !...

Cette idée envahissant son âme, elle se releva calme, et, se présentant au vieillard, elle lui dit avec un doux accent d'innocence :

— Me voilà prête....

Le Centenaire, ne s'attendant pas à une pareille soumission, la regarda avec étonnement.

--Pourriez-vous me dire, reprit-elle avec un son de voix qui ne renfermait aucune plainte, aucun reproche ; pourriez-vous me dire ce que je vous ai fait pour que vous vouliez me tuer !...

—Pourquoi t'es-tu trouvée sur mon chemin? ne m'as-tu pas avoué que tu allais à la mort, que tu la désirais?...

—Moi, s'écria-t-elle, j'ai désiré la mort?... ah! je ne la connaissais pas!...

—Puisque tu voulais mourir, ne vaut-il pas mieux que ton souffle, au lieu de se perdre et d'aller retrouver la masse d'existence qui appartient à notre globe, vienne prolonger ma vie?... Mais, jeune fille, mon souffle est fondé sur le tien, je te plains si tu m'as trompé!... si tu aimes la vie, il la faut quitter... Que ne m'as-tu prévenu?.... j'aurais cherché

d'autres victimes ! je n'en manque pas dans Paris... et les tripots du palais *de Richelieu* m'en fournissent plus qu'il ne m'en faut... Maintenant il n'est plus temps...; dans peu j'expire.... je sens déjà qu'à peine mes idées se forment, et le fluide vital me manque..... Ta mort est maintenant une *nécessité*, et puisque tu as une belle âme, je te parle froidement ..... Pauvre enfant ! je te regretterai peut-être plus que tous ceux que tu laisses sur la terre, et..... il est des souvenirs bien cruels pour moi...

En achevant ces derniers mots, le Centenaire paraissait oppressé,

et un reste de sensibilité triomphait des froides et tristes vérités que son *omni-science* lui avait fait conquérir.

— Alors, répondit Marianine, employez votre art divin? plongez-moi dans le sommeil de l'âme, et faites-moi voir celui que je chéris?... Pendant que je serai occupée à cette douce vue, que je serai détachée du monde, vous vous emparerez de ce souffle dont je n'ai plus besoin... car, *s'il n'est pas venu m'épouser, c'est qu'il ne m'aime plus.*

Le vieillard parut enchanté de cette proposition, qui sauvait à Marianine les douleurs de l'ago-

nie, et qui lui ôtait à lui-même le terrible spectacle d'une victime qui se débat contre la mort. Un rayon de joie vint ranimer son visage, qui prenait déjà l'aspect de celui d'un squelette, et il s'empara des mains de Marianine. .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

DERNIÈRE VISION
DE MARIANINE (*).

Ausitôt que le Centenaire se fut emparé des jolies mains de Marianine, elle tomba dans le néant, et une nuit plus profonde que la nuit des cieux, l'envahi

(*) Je n'ai pas besoin, je pense, de réitérer pour ce morceau, l'observation que j'ai consignée dans la note que l'on a dû lire plus haut, lorsque j'ai raporté le premier songe de Marianine. Ce morceaua été également respecté par l'Éditeur, qui n'a pas voulu retrancher un seul mot.

(*Note de M. de S.-Aubin.*)

avec une promptitude égale à celle de la flèche, qui perce la colombe. Alors la jeune fille entra dans le vaste royaume dont le territoire commence où finit celui de l'univers, ce domaine où nul ne pénètre sans être à la fois et *mort* et *vivant*, où l'homme fait comparaître toute nature en dehors d'elle-même, comme si un miroir en réfléchissait les moindres secrets rendus comme matériels ; ce domaine où règne un pouvoir qui coupe la terre entière comme avec un rasoir tranchant, et qui en découvre les trésors les plus cachés ; où l'on appelle invo-

lontairement les plantes et les animaux par leur nom; où l'on comprend les idées de tous les peuples, où l'on traverse l'univers avec la facilité d'une mouche qui vole d'une chambre dans une autre. Admirable empire, dans lequel on oublie tout, pour ne garder qu'une agreable sensation comparable au charme d'un rêve de bonheur. Enfin, où l'homme ne regarde de lui-même que la précieuse élaboration qui forme la pensée.

Marianine n'est plus dans le souterrain où elle est (*). Son beau

(*) J'ai mis la narration au présent,

corps y reste, il est vrai, mais son âme voltige au gré de la volonté d'un être dont ellene peut secouer le joug dominateur : il semble qu'il ait la baguette magique dont les Orientaux arment leurs divinités fantastiques, et qu'il manie la nature en se jouant. La jeune fille demeura plongée dans cette nuit funèbre, et sa passibilité devint si profonde, qu'à son dire, *le mort couché dans la tombe*, n'est pas plus inanimé et immobile qu'elle l'était.

Cependant, malgré cette épaisse

comme si l'Éditeur lui-même racontait les événemens, ou en était le témoin, afin d'éviter la confusion.

nuit, elle sentait un danger imminent, et il lui semblait vaguement que l'on allait lui causer de la douleur.

Au bout d'un temps indéfini (*), (puisque Marianine ne pouvait avoir aucune idée sur la durée) elle commença à *voir*

(*) Mon cher A***, c'est la multiplicité des sensations et la pensée humaine qui ont rendu sensible la succession des instans et ont fait du *temps* une *chose* presque *palpable;* or, du moment où l'on retire cette faculté de modifier l'espace, de le réduire en secondes, en quarts, en heures, le temps d'une journée devient *une unité* qui, bien que plus vaste, n'offre pas plus d'espace qu'une minute. Ce problème de métaphysique exigeant plus de développemens pour être *prouvé*, je ne fais que vous l'énoncer

jour en elle-même, et, cette fois, l'*aurore qui se levait dans son âme* eut une teinte blanchâtre, semblable à la lueur que jette une lampe nocturne contenue dans un vase d'albâtre. Elle se mit alors *à marcher* dans le souterrain qu'elle venait de parcourir avec le vieillard; mais sa marche ne rendait aucun son, son souffle ne faisait point résonner la voûte, et elle eut beau

pour l'intelligence de ma lettre; car au total il était même inutile pour vous: vous me comprenez.

[*Note du général Béringheld.*]

J'ai respecté cette note que je mets, comme on voit, textuellement.

[*Note de l'éditeur.*]

frapper les montagnes d'ossemens, elle n'entendit aucun bruit.

Une clarté soudaine *la fit s'avancer* avec une vitesse incroyable, elle *entendit* le bruit d'une foule de voix confuses, et alors elle se dirigea du côté des personnes qu'elle *pressentait* venir.

Pour arriver plutôt, elle se pencha (comme pour y puiser plus de force) sur l'*ombre* du Centenaire qu'elle *sentait* à ses côtés, sans cependant le voir ni l'entendre, quoi qu'elle *sût* qu'il était là. Ayant acquis ainsi une plus forte dose d'*incorporéité* et une énergie ressemblait à celle de l'*animalité physique*, elle *vit*

soudain un tableau qui lui fit jeter des cris de joie; mais, bien que Marianine employât pour crier toutes ses forces corporelles, il ne s'échappa de son *corps* aucun son, aucune parole, et sa langue resta attachée à son palais, *quoiqu'elle l'ait fait mouvoir.*

En effet, le général Béringheld, Lagloire, trois soldats, Véryno, Julie, le cocher de Tullius, formaient le groupe, *aperçu* par Marianine : les uns tenaient des flambeaux, et les autres, armés de pioches creusaient le plancher de la maison du Centenaire.

— Courage les amis !... criait Butmel, saisissez-moi les pioches *à la première capucine!* le gé-

néral donne *cent louis* si c'est fini dans une heure.

— Deux cents!.. s'écriait le général, et trente mille francs si nous sauvons Marianine.

A ces paroles, Véryno qui arrivait, conçut le danger de sa fille, et il tomba presque mort entre les bras de Julie. Le général, trop occupé des fouilles, ne fit pas attention à l'évanouissement du bon vieillard, il saisit une pioche et se mit à travailler: ce que voyant, Lagloire frisa sa moustache, lacha un juron, en disant :

— Et le respect donc, mon général?...

— Marianine!.. Marianine!...

répondit Tullius en déchargeant de tels coups sur le carreau que les murailles parurent en trembler. — « Nous n'aurons que son corps ! » s'écria-t-il.

— Mon père se meurt ! cria Marianine de sa douce voix; Tullius tu creuses à gauche, c'est à droite, il n'y a qu'une grande pierre à soulever... elle est là !...

L'extraordinaire de cette magique vision, c'est que la fille de Véryno ne se trouvait encore qu'à moitié du chemin des catacombes, qu'elle était séparée par une voûte de soixante pieds de terre, du lieu où se passait la scène, et qu'elle la *voyait*, non pas par la vertu visuelle de l'*œil exté-*

rieur, mais par une *vision interne*; de manière que c'est encore un problême à résoudre, de savoir si les lieux s'approchaient et comparaissaient en *elle*, ou si c'était elle qui se transportait à cet endroit.

Enfin, *elle y arriva*, et quand elle fut contre la voûte, elle la traversa comme s'il n'eût pas existé de barrière entre elle et le groupe des travailleurs. Elle jeta un cri de bonheur qui ne fut pas plus entendu que ses autres cris. Elle déposa sur le front de son père un tendre baiser dont il ne parut pas affecté.

Elle eut beau dire : « bonjour Julie !... » Elle eut beau se jeter

dans les bras de Béringheld et le serrer par une étreinte d'*âme* remplie d'amour, le général n'en continua pas moins à donner des coups terribles sur les dalles de marbre. — Alors, bien que Marianine eût déjà eu un exemple de cette insensibilité (*comme elle n'en avait pas gardé le souvenir*), ce fut comme la première fois, et elle se mit à pleurer à chaudes larmes en s'essuyant avec ses beaux cheveux noirs.

— Bravo ! s'écria Lagloire, je tiens le pourquoi ! Général voici une pierre qui se disjoint.

Marianine pleurante et chagrine, ne prit point part à la joie

du groupe, elle s'assit à côté de son cher Tullius, et elle se complut dans l'admiration où elle fut plongée en contemplant l'ardeur qu'il mettait à cette fouille. Le général pâlit de bonheur et d'espoir, quand Lagloire lui montra la pierre immense dont chacun tacha de deviner le secret.

— Enfin, général, s'écria Jacques Butmel, nous allons entrer au quartier-général de notre vieux brigand de cosaque.

— Il doit y avoir un contrepoids ! murmura Véryno, car pour soulever cette masse, je ne crois pas qu'il y ait d'autre moyen.

— Le voici, le voici !... s'écriait

Marianine, en saisissant le ressort caché qui faisait pencher le contrepoids; mais elle eut beau le faire mouvoir, la pierre n'en resta pas moins à sa place.

— Au diable le contrepoids! répondit Lagloire; et, fouillant dans les gibernes des soldats, il en retira des cartouches, les ficela, et, les faisant entrer de force aux quatre coins de la pierre, il tira son briquet, sa pipe, son amadou (choses qui ne le quittaient jamais); et, regardant les trois soldats, il leur dit :

— Vous, mes vieux troupiers, vous allez rester avec moi! — Général, papa Véryno, et vous. joli

petit fusil de munition, dit-il en s'adressant tour à tour au général, à qui il fit une salutation respectueuse, à Véryno et à Julie, à qui il passa sa main sous le menton ; vous allez vous retirer dans la rue ? lorsque l'explosion sera faite, que nous serons maître de la place, vous reviendrez !.... Allons.... Général, il faut évacuer la caserne, je commande la manœuvre aujourd'hui.

Tout le monde se retira et Lagloire resta avec les trois camarades qu'il avait rencontrés, il sema de la poudre et y mit le feu, lorsqu'il eut amené la traînée à une distance honnête.—La pierre

sauta, *Marianine était dessus, elle ne ressentit aucune atteinte*, et lorsque la pierre laissa un vide, Marianine ne changea pas de place.

Tout le monde revint examiner l'endroit où Marianine pleurait toujours en s'apercevant qu'on ne la voyait point. Une salve de cris de joie, s'élança dans les airs, quand on reconnut les marches d'un escalier, et Lagloire, oubliant que le gouvernement avait changé, s'élança dans le souterrain avec les trois grenadiers, en criant : « à la gloire! en avant, pas de charge, et *vive l'empereur !*... de Maroc, » ajouta-t-il prudemment en entrant

dans le souterrain. . . . . .

Marianine erra encore bien faiblement en les suivant des yeux, mais tout disparut et le tableau devint indistinct par degrés, comme lorsque l'esprit perd la trace d'un souvenir, s'il est possible de comparer un objet matériel aux effets de la pensée...

Enfin, semblable à Eurydice lorsqu'elle échappa, en fumée des bras de son époux, son âme n'étant plus éclairée, sembla revenir habiter le beau corps qui gisait dans l'amphithéâtre horrible du vieillard. Néanmoins, Marianine sentit, qu'au moment où elle ne *vit* plus rien le Centenaire l'abandonnait,

et que ses mains glaciales avaient cessé de la parcourir. . . . . .

. . . . . .

FIN.

Marianine est-elle morte? le Centenaire existe-t-il encore? l'a-t-on revu?..... Tout ceci n'est-il qu'une fiction, un délire d'une imagination malade?...

A toutes ces questions, l'éditeur ne peut répondre que par la phrase que Socrate trouvait la plus difficile à prononcer pour l'homme. *Je ne sais*. . . . . .

Paris, 18 avril 1820.

NOTE DE L'EDITEUR.

Paris, 20 août 1822.

Ici, se terminait, en effet, tout ce que je m'étais procuré de renseignemens sur le Centenaire.

Ce qui m'empêcha long-temps de publier tous ces documens en les réduisant en un récit suivi, c'est que j'ai senti que cette fin, ce dénouement, qui ne dénoue rien, ne satisferaient jamais la curiosité de ceux qui cherchent dans un livre, une action soumise aux règles de l'art drama-

tique et qui veulent absolument un cinquième acte et un mariage, sans tenir compte à l'auteur des sensations qu'ils ont éprouvées avant d'arriver à la dernière page, et qui regardent comme nulles, leurs émotions si on ne leur laisse pas un jouet.

On m'aurait surtout reproché le vague qui règne dans ce dernier chapitre, et l'âme, je le sens, est douloureusement affectée, en supposant que Marianine a dû succomber. Enfin une espèce d'impatience doit éclater lorsque l'on se trouve ignorer les destins du Centenaire.

Du moins, ce furent les senti-

mens qui m'agitèrent quand je rassemblai ces manuscrits. Je vais rendre compte du hasard qui fit tomber entre mes mains, les lettres qui formeront la conclusion.

J'ai un frère, dont j'ignore le sort, puisqu'il s'est embarqué. depuis cinq ans, pour faire le tour du monde. Ce frère, avant de partir, me remit une partie des renseignemens qui servent de base à cette histoire, et comme il s'occupe beaucoup des *sciences naturelles*, qu'il est très-distrait, il me donna la liasse. fort incomplète: sans les amis puissans qui m'ont servi, cette liasse m'aurait été fort inutile.

Le bruit de la mort de mon frère s'est répandu, il y a six mois, et comme nous sommes plusieurs frères (l'on finira par les connaître), l'on mit les scellés sur son cabinet: il y a environ deux mois qu'en les levant, je reconnus des lettres de l'écriture du général Béringheld.

Ayant déjà fait mes preuves dans l'art de soustraire des papiers, lors de mon aventure au Père-Lachaise (voyez la préface du Vicaire des Ardennes), on pense bien que je m'emparai très-subtilement des précieuses lettres qui vont former la conclu-

sion de cette histoire : et ce, à la barbe de mes frères.

Mon frère (le mort présumé), était un véritable savant, ayant des opinions très-extraordinaires sur la *nature des choses*. C'est un esprit mathématique, qui va de preuve en preuve et qui ne marche qu'avec l'*Analyse* (il prétend qu'on ne fait rien sans elle); comme depuis long-temps j'ai pris à gauche, et que j'ai tout donné à l'imagination, je me moquais souvent des prétendues découvertes de mon frère, de ses idées et de ses systèmes. Il avait fini par me regarder indigne de

ses confidences; et cette explication doit faire deviner le motif qui le portait à me cacher l'aventure qui lui donna lieu de connaître le général Béringheld.

Attendu que ce n'est que récemment, que j'ai trouvé ces pièces importantes, je n'ai pas eu le temps d'en changer la forme et je les publie telles qu'elles sont sans y rien retrancher ni rien y ajouter, je prie le lecteur de suppléer à tout ce qui manquera.

HORACE ST.-AUBIN.

CONCLUSION.

Lettre de M. de St.-Aubin l'aîné, à M. James Gordon.

Paris.....

« Mon cher ami, il y a plus d'adeptes que nous ne le croyons et j'ai une peur effroyable que les pouvoirs que nous avons conquis, ne deviennent la proie de chacun. Ecoute ce qui m'est arrivé.

Hier, après t'avoir quitté, j'ai été à l'assemblée de Jeannes qui, tu sais, demeure au bout du monde. Tout ce que nous eûmes à faire nous prit bien plus de

temps que nous ne l'avions cru, et minuit arriva bientôt. Je revenais à près de deux heures du matin, et j'étais, je crois, à six cents pas de distance de l'hospice des Enfans-Trouvés, lorsque j'entendis des cris perçans : je me dirigeai vers l'endroit d'où je présumais qu'ils partaient, et je vis sortir de cet enclos que je t'ai fait remarquer souvent, un homme portant une femme dans ses bras... je crus que c'était un enlèvement, parce que la lueur de la lune ne laissant pas bien distinguer les objets, je ne vis pas parfaitement le visage de la femme, dont les cheveux épars, la conte-

nance me donnèrent lieu de penser que les cris que j'avais entendus, étaient jetés par elle. Soudain, je m'élançai, et saisissant violemment le ravisseur, je lui enlevai sa proie en me dirigeant vers la maison d'un boulanger, chez lequel je voyais de la lumière.

Aussitôt que j'eus cette femme entre les bras, elle se mit à gémir d'une singulière façon. Je fus forcé de la rendre, car l'inconnu qui la tenait, m'arrêta dans ma course et me la redemanda avec un ton et des manières qui me prouvèrent que ce n'était point un malfaiteur. Alors

je l'aidai à transporter cette jeune femme évanouie, jusques dans une maison devant laquelle un équipage était arrêté.

Là, nous entrâmes dans la loge d'un concierge qui paraissait tout en émoi, comme si un événement extraordinaire eût eu lieu dans le quartier. On déposa le corps de la jeune femme sur un lit, et quand elle y fut, le jeune homme examinant sa pâleur, la crut morte. Alors il se livra au plus affreux désespoir auquel un homme puisse être en proie, mais je le calmai soudain, car après avoir tâté le pouls de celle qu'il appelait sa *chère Maria-*

nine, je lui dis qu'elle vivait encore : il me regarda d'un air étonné, et porta pendant longtemps ses yeux sur moi, et sur la jeune femme.

— Ceci, dis-je, est bien extraordinaire... Soudain, je pris une lumière et faisant rougir un fil de laiton, je le mis tout rouge dans la main de Marianine. L'inconnu frissonna, mais il fut stupéfait en voyant l'immobilité de Marianine, qui ne poussa pas une plainte, bien que sa peau fût brûlée par le fil de laiton.

Alors, prenant la main de l'inconnu, je lui dis : « Monsieur, je vous réponds de cette jeune fille,

et bénissez le hasard qui a voulu que nous nous rencontrassions, car elle serait morte de faim, sans pouvoir sortir de la léthargie où vous la voyez plongée.

Aussitôt, je la *réveillai :* elle jeta son œil étonné sur moi, mais quand elle vit l'inconnu, son œil ne fut plus terni par les nuages du *sommeil*, il brûla d'une lumière presque surnaturelle, et elle s'écria d'un son de voix charmant: « Tullius !... »

A ce mot, l'inconnu, comme fanatisé, la prit dans ses bras sortit rapidement, la jeta dans la voiture, en criant à son domes-

tique : « Laurent cent louis si tu nous emporte comme le vent à la poste aux chevaux. Tu ne rencontreras pas de voitures, ainsi au grand galop.

Je l'arrêtai, et le priai, pour toute récompense, de m'envoyer la relation de l'aventure singulière, par laquelle la jeune fille avait été *endormie :* je lui donnai mon adresse ou plutôt je la lui jetai, car sa voiture partit comme un éclair; et au moment où elle partit, je les vis s'embrasser et la jeune fille poser sa tête sur l'épaule de son amant.

Tu sauras qu'elle était belle comme une statue antique, je

n'ai jamais entrevu de formes plus suaves, et malgré son extrême pâleur et sa maigreur, elle était encore parfaite.

Attendu, que j'étais extrêmement fatigué, je suis rentré, en disant au vieux concierge que je reviendrais le lendemain savoir de lui, les incidens dont il voulut me faire le récit.

Tu vois, mon cher Salvator, que nous ne sommes pas les seuls à nous occuper de cette science, dont les prodiges surpassent les miracles d'a utefos.

Le lendemain je suis revenu : j'ai appris que l'inconnu était le général Béringheld, et que trois

heures après mon départ, on avait entendu d'effroyables cris partir d'une maison située sur le terrain, dont je t'ai parlé plus haut; que le père de la jeune fille, une femme-de-chambre et un vieux soldat en étaient sortis, en y laissant, ont-ils dit, trois grenadiers aux prises avec le démon.

Voilà ce que j'ai extrait de plus clair, de tout le bavardage du vieux portier : lorsque j'aurai reçu des nouvelles de mon général, je t'en dirai plus long sur toute cette aventure, et en attendant je suis ton dévoué, etc. »

Lettre du général comte de Béringheld, à M. Victor de Saint-Aubin, l'aîné, médecin.

Monsieur, vous m'avez fait promettre de vous expliquer par quelle aventure singulière, la jeune fille que j'ai si rapidement enlevée, avait pu se trouver dans l'état dont vous l'avez tirée.

Si je vous ai quitté si brusquement apres avoir reçu de vous un service que dix millions n'acqui-

teraient pas, je vous prie de me laisser commencer cette lettre par vous exprimer une reconnaissance sans bornes, et je vous offre avec plaisir mon crédit, mon cœur et ma bourse.

Pour peu que vous connaissiez le cœur humain, au moral, vous devez juger que lorsque vous avez rendu à la vie ma chère Marianine, que quand ses yeux se sont tournés vers moi, qu'elle m'appela : Tullius !.... en jetant dans ce mot tout l'amour qui l'anime depuis si long-temps, le premier mouvement d'un homme qui *aime* (et monsieur, il n'y en a pas beaucoup qui *aiment*), est de

saisir une femme aussi adorable, aussi adorée, et de la soustraire à toutes les malignes influences, de je ne sais quels démons qui nous ont toujours entourés depuis la guerre de Russie.

Le peu de mots que nous avons échangés, m'ont prouvé que vous vous occupiez beaucoup des sciences, et l'*inconcevable service* que vous m'avez rendu, m'a fait entrevoir que vous possédiez un des secrets de l'être extraordinaire dont j'ignore encore le sort.

Reportez-vous, monsieur, à cette nuit de terreur et de souffrance? et voyez-moi suivi de quatre vieux militaires, m'élancer

dans l'immense abîme des catacombes, pour y chercher celle qui, depuis long-temps, y avait été entraînée par un vieillard, sur lequel je vous donnerai plus tard des renseignemens qui vous feront connaître toute l'horreur de la position dans laquelle je me trouvais : qu'il vous suffise, pour le moment, d'apprendre que ce vieillard l'y avait emmenée *pour la faire périr.*

Nous errâmes long-temps dans ces souterrains, mais l'ardeur qui nous animait, et je ne sais quel esprit qui voltige entre les amans, m'a conduit à suivre obstinément la même route.

Ah ! monsieur, quel spectacle !.... au fond des catacombes, après avoir parcouru toutes ces montagnes d'ossemens, nous arrivons à une grotte, dont nous brisons la porte, et je vois ma chère Marianine dans l'état où vous l'avez vue, prête à être jetée, par ce vieillard, au milieu d'un appareil qu'une cloche d'airain allait recouvrir.... je m'élance, et, surmontant une terreur invincible en approchant le vieillard, je lui ravis sa proie, pendant que trois de mes soldats le tinrent en respect en le couchant en joue.

Alors, une peur affreuse se manifesta sur le visage de cet *être*

extraordinaire, et il me cria pendant que je m'enfuyais : — « *Mon fils!... mon fils!..* » Je n'en entendis pas davantage, et je parvins à m'échapper. Je puis me vanter d'avoir, comme Orphée, et plus heureux que lui, été chercher mon épouse aux enfers.

Comme je n'ai point revu M. Véryno ni mon soldat, je ne puis pas vous donner d'autres détails. Quant à vous instruire de l'aventure qui mit Marianine au pouvoir du Centenaire, je vous enverrai sous peu des papiers qui vous donneront lieu de penser.

Apprenez que depuis trois jours je suis réuni à ma chère Maria-

nine, et que j'ai dépêché un courier à son père, pour qu'il vienne être témoin de notre bonheur.

Signé, BÉRINGHELD.

P. S. Quand vous voudrez nous faire l'honneur de venir à Béringheld, vous y serez bien reçu, et je vous avoue que je serais curieux de causer avec vous sur l'immense carrière qui s'offre à mes regards.

Extrait d'une réponse de M. de Saint-Aubin l'aîné, au général Béringheld.

« Général,

Je me suis transporté sur le terrain où le Centenaire avait sa maison, et après la plus exacte recherche, je n'ai trouvé pour tout vestige, qu'un manteau très-vaste, de couleur carmelite. »

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Ce qui reste à publier sur le Centenaire, sur le général Béringheld et sur Marianine, formera, je crois, un autre ouvrage qui aura pour titre *le dernier Béringheld.* J'ignore l'époque à laquelle je pourrai le donner, attendu qu'il exige encore beaucoup de travail et de recherches, et que du reste, j'ignore si l'ouvrage que je présente sera goûté par le public.

J'ai promis les aventures de *Lagradna et de Butmel*, la simplicité naïve de cette histoire, la

rend digne d'être connue : mais c'est peut être une raison de plus, pour exiger encore plus de travail pour s'élever à la hauteur de la *nature prise sur le fait.*

En finissant, je réclame de ceux qui auront lu cet ouvrage, une grande indulgence, en ce qu'ils prononceront peut être sur des choses dont ils ignoreront *le plus ou le moins de réalité* (*). Ainsi, on se récriera sur l'alliance de certains mots qui hurlent, sur des phrases incohérentes, sur des expressions hasardées ; mais heureusement que j'ai pris me

(1) On voit que je commence à regrett de n'avoir pas cru mon frère.

précautions, et que je déclare d'ailleurs, être instruit de ce que j'ai risqué : le plus ou le moins de succès, décidera si je dois ou me taire ou continuer.

Je ne me dissimule pas que certains lecteurs trouveront cette fin peu satisfaisante, ils auraient voulu voir Marianine et Béringheld réunis et la scène de leur mariage : ce vice radical ne procède pas de mon fait. Si j'avais composé une histoire à plaisir, je n'aurais rien négligé, et j'aurais contenté tout le monde, s'il est possible, mais, historien, j'ai raconté fidèlement tout ce que j'ai su.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES DU 4me VOLUME.

Page.

CHAP. XXIV. Séduction de Marianine. — Elle secourt son père. — Elle retourne voir le vieillard. — Puissance du Centenaire.. . . . 5

CHAP. XXV. Vision de Marianine. — Son état étrange. — Béringheld à Paris. — Scène au café de Foi. — Toujours le Centenaire. . . . 5

CHAP. XXVI. Le général à la poursuite de son ancêtre. — Il fait la police au café. — Fierté de Marianine. — Le jour fatal arrive. . . 89

CHAP. XXVII. Marianine fait ses adieux. — Julie va chez le général. — Pressentiment de Marianine. — Elle arrive chez le Centenaire . . 111

CHAP. XXVIII. Récit de la campagne de Lagloire. — Julie instruit le général. — Béringheld découvre le danger de Marianine. — Arrivera-t-il? 130

CHAP. XXIX. Marianine aux Catacombes. — Apprêts de sa mort. — Sa vision dernière 157

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

ROMANS NOUVEAUX

Qui se trouvent à la Librairie théâtrale et romantique de POLLET.

Léonide, ou la Vieille de Surêne, par Victor Ducange. 4 vol. in-12..... 12 »

Le Tartare, ou le Retour de l'Exilé, par A. de Viellerglé, 4 vol. in-12.... 10 »

Michel et Christine, par le même, 3 vol. in-12..... 7 50

Le Vicaire des Ardennes, par Horace de Saint-Aubin, 4 vol. in-12... 10 »

La Sœur de Saint-Camille, ou la Peste de Barcelonne, par le chevalier de Propiac, 2 vol. in-12..... 6 »

Sous Presse.

Les Deux Forçats, ou le Dévouement fraternel, histoire de deux Amans du Puy-de-Dôme, publiée par Henri Simon, 2 vol. in-12, *qui paraîtront du 15 au 20 novembre*..... 5 »

La Luthérienne, ou la Famille morave, par Victor Ducange, 3 vol. in-12..... 9 »

Polidore, ou la Liberté des Grecs au dix-neuvième siècle, par Mme Tercy, avec des notes topographiques et historiques de Charles Nodier. 2 vol. in-12.

Le Bonnet de police, par Saint-Hilaire, 2 vol. in-12.

Le Divorce, ou le Mari comme il n'y en a guère: par le chevalier de Propiac. 3 vol. in-12.

Est aussi éditeur des pièces ci-après :

	fr.	c.
La Prise de Corps, ou la Fortune inattendue, par M. *Léopold*.....	»	50
Sidonie, ou la Famille de Meindorff, pièce en trois actes, de MM. *Cuvélier* et *Léopold*.....	»	75
La Solitaire, ou le Morceau d'ensemble, comédie-vaudeville en un acte, de MM. *Merle*, *Carmouche* et *de Courcy*.....	1	50
Ogier le Danois, ou le Temple de la Mort, pièce en trois actes, de MM. *Cuvélier* et *Léopold*.....	»	75
La Partie fine, ou le Ménage du Marais, vaudeville en un acte, de MM. *Carmouche* et *de Courcy*.....	1	25
Les cinq Cousins, vaudeville épisodique en un acte, de MM. *Maréchalle* et *Ch. Hubert*.....	»	75
L'Armure, ou le Soldat Moldave, mélodrame en trois actes, de MM. *Cuvélier* et *Léopold*.	»	75
Le Dîner d'emprunt, ou les Gants et l'Epaulette, vaudeville en un acte, de MM. *Décour* et *Ch. Hubert*.....	1	50

Les Deux Etudians, ou le Portrait de mon

	fr.	c.
Oncle, comedie en un acte et en vers, de MM. *Amédée* et *Jouslin de la Salle*.....	1	50
Les Courtisans, ou la Barbe de Neptune, vaudeville en un acte, de MM. *Dupin* et *T. Sauvage*.....	1	25
Athènes a Paris, ou le nouvel Anacharsis, comédie-vaudeville en un acte, de MM. *de Rougemont*, *Gabriel* et *Sauvage*.....	1	50
Michel et Christine, vaudeville en un acte de MM. *Scribe* et *Dupin*.....	1	50
Chacun son Numéro, ou le petit Homme Gris, comédie-vaudeville en un acte, de MM. *Boirie*, *Daubigny* et *Carmouche*...	1	25
Le Petit Espiègle et la Bonne Soeur, enfantillage en un acte, mêlé de couplets, par MM. *Maréchalle* et *Ch. Hubert*.....	»	75
Élodie, ou la Vierge du Monastère, mélodrame en trois actes, à grand spectacle, imité du Solitaire de M. d'Arlincourt; précédé de la Bataille de Nancy, prologue en un acte, par M. *Victor Ducange*...	1	»
La Demoiselle et la Dame, ou Avant et Après, comédie-vaudeville en un acte, par MM. *Scribe*, *Dupin* et *F. de Courcy*.	1	50
Le Courrier de Naples, mélodrame historique en trois actes, par MM. *Boirie*, *Daubigny* et *Poujol*.....	»	75
Le Chateau de Kenilworth, mélodrame en trois actes, par MM. *Boirie* et *Lemaire*.	1	»
Paoli, ou les Corses et les Génois, mélodrame en trois actes, par M. *Frédéric*....	1	»

	fr.	c.
EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, mélodrame en trois actes, par M. *Hubert*.....	1	»
LE DUEL ET LE BAPTÊME, drame en trois actes, en prose, par MM. *Mélesville*, *Merle* et *Boirie*.....	1	»
L'ERMITE ET LA PÉLERINE, vaudeville en un acte, par MM. *Merle*, *Carmouche* et *de Courcy*.....	1	»
LES DEUX COUPS DE SABRE, mélodrame en trois actes, par MM. *Charles* et *Antoine*.	1	»
LE PAVILLON DES FLEURS, ou les Pêcheurs de Grenade, comédie en un acte et en prose, mêlée d'ariettes, par *R. C. Guilbert de Pixerécourt*, musique posthume de *Dalayrac*.....	2	»
LA FERMIÈRE, ou Mauvaise Tête et Bon Cœur, tableau villageois en un acte, par MM. *Brazier* et *Emile Van-der-Burck*.....	1	»
L'INCONNU, ou les Mystères, mélodrame en trois actes, par MM. *Boulé*, *Mathias* et *Varrez*.....	1	»
LES ENSORCELÉS, ou les Amans ignorans, vaudeville en un acte, de Mme *Favart*, avec des changemens, par MM. *Dupin* et *Sauvage*.....	1	»
L'ARRACHEUR DE DENTS, tableau-parade en un acte, mêlé de couplets, par MM. *Charles* et *Ferdinand*.....	1	»
LES FIANCÉS TYROLIENS, ou les Deux Bouquets, tableau en un acte, mêlé de cou-		

	fr.	c.
plets, de MM. *Brazier* et *Dubois*.....	1	»
Le Meurtrier, ou le Dévouement filial, mélodrame en trois actes à grand spectacle, par MM. *Edmond Saint-Hilaire* et *Crosnier*.	1	»
Le Coq de village, tableau vaudeville de M. *Favart*, avec des changemens par MM. *Carmouche* et *de Courcy*.....	1	»
Jeanne Hachette, ou l'Héroïne de Beauvais, mélodrame en trois actes, à grand spectacle, par M. *Duperche*.....	1	»
La Servante Justifiée (Théâtre des Variétés), comédie vaudeville, en un acte, par MM. *Brazier*, *Carmouche* et *Jousselin de la Salle*	1	50
Ali-Baba, ou les Quarante Voleurs, mélodrame en trois actes, par M. *Guilbert de Pixerécourt*.....	1	»
Honneur et Séduction, mélodrame en trois actes, par M. MM. *Caignez* et *Brissot*...	1	»
Les Deux Forçats, ou la Meûnière du Puy-de-Dôme, mélodrame en trois actes, par MM. *Borie*, *Carmouche* et *Poujol*.....	1	25
La Lampe Merveilleuse, pièce féerie burlesque, en deux actes, mêlée de couplets, et précédée d'un prologue, par MM. *Merle*, *Carmouche* et *Saintine*.....	»	75
Le Treize Octobre, drame en trois actes, par M. *Martin-Deslandes*.....	1	»

ANOMALIES FIGURANT DANS L'ÉDITION ORIGINALE

Tome deuxième : Page 31 : Chapitre II pour IX. Folio 7 pour 73 et 6 pour 96.

Tome troisième : Folio 0 pour 30. Le folio 158 est répété et le 157 manque : 156, 158, 158, 159. Page 181 : Chapitre XXI pour XXII.

Tome quatrième : Page 157 : Chapitre XXX pour XXIX.

Ce cinquième ouvrage de la collection

Le Cabinet Romantique

reproduit en fac-similé l'édition originale de 1822
du *Centenaire ou les Deux Béringheld*.
Il a été tiré sur velin antique de Bellegarde et
achevé d'imprimer le 5 décembre 1962 sur les presses
de l'Imprimerie Genèse à Paris.

La reliure identique à celle de l'exemplaire
personnel de Balzac conservé à la collection
Lovenjoul à Chantilly a été exécutée dans les
ateliers d'André Piel relieur à Paris.

Le tirage de cette édition a été limité à mille
cinq cent trente exemplaires hors-commerce :
mille cinq cents exemplaires numérotés de 1 à
1 500 réservés aux membres de l'Association
Les Bibliophiles de l'Originale
et trente exemplaires numérotés de I à XXX
destinés aux animateurs de l'Association. Après ce
tirage il a été procédé à la destruction des plaques
de cette édition.

EXEMPLAIRE N° 910

LES BIBLIOPHILES DE L'ORIGINALE
6, rue de l'Oratoire. Paris.